



Georges Bernanos

**LA FRANCE
CONTRE LES ROBOTS**



Le Castor Astral

GEORGES BERNANOS

**LA FRANCE CONTRE
LES ROBOTS**

Préface de Pierre-Louis Basse

Notes et postface par Albert Béguin

Collection « Galaxie »
Le Castor Astral

UN HOMME LIBRE

On dirait qu'avec Bernanos, la fièvre ne parvient jamais à retomber. La température du livre n'en finit plus de faire des bonds spectaculaires. Nous lisons, et c'est notre adolescence, fiévreuse, exigeante, que nous portons en bandoulière dès la première phrase venue : « *La colère des imbéciles remplit le monde.* » Ce fut notre étendard de jeunesse – il flotte encore, ici ou là, pour les plus téméraires d'entre nous. Mais miracle à la Bernanos : on pensait que *Les Grands Cimetières sous la lune* nous avait merveilleusement rassasié, du point de vue de celui qui assiste à l'effondrement d'une civilisation – sans compter les lâches et les imbéciles qui savent toujours se servir sur le compte des ruines. Et voilà que *La France contre les robots* file un sacré coup de vieux à George Orwell lui-même. Que les nouveaux situationnistes se mettent fissa à cette lecture. Ils n'en reviendront pas de tout ce que Bernanos avait dans le ventre, à l'automne de sa vie. C'est un homme d'exil qui publie ces pages en janvier 1945. Un homme qui a payé de sa personne le refus obstiné d'une *révolution nationale* qui en avait séduit plus d'un. Soyez sans craintes pour les traîtres, ils sauront changer d'habit comme on change d'écurie. D'ailleurs, ne dit-on pas dans nos démocraties – non sans une pointe de tendresse à propos de ces aventuriers de la politique, qu'ils sont de « vieux chevaux de retour » ? La lumière qui se pose sur la figure de Bernanos éclaire ce qu'il reste de dignité, de puissance et d'intelligence dans la cave d'une nation qui s'effondre. Bernanos écrit comme un poids lourd sur le ring devine qu'il joue bien davantage que sa propre vie. L'avenir d'une civilisation ? Notre avenir ? Alors, il cogne. Et cogne dur. Ce type lâche ses coups comme d'autres préfèrent ignorer les nuages noirs qui s'approchent. L'avenir si compromis observe Bernanos. Il y aurait pourtant de quoi chanter puisque Hitler a été vaincu, et que les grandes nations – Angleterre, États-Unis, Russie, France – se paient déjà sur la bête. Mais taisons-nous. Écoutons plutôt la voix de Bernanos. « *Mais le système ne changera pas le cours de son évolution, pour la bonne raison qu'il n'évolue déjà plus ;*

il s'organise seulement en vue de durer encore un moment, de survivre. » Que la haute technologie – avec ses usines et ses poisons terrifiants – ait largement contribué à faire Auschwitz, comme elle fera plus tard le Viêt-nam, est chose entendue. Mais demain, que ferons-nous de cette paix ? Quelle place pour l'individu, écrasé par « *la Mecque du capitalisme universel* » ou bien roulé dans la farine de l'empire marxiste et de ses « *dominations soviétiques* » ? Je pèse mes mots. S'il en est encore temps, si le déshonneur d'un pays ne dresse malicieusement devant nous quelques armées de censeurs, alors déposons ces pages devant les écoles afin que nos enfants et petits-enfants en fassent un usage salvateur. Chaque jour qui passe, en effet, nous rapproche un peu plus d'un fossé d'ignorance capable d'engloutir une France qui fut celle de Chambord, Rousseau et Voltaire. Souviens-toi, lecteur, à t'en froter les yeux : une France, crie Bernanos, où savaient se mêler « *la tradition, l'esprit, l'âme de notre peuple* ». Et si Bernanos nous rappelle que nous sommes un peuple révolutionnaire, c'est moins pour nous dire le sang d'une révolution que tout ce qui en fit un moment de partage et de liberté, dans une nuit qui n'en finissait plus. Jusqu'au langage que les voyageurs se disputaient âprement. Quiconque arpentera désormais le quai d'une gare étrangère, ne trouvera guère son salut dans un français désormais ignoré de tous.

Il y a des poètes qui ont tout dit à vingt ans. De lointains voyages, quelques trafics d'armes ou d'opium achevèrent de les distraire d'un monde qu'ils avaient épuisé le temps d'une adolescence. D'autres vieillissent, tranquilles, à l'Académie française. Bernanos s'est surtout préoccupé d'aller à l'essentiel. Ces choses simples, terribles, et qui ressemblent à l'expression du bon sens. On cherchera le gras de ses phrases, comme une aiguille dans une botte de foin. Il faut dire que ses idées sont en ordre. Et que le rythme qui les porte fait de nous des retardataires. Ainsi de celui qui voit avant les autres. Avec Bernanos, on gagne du temps, tout en étant tristement convaincu d'en avoir déjà trop perdu. D'une main de fer, il domine tout. Et dans un gant de velours, il nous donne la souplesse de choisir. C'est notre dernière chance. Au moins l'enfer, nous en serons responsable. Avec *La France contre les robots*, il est préférable d'attacher sa ceinture. La dernière fusée que Bernanos envoie du Brésil ne ressemble guère à une plaisante carte postale. C'est une jolie fusée à trois étages. Tout en bas, il y a ce socle commun à ces systèmes qui avaient juré de se haïr pour mille ans. Foutaises qu'au moment où j'écris ces lignes, nous fêtons encore naïvement, vingt ans après la chute du mur de Berlin. On dirait bien que Bernanos avait prévu le coup. Le mur, puis sa chute. « *Capitalistes, fascistes,*

marxistes, tous ces gens-là se ressemblent. Les uns nient la liberté, les autres font encore semblant d'y croire, mais, qu'ils y croient ou n'y croient pas, cela n'a malheureusement plus beaucoup d'importance, puisqu'ils ne savent plus s'en servir. » Liberté, j'écris encore ton nom. Un type qui revient de sept ans d'exil pour avoir dit ses quatre vérités à Pétain doit tout de même savoir de quoi il retourne quand il s'agit d'évoquer la liberté. Mais surtout, mon Dieu, qu'en avons-nous fait au fil du temps ? Le législateur nous dit aujourd'hui qu'une caméra derrière chaque pilier de la ville nous protège des criminels. Et personne – je dis bien personne – ne se lève dans la salle. Je n'en vois qu'un, au loin, robuste et courageux, dont les mots font le ciment du cœur de la fusée. Faut-il rappeler au lecteur que ces phrases sont jetées sur le papier voici plus de soixante ans ? Transparence et liberté, c'est le deuxième étage de la fusée : *« Le jour n'est pas loin peut-être où il nous semblera aussi naturel de laisser notre clé dans la serrure, afin que la police puisse entrer chez nous nuit et jour, que d'ouvrir notre portefeuille à toute réquisition. »* Français, encore un effort... Quittons-nous avec les machines, manière symbolique d'en revenir au titre de ce livre qui nous fait si mal. Ce livre, nous le relirons certains soirs d'hiver, convaincus que le silence nous a déserté pour de bon, que les bus résonnent enfin de bavardages infâmes collés aux tympanes universels, que l'intime a disparu, que l'homme, cette fois, ne s'appartient plus. Nous nous souviendrons, en ces soirs de mélancolie, d'hommes et de femmes qui se foutaient en l'air, nous rappelant que le travail et la production ne devaient pas forcément coïncider avec l'humiliation de soi. Et nous nous souviendrons avec colère de ce que Bernanos nous murmurait à propos de cette liberté abandonnée en chemin : *« Je voudrais avoir un moment le contrôle de tous les postes de radio de la planète pour dire aux hommes : « Attention ! Prenez garde ! La liberté est là, sur le bord de la route, mais vous passez devant elle sans tourner la tête. »*

PIERRE-LOUIS BASSE

AVANT-PROPOS

Mon cher ami, c'est à vous et à votre chère et vaillante femme que je veux dédier ces pages, les dernières que j'écrirai au Brésil, après sept années d'exil. Je dis sept années parce que – mieux vaut peut-être le rappeler tout de suite – c'est en 1938 que j'ai quitté mon pays ; je dis sept années d'exil, car, après Munich, fûssé-je resté en France, j'y aurais été aussi un exilé.

Voilà longtemps que nous nous connaissons, Rendu, et c'est pourtant aujourd'hui la première fois qu'il m'arrive de dire publiquement ce que je pense de vous. Dans les quatre volumes du *Chemin de la Croix-des-Âmes*, votre nom n'est pas cité une fois. Je n'avais jamais pensé jusqu'ici à cette anomalie, et il est probable que vous n'y aviez pas pensé davantage. Lorsque deux bons ouvriers travaillent côte à côte, chacun d'eux ne pense qu'à sa propre besogne, parce qu'il sait que celle du voisin sera faite aussi consciencieusement que la sienne. Eh bien, Rendu, voilà le témoignage que je veux vous rendre d'abord. Je sais ce que c'est que le travail, le vrai, pas le travail d'amateur. Vous êtes un bon ouvrier, Rendu. Et votre chère femme est aussi une bonne ouvrière ; vous faites, à vous deux, comme aurait dit Péguy, un rude ménage ouvrier. Voilà précisément ce qui n'est pas du goût de tout le monde. On vous aurait pardonné de donner à notre pays de la camelote, de l'article de bazar, et vous lui avez fourni, au contraire, ce que les braves gens de chez nous appellent du bon, du solide, fait avec de vrais outils, de forts et loyaux outils, et qui pesaient le poids qu'il faut. Évidemment, lorsqu'un malheureux atteint de cette curieuse espèce d'anémie morale qui porte le nom de pétainisme, de cette bizarre décoloration de la conscience – la maladie des consciences pâles – vient vous déranger dans votre travail, s'approche trop près de l'établi, et que Mme Rendu lui laisse malicieusement tomber l'outil sur les pieds, le pauvre diable s'en va furieux. Tant pis pour le pauvre diable ! Tant pis pour les décolorés ! Nous trouvons que leur décoloration chronique a déjà coûté très cher à la France. C'est pour eux, pour leur santé, qu'elle est allée jadis à Munich. Elle aurait pu d'ailleurs s'épargner le voyage, car, deux ans plus tard,

les décolorés étaient plus décolorés que jamais, la honte de l'armistice ne leur a même pas rendu de couleurs. La France s'occupera d'eux plus tard. Certes, nous ne doutons pas que notre pays reprenne un jour sa place traditionnelle à la tête de la civilisation – ou de ce qu'il en restera, de ce que les conférences en auront laissé ; mais elle a encore beaucoup de chemin à faire, et, lorsqu'on part pour une longue étape, on ne s'embarrasse pas de traînards et de mal fichus.

Cher ami, en m'adressant à vous, je pense à tous ceux qui ont fait, dans cette Amérique du Sud que je vais quitter, le même travail que vous. Je les salue de tout mon cœur. Vous étiez pour la plupart des hommes tranquilles et laborieux, attachés à leur métier, à leur négoce, à leur famille, et généralement peu soucieux de politique. La nouvelle de l'armistice vous a tous frappés de stupeur avant de vous enflammer de colère. Vous n'avez pas discuté l'armistice, vous avez refusé d'entrer dans les prétendues raisons de l'armistice. Vos adversaires en profitent pour vous accuser d'intransigeance, et même de fanatisme. Ils ont ainsi dupé un certain nombre de naïfs qui, dans le but de rassurer leur propre conscience, ne demandaient pas mieux que de vous croire aveuglés par la passion. Car vos pires ennemis, les pires ennemis de votre œuvre, n'étaient pas ceux qui mettaient en doute votre désintéressement, votre sincérité, c'étaient ceux qui feignaient de rendre hommage à « vos illusions généreuses ». Les « illusions généreuses » ! Tout le monde sait ce que ces deux mots signifient aujourd'hui, traduits en patois yankee. On ne pouvait pas dire plus clairement que nous étions des imbéciles. Eh bien, Rendu, lorsque vous et vos amis refusiez d'entrer dans les raisons de l'armistice, ce n'était nullement parce que vous redoutiez d'être convaincus. Vous refusiez d'entrer dans ces raisons parce qu'elles ne valaient rien. Ce que vous opposiez au déshonneur, c'était d'abord, et avant tout, le bon sens – un jugement droit. Mais ce mot de droit n'en suggère-t-il pas un autre ? On ne saurait être à la fois droit et tordu. Qui dit droit, n'est-ce pas, dit aussi inflexible. Vous étiez le bon sens inflexible. Alors que la plupart des valeurs brillantes révélaient brusquement leur impuissance et leur malfaisance, nous menaçant ainsi d'une faillite spirituelle mille fois plus désastreuse que la faillite militaire, la France s'est repliée sur vous, sur le bon sens populaire, comme un homme pressé de toutes parts s'adosse à un mur pour faire face. Vous opposiez le Bon Sens au Réalisme. S'il n'y avait que des salauds dans le monde, le Réalisme serait aussi le Bon Sens, car le Réalisme est précisément le bon sens des salauds. Lorsque, au temps de Munich, Jean Cocteau criait : « Vive la Paix Honteuse ! », il prouvait une fois de plus que le

Réalisme n'est qu'une exploitation, une déformation du réel, un idéalisme à rebours. Car il n'y a pas de paix honteuse, il n'y a pas de véritable paix dans la honte. Une paix injuste peut, momentanément du moins, produire des fruits utiles, au lieu qu'une paix honteuse restera toujours par définition une paix stérile. Le bon sens et l'honneur sont d'accord sur ce point, quoi de plus naturel ? L'honneur n'est-il pas un peu au bon sens ce que la Sainteté est à la Vertu, l'honneur n'est-il pas le bon sens au degré le plus éminent ? Le bon sens et l'honneur ensemble, voilà sur quoi s'est toujours fondée la grandeur française, voilà le principe de toute union nationale. Les imbéciles de Vichy ont cru très malin d'opposer le bon sens à l'honneur, mais l'honneur et le bon sens ont fini par se rejoindre pour former ce mélange détonant qui a explosé sous leurs derrières. Ils s'en frottent encore les fesses.

Cher ami, à l'heure où j'écris ces lignes, notre Gouvernement vient de vous honorer, honorant dans votre personne tous ceux qui, à travers cette immense Amérique latine, ont tenu bon comme vous. La décoration que vous avez reçue a un immense avantage sur les autres : c'est que, instituée depuis peu de temps, elle n'a pas encore beaucoup servi. Mais vous, Rendu, si l'on veut bien me permettre de risquer cette espèce de calembour, vous avez beaucoup servi, vous avez bien servi, vous avez bien servi la France. Je dis la France, celle d'hier et celle de demain, la France immortelle. Car cette France d'aujourd'hui à laquelle nous appartenons premièrement par la chair, puisque nous y sommes nés, que nous n'avons pas encore achevé d'y mourir, elle est la France, certes, mais une France où se trouvent étroitement mêlés le bon et le mauvais, le périssable et l'impérissable. De la France d'aujourd'hui, vous vous êtes efforcé de servir la part impérissable. Ce service ne va pas sans déceptions. Vous aviez accepté ces déceptions par avance. La France périssable, celle des combinaisons politiques et des partis, destinée à disparaître en même temps que les générations qui la constituent, vous aurait demandé beaucoup moins de sacrifices, pour de considérables profits, n'importe ! Les événements vous ont donné raison, ils ont donné raison à vous et à l'honneur. Cela devrait clore le débat. Malheureusement ce n'est ni à vous, ni à l'honneur que se sont ralliés vos anciens adversaires ; ils ne se sont ralliés qu'au succès, afin d'en tirer parti. Nous les voyons déjà exploiter cyniquement vos idées et vos formules. Ils en déforment le sens, ils en faussent l'esprit. Oh ! certes, nous souhaitons autant que personne l'union des Français ; je ne voudrais pas la retarder d'un jour, d'une heure. Mais, il y a quelque chose de plus précieux que l'union, ce sont les principes au nom

desquels on s'unit.

Cher Rendu, ni vous, ni vos amis, n'avez jamais refusé d'accueillir ceux qui, reconnaissant leurs erreurs et la nécessité de les réparer, sont venus à vous franchement. Mais vous devez continuer à repousser l'insolente prétention des traîtres, des lâches ou des imbéciles qui n'ont jamais réclamé l'union que pour essayer de la confisquer à leur profit, afin de vous en exclure. Car ils ne vous demandent pas d'oublier ou d'excuser leurs fautes. Ils exigeraient bien plutôt que vous justifiiez ces fautes à vos dépens, aux dépens de la vérité. Voilà précisément ce que vous ne pourriez faire sans trahir la mission que vous avez reçue. L'esprit de l'armistice est inséparable de l'esprit de collaboration, le drame de l'armistice et celui de la collaboration ne font qu'un seul et même drame, celui de la conscience nationale, obscurcie par les équivoques. La loyauté inflexible d'hommes tels que vous a dissipé ces équivoques. Il ne faut pas qu'elles se retrouvent un jour, sous une forme ou sous une autre, dans la conscience des futurs petits Français.

Georges Bernanos

LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS

5 janvier 1945

I

Si le monde de demain ressemble à celui d'hier, l'attitude de la France sera révolutionnaire. Lorsqu'on s'en tient à certains aspects de la situation actuelle, cette affirmation peut paraître très audacieuse. Dans le moment même où j'écris ces lignes, les puissants rivaux qui se disputent, sur le cadavre des petites nations, le futur empire économique universel, croient déjà pouvoir abandonner, vis-à-vis de nous, cette ancienne politique expectative, qui a d'ailleurs toujours été celle des régimes conservateurs en face des révolutions commençantes. On dirait qu'une France libérée de l'ennemi les inquiète beaucoup moins que la France prisonnière, mystérieuse, incommunicable, sans regard et sans voix. Ils s'efforcent, ils se hâtent de nous faire rentrer dans le jeu – c'est-à-dire dans le jeu politique traditionnel dont ils connaissent toutes les ressources, et où ils se croient sûrs de l'emporter tôt ou tard, calculant les atouts qui leur restent et ceux que nous avons perdus. Il est très possible que cette manœuvre retarde un assez long temps les événements que j'annonce. Il est très possible que nous rentrions dans une nouvelle période d'apaisement, de recueillement, de travail, en faveur de laquelle sera remis à contribution le ridicule vocabulaire, à la fois cynique et sentimental, de Vichy. Il y a beaucoup de manières, en effet, d'accepter le risque de la grandeur, il n'y en a malheureusement qu'une de le refuser. Mais qu'importe ! Les événements que j'annonce peuvent être retardés sans

dommage. Nous devons même prévoir avec beaucoup de calme un nouveau déplacement de cette masse informe, de ce poids mort, que fut la Révolution prétendue nationale de Vichy. Les forces révolutionnaires n'en continueront pas moins à s'accumuler, comme les gaz dans le cylindre, sous une pression considérable. Leur détente, au moment de la déflagration, sera énorme.

Le mot de Révolution n'est pas pour nous, Français, un mot vague. Nous savons que la Révolution est une rupture, la Révolution est un absolu. Il n'y a pas de révolution modérée, il n'y a pas de révolution dirigée – comme on dit l'Économie dirigée. Celle que nous annonçons se fera contre le système actuel tout entier, ou elle ne se fera pas. Si nous pensions que ce système est capable de se réformer, qu'il peut rompre de lui-même le cours de sa fatale évolution vers la Dictature – la Dictature de l'argent, de la race, de la classe ou de la Nation – nous nous refuserions certainement à courir le risque d'une explosion capable de détruire des choses précieuses qui ne se reconstruiront qu'avec beaucoup de temps, de persévérance, de désintéressement et d'amour. Mais le système ne changera pas le cours de son évolution, pour la bonne raison qu'il n'évolue déjà plus ; il s'organise seulement en vue de durer encore un moment, de survivre. Loin de prétendre résoudre ses propres contradictions, d'ailleurs probablement insolubles, il paraît de plus en plus disposé à les imposer par la force, grâce à une réglementation chaque jour plus minutieuse et plus stricte des activités particulières, faite au nom d'une espèce de socialisme d'État, forme démocratique de la dictature. Chaque jour, en effet, nous apporte la preuve que la période idéologique est depuis longtemps dépassée, à New York comme à Moscou ou à Londres. Nous voyons la Démocratie impériale anglaise, la Démocratie ploutocratique américaine et l'Empire marxiste des Dominions soviétiques sinon marcher la main dans la main – il s'en faut ! – du moins poursuivre le même but, c'est-à-dire maintenir coûte que coûte, fût-ce en ayant l'air de le combattre, le système à l'intérieur duquel ils ont tous acquis richesse et puissance. Car, à la fin du compte, la Russie n'a pas moins tiré profit du système capitaliste que l'Amérique ou l'Angleterre ; elle y a joué le rôle classique du parlementaire qui fait fortune dans l'opposition. Bref, les régimes jadis opposés par l'idéologie sont maintenant étroitement unis par la technique. Le dernier des imbéciles, en effet, peut comprendre que les techniques des gouvernements en guerre ne diffèrent que par de négligeables particularités, justifiées par les habitudes, les mœurs. Il s'agit toujours d'assurer la mobilisation totale pour la guerre totale, en attendant la mobilisation totale pour la paix totale.

Un monde gagné pour la Technique est perdu pour la Liberté.

En parlant ainsi, je me moque de scandaliser les esprits faibles qui opposent aux réalités des mots déjà dangereusement vidés de leur substance, comme par exemple celui de Démocratie. Qu'importe ! Si vous êtes trop lâches pour regarder ce monde en face afin de le voir tel qu'il est, détournez les yeux, tendez les mains à ses chaînes. Ne vous rendez pas ridicules en prétendant y voir ce qui n'existe que dans votre imagination ou dans le bavardage des avocats. Ne commettez pas surtout l'infamie de lui prostituer le mot de révolution, ce mot religieux, ce mot sacré, tout ruisselant à travers les siècles du sang des hommes. Ne lui prostituez pas non plus le mot de progrès. Jamais un système n'a été plus fermé que celui-ci, n'a offert moins de perspectives de transformations, de changements, et les catastrophes qui s'y succèdent, avec une régularité monotone, n'ont précisément ce caractère de gravité que parce qu'elles s'y passent en vase clos. Qu'il s'intitule capitaliste ou socialiste, ce monde s'est fondé sur une certaine conception de l'homme, commune aux économistes anglais du xviii^e siècle, comme à Marx ou à Lénine. On a dit parfois de l'homme qu'il était un animal religieux. Le système l'a défini une fois pour toutes un animal économique, non seulement l'esclave mais l'objet, la matière presque inerte, irresponsable, du déterminisme économique, et sans espoir de s'en affranchir, puisqu'il ne connaît d'autre mobile certain que l'intérêt, le profit. Rivé à lui-même par l'égoïsme, l'individu n'apparaît plus que comme une quantité négligeable, soumise à la loi des grands nombres ; on ne saurait prétendre l'employer que par masses, grâce à la connaissance des lois qui le régissent. Ainsi, le progrès n'est plus dans l'homme, il est dans la technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain.

Cette conception, je le répète, est à la base de tout le système, et elle a énormément facilité l'établissement du régime en justifiant les hideux profits de ses premiers bénéficiaires. Il y a cent cinquante ans, tous ces marchands de coton de Manchester – Mecque du capitalisme universel – qui faisaient travailler dans leurs usines, seize heures par jour, des enfants de douze ans que les contremaîtres devaient, la nuit venue, tenir éveillés à coups de baguettes, couchaient tout de même avec la Bible sous leur oreiller. Lorsqu'il leur arrivait de penser à ces milliers de misérables que la spéculation sur les salaires condamnait à une mort lente et sûre, ils se disaient qu'on ne peut rien contre les

lois du déterminisme économique voulues par la Sainte Providence, et ils glorifiaient le bon Dieu qui les faisait riches... Les marchands de coton de Manchester sont morts depuis longtemps, mais le monde moderne ne peut les renier, car ils l'ont engendré matériellement et spirituellement, ils l'ont engendré au Réalisme – dans le sens où saint Paul écrit à son disciple Timothée qu'il l'a engendré dans la grâce. Leur réalisme biblique, devenu athée, a maintenant des méthodes plus rationnelles. Le génie américain résout autrement qu'eux la question des salaires ; mais il faut avouer qu'en leur temps le matériel humain ne risquait pas de manquer, on n'avait, si j'ose dire, qu'à se baisser pour ramasser un affamé prêt à travailler à n'importe quel prix. La politique de production à outrance ménage aujourd'hui sa main-d'œuvre, mais la furie de spéculation qu'elle provoque déchaîne périodiquement des crises économiques ou des guerres qui jettent à la rue des millions de chômeurs, ou des millions de soldats au charnier... Oh ! je sais bien que des journalistes, peu respectueux de leur public, prétendent distinguer entre ces deux sortes de catastrophes, mettant les crises économiques au compte du Système, et les guerres à celui des dictateurs. Mais le déterminisme économique est aussi bon pour justifier les crises que les guerres, la destruction d'immenses stocks de produits alimentaires en vue seulement de maintenir les prix comme le sacrifice de troupeaux d'hommes. N'est-ce pas le propre vice-président des États-Unis, M. Wallace, qui citait dernièrement, au tribunal de l'Histoire, les maîtres de la spéculation universelle, les chefs des grands trusts internationaux, les contrôleurs de marchés auxquels il faut une guerre tous les vingt ans ?

Ce qui fait l'unité de la civilisation capitaliste, c'est l'esprit qui l'anime, c'est l'homme qu'elle a formé. Il est ridicule de parler des dictatures comme de monstruosités tombées de la lune, ou d'une planète plus éloignée encore, dans le paisible univers démocratique. Si le climat du monde moderne n'était pas favorable à ces monstres, on n'aurait pas vu en Italie, en Allemagne, en Russie, en Espagne, des millions et des millions d'hommes s'offrir corps et âmes aux demi-dieux, et partout ailleurs dans le monde – en France, en Angleterre, aux États-Unis – d'autres millions d'hommes partager publiquement ou en secret la nouvelle idolâtrie. On n'observerait pas aujourd'hui encore ce curieux complexe d'infériorité qui, même sur le chemin de la victoire, semble frapper d'inhibition les Démocraties en face des régimes déjà déçus – ceux de Salazar ou de Franco – comme au temps honteux, inexpiable, de la guerre d'Éthiopie, ou à celui, plus abject encore, de la non-Intervention espagnole.

Il est possible que ces vérités déplaisent. Lorsque, en vue de cet entretien, je commençais à les mettre en ordre sur le papier, la tentation m'est venue plus d'une fois de leur substituer quelques autres vérités incapables de choquer personne, inoffensives. Pour dominer cette tentation, ce n'est pas à mon pays que j'ai pensé d'abord – j'ai pensé aux amis de mon pays. Je dois ces vérités françaises aux Amis de mon pays. En les leur donnant, je n'ai pas la prétention de les détacher dès maintenant de certains préjugés faciles. Je leur demande de garder ces vérités dans quelque coin de leur cerveau, dans quelque repli de leur cœur, pour le jour où la France, écartant amis et ennemis, se montrera de nouveau telle qu'elle est, fera face ! Ils verront alors que je ne leur ai pas menti.

II

Notre peuple a le droit de se dire quitte envers les Démocraties. De 1914 à 1918, il leur a sacrifié deux millions de morts et les trois quarts de la fortune nationale. En 1939, elles lui ont demandé le sacrifice total. Je dis que les Démocraties ont demandé à notre peuple le sacrifice total, parce qu'il n'y a pas aujourd'hui, au Brésil comme ailleurs, un homme sensé pour refuser d'admettre que nous n'aurions pu attendre deux ans l'Angleterre, quatre ans l'Amérique, ayant sur les bras toute la machine de guerre allemande, et sans le concours de la Russie. Nos divisions auraient fondu l'une après l'autre, comme de la cire, dans ce Verdun colossal. Le rôle réservé à la France était d'ailleurs précisément celui d'une troupe qui se fait tuer pour donner aux réserves le temps d'arriver. Après quoi, quelques années plus tard, comme en 1925, nous aurions reçu la note des fournitures.

Notre peuple a le droit de se dire matériellement et moralement quitte envers les Démocraties, mais il sait aussi qu'un grand peuple chargé d'histoire n'est jamais quitte envers personne. Un grand peuple ne saurait se proclamer isolationniste sans se renier lui-même. Ce que notre peuple, ce que le peuple de la Résistance exige, ce qu'il a conquis par ses sacrifices et par ses martyrs, c'est le droit de reprendre les idées qu'il a jadis répandues largement dans le monde et que l'intérêt, la mauvaise foi, l'ignorance et la sottise ont exploitées, déformées, usées, au point qu'il ne les reconnaît plus lui-même. Les reprendre, comme jadis on renvoyait à la fonte les monnaies d'or et d'argent. Les reprendre, les renvoyer à la fonte et à la frappe, pour qu'elles puissent encore servir, servir à tous. Ou encore, s'il m'est permis d'exprimer ma pensée par une autre image, un peu oratoire en apparence mais profondément, douloureusement juste, reprendre notre Révolution à un monde cynique et âpre qui ne l'a jamais comprise, qui ne peut plus que la trahir. Je dis « Notre Révolution » avec une assurance tranquille. En le disant, je me sens d'accord avec ce que je me suis toujours efforcé de

servir : la tradition, l'esprit, l'âme de notre peuple. Plus que jamais je crois avec Michelet, mais aussi avec Mgr le Comte de Chambord – le dernier de nos rois Bourbons – que le plus grand malheur des Français fut assurément de se diviser sur une Révolution qui aurait dû les unir, qui les a unis réellement, nobles, prêtres et bourgeois, à certaines heures sublimes, le jour de la Fédération par exemple, ou dans la nuit du Quatre Août. L'étranger n'a pas seulement exploité notre tragique malentendu, il l'a provoqué, il l'a entretenu, il l'entretient encore. Lorsqu'elles soutenaient contre de Gaulle cette poignée de nobles dégénérés, de militaires sans cervelle et sans cœur, d'intellectuels à la solde des spéculateurs, d'académiciens sans vergogne, de prélats serviles, bref le syndicat des rancunes et des impuissances, présidé par le maréchal Pétain, les Démocraties, incurablement réactionnaires, pratiquaient exactement, à l'égard de notre pays, la politique inaugurée jadis par Pitt et Cobourg. Mais du moins Pitt et Cobourg ne prétendaient pas parler au nom des Démocraties. Nous voyons au contraire se former plus ou moins secrètement, en vue des luttes futures pour la stabilité de la Paix, c'est-à-dire pour le partage des marchés, une coalition d'ignorance et d'intérêts qui s'autorise précisément contre nous des traditions de la Démocratie. Le moment me paraît venu de lui opposer notre tradition de la Liberté.

Il y a une tradition française de la Liberté. En 1789, tous les Français, pour un moment du moins, ont communiqué dans cette tradition, chacun selon l'étendue de ses connaissances ou la force de son esprit, mais avec une foi simple, unanime. Pour un moment, pour un petit nombre de jours d'un été radieux, la Liberté fut une et indivisible. Reprendre notre Révolution, c'est remonter à la racine, au principe, au cœur enflammé de notre union nationale. Quelle était, avant nos discordes civiles, à l'heure où la France prenait, sinon le plus clairement, du moins le plus passionnément, conscience d'elle-même, en pleine explosion du traditionnel humanisme français, l'idée que la France se faisait de la liberté ? Est-il donc une idée de la liberté qui réconcilie tous les Français ? Est-elle capable de réconcilier tous les hommes ?

Ce sont là des questions simples. Nous ne prétendons nullement confisquer ce mot de liberté à notre usage, mais nous avons cependant quelque droit sur lui. Plus qu'un autre peuple, notre peuple l'a incarné, l'a fait sang et chair. Pendant tout le xixe siècle, si l'on eût demandé à un homme cultivé d'Europe ou d'Amérique quels souvenirs historiques réveillait dans son esprit le mot de liberté, il aurait sans doute répondu par le nom de la Bastille, de Valmy, ou une strophe de *La Marseillaise*. Aujourd'hui encore, pour les lecteurs innombrables

de notre histoire révolutionnaire, pour tous ceux qui dans leur jeunesse se sont enivrés de cette aventure merveilleuse, devenue tout de suite, on ne sait comment ni pourquoi, légendaire, de ces grandes images d'Épinal aux couleurs joyeuses et violentes, le mot peuple – la Justice du Peuple, la Volonté du Peuple – évoque aisément le peuple des barricades. Mais le peuple des barricades n'est pas le Peuple tout court, c'est le peuple français – ou plutôt c'est l'Histoire de France insurgée. En le rappelant, nous ne prétendons humilier personne. Nous voudrions seulement que cette pure figure, pour le bien de tous, fût gardée intacte, comme nous voudrions aussi, pour le bien de tous, que ne risquât plus d'être altérée, au bénéfice de n'importe quel démagogue totalitaire, notre tradition nationale de la liberté. Car enfin – à la fin des fins – l'ouvrier du faubourg Saint-Antoine, immortalisé par le génie de l'auteur des *Misérables* – le vieux travailleur idéaliste à cheveux gris, au regard d'enfant et d'apôtre, mille fois plus chrétien sans le savoir que les chrétiens qui le maudissaient, le rêveur incorrigible mourant content sur la barricade pour le bonheur du genre humain, ressemblait certainement encore plus au garde national bourgeois, lecteur de Rousseau et de Voltaire, qui l'ajustait de l'autre côté de la rue, qu'à l'opulent gaillard américain, bien logé, bien vêtu, bien nourri, bourré de vitamines, touchant un salaire énorme et décidé à toucher plus encore, à la faveur de la guerre. Il est possible que nous ne soyons plus dignes de l'ouvrier du faubourg Saint-Antoine, mais nous sommes tout de même, lui et nous, de la même terre et de la même histoire. Nous ne le comparons pas à l'ouvrier de Detroit ou de Chicago, dans l'intention de savoir lequel des deux appartient à un type d'humanité supérieure. Mais il doit être de plus en plus clair pour tous que, dans la construction du monde de demain, on ne saurait utiliser indifféremment l'un ou l'autre de ces deux types. Qui, dès maintenant, parle au nom de l'un, ne peut se vanter de parler toujours au nom de l'autre. Pour m'exprimer plus clairement et plus loyalement encore, leurs conceptions de la vie ne se contredisent peut-être pas ; elles ne se juxtaposent pas non plus. Et si elles ne se contre-disent pas aujourd'hui, elles peuvent se contredire demain.

Lorsqu'un homme crie : « Vive la Liberté ! » il pense évidemment à la sienne. Mais il est extrêmement important de savoir s'il pense à celle des autres. Car un homme peut servir la liberté par calcul, ainsi qu'une simple garantie de la sienne. En ce cas, lorsque cette garantie ne lui paraît pas nécessaire, qui l'empêcherait de faire bon marché de la liberté du voisin, ou même de s'en servir comme d'un objet d'échange et de compromis ? Telle fut la politique de l'Isolationnisme américain, comme aussi celle de Munich. Telle est encore la politique de cette

guerre. Elle s'est engagée au nom de la Liberté, mais on la définirait bien mieux une guerre pour la conservation de ce qui restait de liberté. Malheureusement le système en avait laissé si peu que chaque nation se réserve aujourd'hui jalousement sa part avec la crainte que la nation voisine en ait demain une part trop grande. C'est ce qui explique, par exemple, l'extraordinaire méfiance, pour ne pas dire la secrète répulsion, des Démocraties à l'égard des Italiens républicains qui refusent très justement leur obéissance à un roi dont il n'y a pas un royaliste au monde qui ne souhaite la déchéance et le châtement, ne serait-ce que pour l'honneur de la Monarchie. L'Isolationnisme yankee a poussé cette politique jusqu'à l'absurde, avec ce cynisme qui ressemble à la candeur. Il aurait volontiers fait de l'Amérique du Nord l'unique démocratie de l'univers, continuant à pratiquer tranquillement ses deux sports nationaux, l'élection présidentielle et le base-ball, tandis que les Dictatures auraient assuré l'ordre, à son profit, sur tout le reste de la planète. Tous ces gens-là croient aussi peu à la Liberté qu'ils se vantent d'avoir sauvée, que nous-mêmes, il y a vingt-cinq ans, à la Paix de 1918... Ils ne pensent qu'à mettre d'avance au point les projets, les plans destinés à la protéger, du moins pour quelque temps, à l'intérieur de leur propre frontière, et sans grand souci de ce qui va se passer à l'intérieur de la frontière d'autrui. On peut dire, à ce point de vue, que leurs fameux plans sont aussi compliqués, aussi coûteux, aussi inutiles, que la Ligne Maginot.

Cette obsession du « Plan », cette conception uniquement défensive, égoïste, légaliste et conservatrice, de la Liberté, est véritablement une tare de l'esprit anglo-saxon. L'erreur traditionnelle du peuple anglais a toujours été de croire que les institutions l'ont fait libre, alors que c'est le peuple anglais lui-même qui jadis, au temps de sa jeunesse, a marqué ses institutions du signe de la liberté, comme d'une marque au fer rouge. Ce sont les démocrates qui font les Démocraties, c'est le citoyen qui fait la République. Une Démocratie sans démocrates, une République sans citoyens, c'est déjà une dictature, c'est la dictature de l'intrigue et de la corruption. La Liberté ne sera pas sauvée par les institutions, elle ne sera pas sauvée par la guerre. Quiconque observe les événements, a très bien compris que la guerre continue de déplacer les questions sans les résoudre. Son explosion a détruit l'équilibre des dictatures, mais on peut craindre qu'elles ne se regroupent entre elles, sous d'autres noms, pour un nouveau système d'équilibre plus stable que l'ancien, car s'il réussissait à se constituer, les faibles n'auraient plus rien à espérer de la rivalité des forts. Une Paix injuste régnerait sur un monde si totalement épuisé qu'elle y aurait les

apparences de l'ordre.

Qui ne défend la liberté de penser que pour soi-même, en effet, est déjà disposé à la trahir. Il ne s'agit pas de savoir si cette liberté rend les hommes heureux, ou si même elle les rend moraux. Il ne s'agit pas de savoir si elle favorise plutôt le mal que le bien, car Dieu est maître du Mal comme du Bien. Il me suffit qu'elle rende l'homme plus homme, plus digne de sa redoutable vocation d'homme, de sa vocation selon la nature, mais aussi de sa vocation surnaturelle, car celui que la Liturgie de la Messe invite à la participation de la Divinité – *divinitatis consortes* – ne saurait rien renoncer de son risque sublime. En parlant comme je viens de le faire, je parle en chrétien et aussi en Français, je parle le langage de ma vieille chrétienté. Je comprends très bien qu'un incrédule m'objecte avec ironie la guerre d'Espagne. Je n'ai jamais nié le scandale, je puis même dire que je l'ai dénoncé, mais je reconnais volontiers qu'il subsiste toujours. L'affaire d'Espagne ne sera pas oubliée, l'affaire d'Espagne sera réglée en temps et lieu, je le jure. J'ai vu à Majorque, au cours de la Semaine Sainte de 1936, tandis que les équipes chargées de l'épuration parcouraient les villages pour y liquider les Mal-Pensants, à la moyenne de dix victimes par jour, la population terrorisée se presser aux tables saintes, afin d'obtenir le précieux certificat de communion pascale. Je comprends très bien qu'un incrédule mette ces hideuses entreprises de sacrilège au compte d'un catholicisme exalté ! Lorsque j'étais jeune, j'aurais moi-même, dans l'innocence de mon âge, pris leurs auteurs pour des fanatiques que le zèle emportait au-delà du bon sens. L'expérience de la vie m'a depuis convaincu que le fanatisme n'est chez eux que la marque de leur impuissance à rien croire, à rien croire d'un cœur simple et sincère, d'un cœur viril. Au lieu de demander à Dieu la foi qui leur manque, ils préfèrent se venger sur les incrédules des angoisses dont l'humble acceptation leur vaudrait le salut, et lorsqu'ils rêvent de voir rallumer les bûchers, c'est avec l'espoir d'y venir réchauffer leur tiédeur – cette tiédeur que le Seigneur vomit. Non ! l'opinion cléricale qui a justifié et glorifié la farce sanglante du Franquisme n'était nullement exaltée. Elle était lâche et servile. Engagés dans une aventure abominable, ces évêques, ces prêtres, ces millions d'imbéciles, n'auraient eu pour en sortir qu'à rendre hommage à la liberté ; mais la vérité leur faisait plus peur que le crime.

Capitalistes, fascistes, marxistes, tous ces gens-là se ressemblent. Les uns nient la liberté, les autres font encore semblant d'y croire, mais, qu'ils y croient

ou n'y croient pas, cela n'a malheureusement plus beaucoup d'importance, puisqu'ils ne savent plus s'en servir. Hélas ! le monde risque de perdre la liberté, de la perdre irréparablement, faute d'avoir gardé l'habitude de s'en servir... Je voudrais avoir un moment le contrôle de tous les postes de radio de la planète pour dire aux hommes : « Attention ! Prenez garde ! La Liberté est là, sur le bord de la route, mais vous passez devant elle sans tourner la tête ; personne ne reconnaît l'instrument sacré, les grandes orgues tour à tour furieuses ou tendres. On vous fait croire qu'elles sont hors d'usage. Ne le croyez pas ! Si vous frôliez seulement du bout des doigts le clavier magique, la voix sublime remplirait de nouveau la terre... Ah ! n'attendez pas trop longtemps, ne laissez pas trop longtemps la machine merveilleuse exposée au vent, à la pluie, à la risée des passants ! Mais, surtout, ne la confiez pas aux mécaniciens, aux techniciens, aux accordeurs, qui vous assurent qu'elle a besoin d'une mise au point, qu'ils vont la démonter. Ils la démonteront jusqu'à la dernière pièce et ils ne la remonteront jamais ! »

Oui, voilà l'appel que je voudrais lancer à travers l'espace ; mais vous-même qui lisez ces lignes, je le crains, vous l'entendriez sans le comprendre. Oui, cher lecteur, je crains que vous ne vous imaginiez pas la Liberté comme de grandes orgues, qu'elle ne soit déjà pour vous qu'un mot grandiose, tel que ceux de Vie, de Mort, de Morale, ce palais désert où vous n'entrez que par hasard, et dont vous sortez bien vite, parce qu'il retentit de vos pas solitaires. Lorsqu'on prononce devant vous le mot d'ordre, vous savez tout de suite ce que c'est, vous vous représentez un contrôleur, un policier, une file de gens auxquels le règlement impose de se tenir bien sagement les uns derrière les autres, en attendant que le même règlement les entasse pêle-mêle cinq minutes plus tard dans un restaurant à la cuisine assassine, dans un vieil autobus sans vitres ou dans un wagon sale et puant. Si vous êtes sincère, vous avouerez peut-être même que le mot de liberté vous suggère vaguement l'idée du désordre – la cohue, la bagarre, les prix montant d'heure en heure chez l'épicier, le boucher, le cultivateur stockant son maïs, les tonnes de poissons jetées à la mer pour maintenir les prix. Ou peut-être ne vous suggérerait-il rien du tout, qu'un vide à remplir – comme celui, par exemple, de l'espace... Tel est le résultat de la propagande incessante faite depuis tant d'années par tout ce qui dans le monde se trouve intéressé à la formation en série d'une humanité docile, de plus en plus docile, à mesure que l'organisation économique, les concurrences et les guerres exigent une réglementation plus minutieuse. Ce que vos ancêtres appelaient des libertés, vous l'appellez déjà des désordres, des fantaisies. « Pas de fantaisies !

disent les gens d'affaires et les fonctionnaires également soucieux d'aller vite, le règlement est le règlement, nous n'avons pas de temps à perdre pour des originaux qui prétendent ne pas faire comme tout le monde... » Cela va vite, en effet, cher lecteur, cela va très vite. J'ai vécu à une époque où la formalité du passeport semblait abolie à jamais. N'importe quel honnête homme, pour se rendre d'Europe en Amérique, n'avait que la peine d'aller payer son passage à la Compagnie Transatlantique. Il pouvait faire le tour du monde avec une simple carte de visite dans son portefeuille. Les philosophes du xviii^e siècle protestaient avec indignation contre l'impôt sur le sel – la gabelle – qui leur paraissait immoral, le sel étant un don de la Nature au genre humain. Il y a vingt ans, le petit-bourgeois français refusait de laisser prendre ses empreintes digitales, formalité jusqu'alors réservée aux forçats. Oh ! oui, je sais, vous vous dites que ce sont là des bagatelles. Mais en protestant contre ces bagatelles le petit-bourgeois engageait sans le savoir un héritage immense, toute une civilisation dont l'évanouissement progressif a passé presque inaperçu, parce que l'État Moderne, le Moloch Technique, en posant solidement les bases de sa future tyrannie, restait fidèle à l'ancien vocabulaire libéral, couvrait ou justifiait du vocabulaire libéral ses innombrables usurpations. Au petit-bourgeois français refusant de laisser prendre ses empreintes digitales, l'intellectuel de profession, le parasite intellectuel, toujours complice du pouvoir, même quand il paraît le combattre, ripostait avec dédain que ce préjugé contre la Science risquait de mettre obstacle à une admirable réforme des méthodes d'identification, qu'on ne pouvait sacrifier le Progrès à la crainte ridicule de se salir les doigts. Erreur profonde ! Ce n'était pas ses doigts que le petit-bourgeois français, l'immortel La Brige de Courteline, craignait de salir, c'était sa dignité, c'était son âme. Oh ! peut-être ne s'en doutait-il pas, ou ne s'en doutait-il qu'à demi, peut-être sa révolte était-elle beaucoup moins celle de la prévoyance que celle de l'instinct. N'importe ! On avait beau lui dire : « Que risquez-vous ? Que vous importe d'être instantanément reconnu, grâce au moyen le plus simple et le plus infaillible ? Le criminel seul trouve avantage à se cacher... » Il reconnaissait bien que le raisonnement n'était pas sans valeur, mais il ne se sentait pas convaincu. En ce temps-là, le procédé de M. Bertillon n'était en effet redoutable qu'au criminel, et il en est de même encore maintenant. C'est le mot de criminel dont le sens s'est prodigieusement élargi, jusqu'à désigner tout citoyen peu favorable au Régime, au Système, au Parti, ou à l'homme qui les incarne. Le petit-bourgeois français n'avait certainement pas assez d'imagination pour se représenter un monde comme le nôtre si différent du sien, un monde où à chaque

carrefour la Police d'État guetterait les suspects, filtrerait les passants, ferait du moindre portier d'hôtel, responsable de ses fiches, son auxiliaire bienveillant et public. Mais tout en se félicitant de voir la Justice tirer parti, contre les récidivistes, de la nouvelle méthode, il pressentait qu'une arme si perfectionnée, aux mains de l'État, ne resterait pas longtemps inoffensive pour les simples citoyens. C'était sa dignité qu'il croyait seulement défendre, et il défendait avec elle nos sécurités et nos vies. Depuis vingt ans, combien de millions d'hommes, en Russie, en Italie, en Allemagne, en Espagne, ont été ainsi, grâce aux empreintes digitales, mis dans l'impossibilité non pas seulement de nuire aux Tyrans, mais de s'en cacher ou de les fuir ? Et ce système ingénieux a encore détruit quelque chose de plus précieux que des millions de vies humaines. L'idée qu'un citoyen, qui n'a jamais eu affaire à la Justice de son pays, devrait rester parfaitement libre de dissimuler son identité à qui lui plaît, pour des motifs dont il est seul juge, ou simplement pour son plaisir, que toute indiscretion d'un policier sur ce chapitre ne saurait être tolérée sans les raisons les plus graves, cette idée ne vient plus à l'esprit de personne. Le jour n'est pas loin peut-être où il nous semblera aussi naturel de laisser notre clef dans la serrure, afin que la police puisse entrer chez nous nuit et jour, que d'ouvrir notre portefeuille à toute réquisition. Et lorsque l'État jugera plus pratique, afin d'épargner le temps de ses innombrables contrôleurs, de nous imposer une marque extérieure, pourquoi hésiterions-nous à nous laisser marquer au fer, à la joue ou à la fesse, comme le bétail ? L'épuration des Mal-Pensants, si chère aux régimes totalitaires, en serait grandement facilitée.

III

Une civilisation ne s'écroule pas comme un édifice ; on dirait beaucoup plus exactement qu'elle se vide peu à peu de sa substance, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que l'écorce. On pourrait dire plus exactement encore qu'une civilisation disparaît avec l'espèce d'homme, le type d'humanité, sorti d'elle. L'homme de notre civilisation, de la civilisation française – qui fut l'expression la plus vive et la plus nuancée, la plus hellénique, de la civilisation européenne, a disparu pratiquement de la scène de l'Histoire le jour où fut décrétée la conscription. Du moins n'a-t-il plus fait depuis que se survivre.

Cette déclaration surprendra beaucoup d'imbéciles. Mais je n'écris pas pour les imbéciles. L'idée de la conscription obligatoire paraît si bien inspirée de l'esprit napoléonien qu'on l'attribue volontiers à l'Empereur. Elle a pourtant été votée par la Convention, mais l'idée des hommes de la Convention sur le droit absolu de l'État était déjà celle de Napoléon, comme elle était aussi celle de Richelieu, ou de Charles Quint, d'Henri VIII ou du Pape Jules II. Pour cette raison très simple que Robespierre et Richelieu, Charles Quint ou Henri VIII appartenaient tous ensemble à cette tradition romaine si puissante chez nous, particulièrement depuis la Renaissance.

L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais, au point qu'on en pourrait déduire le système tout entier comme des axiomes d'Euclide la géométrie, a marqué un recul immense de la civilisation. Supposons, par exemple, que la Monarchie ait osé jadis, par impossible, décréter la mobilisation générale des Français, elle aurait dû briser d'un seul coup toutes les libertés individuelles, familiales, provinciales, professionnelles, religieuses, porter ce coup terrible à la Patrie, car la Patrie, c'était précisément ces libertés. Je sais bien que formulé ainsi mon raisonnement semble paradoxal ; on jugerait aujourd'hui très difficile d'opposer la Patrie à l'État. Cette opposition eût paru

pourtant naturelle à nos pères. Ils auraient même probablement très bien compris qu'un auteur tragique portât le conflit sur la scène. « En face du grave péril qui me menace, aurait dit, par exemple, le personnage tenant le rôle de l'État, mon salut – ce salut qui est la Loi suprême, *suprema Lex* – exige la suppression immédiate de toutes les libertés civiques pour tous les citoyens, de dix-huit à cinquante ans, qui devront obéir aveuglément aux chefs nommés par moi. J'ajoute que ces millions de Français, pour un temps indéterminé, cesseront de jouir des garanties de la loi, et relèveront exclusivement des rigueurs du Code Militaire. N'importe lequel d'entre eux, fût-il le plus brillant élève de l'Université de Paris, un artiste de génie, ou un futur saint Vincent de Paul, s'il a eu le malheur d'effleurer des doigts le bout du nez d'un adjudant ivrogne qui venait de l'insulter, sera condamné à mort et fusillé. » — « Je doute fort, répondrait la Patrie, que mon salut exige une telle monstruosité, je ne reçois vos raisons qu'avec méfiance, je sais que toute occasion vous est bonne pour usurper, sur les personnes, les biens et les droits dont j'ai la charge. N'importe ! Si vous en êtes au point que vous dites, c'est que vous aurez négligé une fois de plus l'intérêt de mes fils pour ne vous préoccuper que des vôtres, c'est-à-dire de votre propre sécurité, car vous oubliez volontiers jusqu'à la dernière minute l'ennemi du dehors ; il vous a toujours paru moins redoutable que le mécontent du dedans, vous ne rêvez du matin au soir que police et complots... N'importe ! Je suis la liberté des Français, leur héritage, la Maison, le Refuge, le Foyer. Ils m'ont appelée d'un nom qui évoque d'abord à l'oreille le mot de paternité, mais ils ont fait ce mot féminin, parce qu'ils pensent naturellement à moi comme à leur mère, et c'est vrai qu'ils m'aiment comme les enfants aiment leur mère, lorsqu'ils brutalisent de leurs petites mains, de leur bouche avide et sifflante, le beau sein mûr qui les nourrit. Non ! il ne me déplaît pas du tout que leur amour soit violent et égoïste ! Certes, je crois que beaucoup d'entre eux donneraient leur vie pour ma défense, mais je ne l'exigerai pas, l'idée seule d'une telle exigence est cruelle et sacrilège, je vous défends d'exiger quoi que ce soit de pareil en mon nom, et d'ailleurs à quel autre titre l'exigeriez-vous ? Certainement pas au nom de l'autorité paternelle, car l'État est un régisseur, un administrateur, un intendant, et s'il pousse plus loin ses avantages, il peut devenir un Tyran ou même un dieu, jamais un père. Devenez un Tyran si vous voulez, moi je reste une Mère. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de proclamer que je suis en danger, moi, leur Mère. Ira rejoindre alors mes Armées qui voudra, qui pourra, comme cela s'est fait depuis des siècles, car personne n'avait sérieusement pensé jusqu'ici à rafler, d'un seul coup, comme avec la

main, tous les hommes, ceux des champs comme ceux des villes. Vous aurez beau me dire que mon scrupule est absurde, que votre salut sera le mien, votre perte la mienne. Et d'abord, ce n'est pas vrai. L'Histoire donne beaucoup d'exemples de Patries qui se sont maintenues, même sous la puissance de l'Étranger, pour une nouvelle Renaissance. Vous m'objecterez que le risque est terrible à courir. Je suis d'accord avec vous ; c'est pourquoi j'espère que mes armées se grossiront d'un grand nombre de jeunes volontaires. Dieu veuille que mes fils sauvent ainsi librement ma liberté ! Comment saurais-je les contraindre sans me renier moi-même et porter irréparablement atteinte au caractère sacré dont ils m'ont revêtu ? Vous me dites que, en me sauvant, ils se sauvent eux-mêmes. Oui, pourvu qu'ils restent libres ! Non, s'ils souffrent que vous brisiez, par une mesure inouïe, le pacte national, car dès que vous aurez fait, par simple décret, des millions de Français soldats, il sera démontré que vous disposez souverainement des personnes et des biens de tous, qu'il n'y a pas de droit au-dessus du vôtre, et dès lors où s'arrêteront vos usurpations ? N'en arriverez-vous pas à prétendre décider du juste et de l'injuste, du Mal et du Bien ? S'il en était ainsi un jour, que serais-je ? Vous auriez fait de cette vieille Chrétienté une espèce de Tyrannie analogue à celle des Barbares d'Orient. Notre nation ainsi humiliée ne saurait plus être une Patrie. Oh ! sans doute, vous n'userez d'un moyen si extrême qu'en dernier ressort. Du moins vous le dites, et peut-être même vous le pensez. Mais l'État rival, tôt ou tard, fera la même chose que vous, et l'exception deviendra la règle, au consentement de tous, car je connais les hommes, moi qui suis une Patrie d'hommes. Ils trouvent la liberté belle, ils l'aiment, mais ils sont toujours prêts à lui préférer la servitude qu'ils méprisent, exactement comme ils trompent leur femme avec des gourgandines. Le vice de la servitude va aussi profond dans l'homme que celui de la luxure, et peut-être que les deux ne font qu'un. Peut-être sont-ils une expression différente et conjointe de ce principe de désespoir qui porte l'homme à se dégrader, à s'avilir, comme pour se venger de lui-même, se venger de son âme immortelle. La mesure que vous me proposez d'approuver ouvrira une brèche énorme au flanc de la Cité Chrétienne. Toutes les libertés, une à une, s'en iront par là, car elles tiennent toutes les unes aux autres, elles sont liées les unes aux autres comme les grains du chapelet. Un jour viendra où il vous sera devenu impossible d'appeler le peuple à la guerre pour la défense de sa liberté contre l'envahisseur, car il n'aura plus de liberté, votre formule ne signifiera donc plus rien. L'envahisseur lui-même ne sera pas plus libre que l'envahi. Aujourd'hui les États se battent entre eux pour une province, une ville ; la guerre est le jeu des Princes comme la

diplomatie celui des Ministres. C'est un mal, certes, un grand mal, mais d'une espèce, en somme, peu différente du jeu ou de la prostitution. Vous allez étendre ce mal à l'ensemble du corps social, ce sera comme si, non contents de tolérer le jeu ou la prostitution, vous faisiez du pays tout entier un colossal tripot ou un gigantesque lupanar. Alors, les États ne seront plus maîtres de la guerre, ils ne la décideront ni ne la contrôleront, les peuples se battront entre eux sans savoir précisément pourquoi ; ils le sauront de moins en moins, et ils se battront de plus en plus, avec plus de rage, à mesure que disparaîtront inutilement, sous les bombes, les richesses qu'ils convoitaient ; ils ne se battront plus pour devenir riches, mais pour ne pas crever de faim ; ils crèveront de faim tout de même, la commune misère engendrera des haines dont personne ne peut se faire une idée, dont personne ne peut imaginer les destructions, car la misère et la haine enflammeront les cerveaux, provoqueront des découvertes fabuleuses, exécrables. La guerre ne reculera devant rien. Je dis même que, en réclamant pour vous le droit de sacrifier tous les mâles, vous avez rendu possible, à l'avenir, ou même inévitable, le sacrifice des femmes et des enfants. Lorsque tout le monde fera la guerre, on fera aussi la guerre par tous les moyens, car la logique personnelle du diable est plus inflexible que l'enfer. L'idée que les nécessités de la guerre justifient tout en inspire immédiatement une autre : la préparation à la guerre, étant la guerre elle-même, ne saurait bénéficier d'une moindre tolérance, la Morale se trouve ainsi exclue de la paix comme de la guerre. En ces temps-là, s'ils viennent jamais, le nom même de la Patrie sera effacé de la mémoire des hommes, car les Patries appartiennent à l'ordre de la Charité du Christ, la Sainte Charité du Christ est la Patrie des Patries ; et qui osera les reconnaître dans ces bêtes enragées se disputant comme des chiennes les dépouilles du monde ? »

L'égalité absolue des citoyens devant la Loi est une idée romaine. À l'égalité absolue des citoyens devant la Loi doit correspondre, tôt ou tard, l'autorité absolue et sans contrôle de l'État sur les citoyens. Car l'État est parfaitement capable d'imposer l'égalité absolue des citoyens devant la Loi, jusqu'à leur prendre tout ce qui leur appartient, tout ce qui permet de les distinguer les uns des autres, mais qui défendra la Loi contre les usurpations de l'État ? Ce rôle était jadis chez nous celui des Parlements. Il y avait treize Parlements dans le Royaume, et même dix-sept si l'on compte les quatre Conseils supérieurs – Paris, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Dijon, Rouen, Aix, Rennes, Pau, Metz, Besançon, Douai, Nancy, Roussillon, Artois, Alsace et Corse. Le pouvoir de

chacun de ces Parlements était égal à celui du Roi. Ils jugeaient en dernier ressort et recevaient l'appel de toutes les juridictions royales, municipales, seigneuriales, ecclésiastiques. Ils avaient le droit d'examen, d'amendement et de remontrance sur tous les actes publics. Les traités faits avec les puissances étrangères leur étaient soumis. « Telle est la loi du Royaume, écrit La Roche-Flavin, président au Parlement de Toulouse, que nul édit ou ordonnance royale n'est tenu pour édit ou ordonnance s'ils ne sont d'abord vérifiés aux Cours souveraines par délibération d'icelles. » En son édit de 1770, Louis XV s'exprime en ces termes : « Nos Parlements élèvent leur autorité au-dessus de la nôtre, puisqu'ils nous réduisent à la simple faculté de leur proposer nos volontés, se réservant d'en empêcher l'exécution. » Le gouvernement devait transmettre au Parlement les nominations faites par lui à la plupart des fonctions, et l'on vit plus d'une fois ces assemblées en refuser l'enregistrement, c'est-à-dire briser les promotions du roi. Pour plier cette magistrature indépendante, l'État ne disposait que d'un petit nombre de moyens si compliqués qu'il n'y avait recours que rarement, et même alors les magistrats pouvaient recourir à un procédé infailible : ils négligeaient la loi enregistrée contre leur plaisir, n'en tenaient pas compte dans leurs arrêts, ou encore suspendaient l'administration de la Justice, ce qui risquait de jeter le royaume dans le chaos.

Si les Parlements disposaient d'un tel pouvoir de résistance à l'État, les magistrats qui les composaient et ne dépendaient de personne, puisqu'ils avaient la propriété de leur charge, pouvaient passer pour des privilégiés. Chaque citoyen bénéficiait pourtant de ce privilège, non qu'il fût tenu de soutenir le Parlement contre le Roi, ou le Roi contre le Parlement, mais tout simplement parce que cette rivalité donnait aux institutions ce que les mécaniciens appellent « du jeu ». L'homme d'autrefois ne ressemblait pas à celui d'aujourd'hui. Il n'eût jamais fait partie de ce bétail que les démocraties ploutocratiques, marxistes ou racistes, nourrissent pour l'usine et le charnier. Il n'eût jamais appartenu aux troupeaux que nous voyons s'avancer tristement les uns contre les autres, en masses immenses derrière leurs machines, chacun avec ses consignes, son idéologie, ses slogans, décidés à tuer, résignés à mourir, et répétant jusqu'à la fin, avec la même résignation imbécile, la même conviction mécanique : « C'est pour mon bien... c'est pour mon bien... » Loin de penser comme nous, à faire de l'État son nourricier, son tuteur, son assureur, l'homme d'autrefois n'était pas loin de le considérer comme un adversaire contre lequel n'importe quel moyen de défense est bon, parce qu'il triche toujours. C'est pourquoi les

privilèges ne froissaient nullement son sens de la justice ; il les considérait comme autant d'obstacles à la tyrannie, et, si humble que fût le sien, il le tenait – non sans raison d'ailleurs – pour solidaire des plus grands, des plus illustres. Je sais parfaitement que ce point de vue nous est devenu étranger, parce qu'on nous a perfidement dressés à confondre la justice et l'égalité. Ce préjugé est même poussé si loin que nous supporterions volontiers d'être esclaves, pourvu que personne ne puisse se vanter de l'être moins que nous. Les privilèges nous font peur, parce qu'il en est de plus ou moins précieux. Mais l'homme d'autrefois les eût volontiers comparés aux vêtements qui nous préservent du froid. Chaque privilège était une protection contre l'État. Un vêtement peut être plus ou moins élégant, plus ou moins chaud, mais il est encore préférable d'être vêtu de haillons que d'aller tout nu. Le citoyen moderne, lorsque ses privilèges auront été confisqués jusqu'au dernier, y compris le plus bas, le plus vulgaire, le moins utile de tous, celui de l'argent, ira tout nu devant ses maîtres.

IV

Notre Révolution de 89, ou plutôt ce que nous devrions continuer d'appeler le Grand Mouvement de 89, car c'est le nom que lui donnèrent les contemporains – et cette Révolution de 89 était bien, en effet, un mouvement, la Révolution n'est venue qu'après pour lui barrer la route – la Révolution réaliste et nationaliste qui, par-dessus l'idéalisme à la Rousseau de la Déclaration des Droits, renoue avec l'absolutisme d'État des légistes italiens ou espagnols, la tradition centralisatrice et unitaire, pour aboutir logiquement au régime napoléonien, aux premières grandes guerres économiques – le blocus continental – à l'égalité absolue, c'est-à-dire à l'impuissance absolue des citoyens devant la Loi – la loi de l'État – rendant ainsi possible l'avènement des systèmes totalitaires.

Pour comprendre quelque chose à ce grand Mouvement de 89, qui fut surtout un grand mouvement prématuré d'espérance, et comme une illumination prophétique, il faut aussi tâcher de comprendre l'homme de ce temps-là. L'homme du xviii^e siècle a vécu dans un pays tout hérissé de libertés. Les étrangers ne s'y trompaient pas. L'Anglais Dallington définit la France de 1772 : une vaste démocratie. « Toute ville chez nous, disait amèrement, deux cents ans plus tôt, Richelieu, non moins centralisateur que Robespierre, est une capitale. Chaque communauté française, en effet, ressemble à une famille qui se gouverne elle-même, le moindre village élit ses syndics, ses collecteurs, son maître d'école, décide la construction des ponts, l'ouverture des chemins, plaide contre le Seigneur, contre le curé, contre un village voisin » – car nos paysans furent toujours terriblement procéduriers. À l'exemple des villages, les villes élisent leur maire, leurs échevins, entretiennent leurs milices, décident souverainement des questions municipales. En 1670, sous le règne de Louis XIV, le prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, convoque en assemblée générale les habitants de Chalon-sur-Saône, et, prenant la parole, sollicite pour les Jésuites la permission de s'établir dans la ville. Après quoi, il se retire pour laisser à

l'assemblée toute liberté de discussion. Sa requête est rejetée à une énorme majorité : les habitants de Chalon-sur-Saône n'aimaient pas les Jésuites.

Je répète que, en défendant l'homme du passé, c'est notre tradition révolutionnaire que je défends. Veut-on qu'il n'ait jamais été qu'un esclave dressé depuis des siècles à se coucher aux pieds de maîtres impitoyables et à leur lécher les mains ?

Faut-il que la fameuse page de La Bruyère, qui exprime surtout l'horreur et le dégoût d'un habitant raffiné des villes pour les grossiers campagnards, l'emporte éternellement sur tant de travaux et de recherches désintéressés d'admirables historiens ? Il y a une tradition française de la Révolution, une tradition humaniste de la Révolution Universelle, une Révolution de la Déclaration des Droits de l'Homme qui se distingue d'une manière absolue – idéologiquement et historiquement – de la tradition allemande. De ces deux traditions, ce n'est pas ici le lieu de dire quelle est la bonne, je prétends seulement qu'on ne les confonde pas ou que, faute de pouvoir les confondre, on ne diffame pas plus ou moins sournoisement la seconde en calomniant l'homme français jusqu'à faire de cette communion héroïque de toute une nation, en pleine force, en pleine gloire, une sorte d'insurrection sans caractère propre, une insurrection de serfs croupissant depuis des siècles dans l'ignorance, la saleté, la misère, et profitant de quelques circonstances favorables pour anéantir mille ans d'Histoire, comme un mendiant, la nuit, incendie la ferme où on lui a refusé l'aumône. Je répète que la Révolution de 89 a été la révolution de l'Homme, inspirée par une foi religieuse dans l'homme, au lieu que la Révolution allemande du type marxiste est la Révolution des masses, inspirée non par la foi dans l'homme, mais dans le déterminisme inflexible des lois économiques qui règlent son activité, elle-même orientée par son intérêt. Encore une fois, je n'oppose pas ici deux idéologies, je les distingue. Si la Révolution de 89 est devenue tout de suite une des plus belles légendes humaines, c'est parce qu'elle a commencé dans la foi, l'enthousiasme, qu'elle n'a pas été une explosion de colère, mais celle d'une immense espérance accumulée. Pourquoi dès lors essayer de nous faire croire qu'elle est sortie des enfers de la misère ? L'Allemand Wahl conclut ainsi son livre : « Les cinquante années qui précédèrent la Révolution furent une époque de formidables progrès ». Dans ses *Recherches sur la population de la France* Menance écrit, en 1788 : « Depuis quarante ans le prix du blé a diminué et les salaires augmentent. » De 1763 à 1789, les chiffres du commerce intérieur avaient doublé. De 1737 à 1787, cinquante mille kilomètres de routes avaient été

construits. « On peut compter, disait Necker, que le produit de tous les droits de consommation augmente de deux millions par an. » La France compte des savants comme Lavoisier, Guyton, Morveau, Berthollet, Monge, Laplace, Lagrange, Daubenton, Lamarck, Jussieu ; le bateau à vapeur de Jouffroy d'Abbans navigue sur le Doubs, Philippe Lebon découvre le gaz d'éclairage, les frères Montgolfier l'aérostat. Turgot fait décréter le libre commerce des grains, en 1774. En 1777, la liberté des cultes est proclamée. En 1776, on crée le Mont-de-Piété, pour le prêt sur gage, au taux le plus modéré, trois pour cent. Un peu plus tard, le Roi réorganise entièrement le service des postes, et décide que le secret des lettres sera respecté, même par les officiers de justice – réforme que la Convention Nationale ne put et n'osa pas maintenir... Encore une fois, le Français du xviii^e siècle n'est pas un chien qui brise sa chaîne, un mouton devenu enragé, mais un homme fier du travail de ses aïeux, conscient de la grandeur de son histoire, et qui se croit au seuil d'une civilisation nouvelle, sortie de son esprit et de ses mains, faite à son image, un Âge d'or. N'est-ce pas en ce moment que l'Académie de Berlin choisit comme sujet de concours : « Raisons de la supériorité de la langue française » ? À Berlin comme ailleurs, cette supériorité de notre langue – et aussi celle de nos arts, de nos mœurs – n'était plus discutée ; on en discutait seulement les raisons. Oh ! sans doute, quelque lecteur pensera ici que le paysan français se souciait peu alors du choix de l'Académie de Berlin, choix que d'ailleurs il ignorait. Mais il n'ignorait pas la place que la France occupait en Europe, et que cette place était la première. Du moins savait-il vaguement qu'il appartenait au peuple le plus civilisé du monde ; et ce peuple méritait, en effet, plus qu'aucun autre, le nom de civilisé, car la conscience de sa supériorité ne lui inspirait rien qui ressemblât au hideux nationalisme moderne, il était vraiment sans haine, il rêvait vraiment à la liberté et au bonheur du genre humain ; Jean-Jacques était réellement son prophète. On objectera que le peuple ne savait pas lire. Mais d'abord, le nombre des illettrés était beaucoup moins grand qu'on ne le pense généralement – sur cinq cents communes, vingt-deux seulement n'avaient pas de maître d'école. C'était même le bas clergé qui en ce temps-là se montrait le plus ardent propagandiste de l'instruction obligatoire ; la bourgeoisie – particulièrement la bourgeoisie intellectuelle – jugeait cette réforme dangereuse : « Une seule plume suffit pour cent habitants », disait Voltaire. N'importe ! Quiconque a quelque notion de l'Histoire sait parfaitement que le Sermon du Vicaire Savoyard eût été alors compris et acclamé dans la plus humble chaire de village. Les jeunes généraux de la République, Hoche, Marceau, Bonaparte lui-même, ne parlaient-ils pas à

leurs soldats, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion, le langage de Rousseau ?

Il serait bien hardi de proclamer Rousseau père de la Révolution de 89, car elle a été portée dix siècles dans les entrailles de la France, mais on pourrait dire qu'il en a été le parrain. Elle eût d'ailleurs mérité un parrainage plus illustre. Une prière du *ix*e siècle appelle la céleste lumière sur les fils des Francs « afin que, voyant ce qu'il importerait de faire pour établir le royaume de Dieu en ce monde, ils aient le courage d'accomplir avec une générosité et une charité que rien ne lasse... » Évidemment l'auteur oublié de ces paroles admirables donnait au mot de Royaume de Dieu un autre sens que celui d'un paradis terrestre à la Jean-Jacques, d'une Cité harmonieuse où l'homme réconcilié avec l'Être Suprême, avec lui-même, avec ses frères, avec les bêtes innocentes, les arbres, les sources, travaillerait à l'avancement de la Philosophie, des Sciences Naturelles et des Arts, pour une humanité régénérée. Mais enfin, une civilisation de ce type peut être une image affaiblie, affadie, presque méconnaissable du Royaume de Dieu ; elle ne s'oppose pas à lui comme la société capitaliste, par exemple. L'Église du *xiii*e siècle avait continué de protéger maternellement la Chrétienté, son œuvre. Si la corruption romaine du *xiv*e et du *xv*e, la terreur inspirée par Luther, le Réalisme impie de la Renaissance et tout l'or des Espagnes n'avaient incliné l'Église à la Politique, lié son sort, du moins en apparence, au Capitalisme dont les racines s'enfoncent si profondément dans le passé, la Révolution de 89 eut été faite beaucoup plus tôt, et elle aurait eu l'Église pour marraine... On ne comprend rien à notre Révolution si l'on refuse de tenir compte d'un fait historique d'une importance incalculable : depuis le *xv*e siècle, la Chrétienté française subsistait, je veux dire la Société chrétienne avec ses institutions, ses mœurs, sa conception traditionnelle de la vie, de la mort, de l'honneur et du bonheur, mais la Politique se paganisait de plus en plus... Au sommet de la Chrétienté, la Politique restaurait secrètement les divinités païennes, l'État, la Nation, la Propriété, le *jus utendi et abutendi* du Droit Romain... Ah ! oui, certes, la Révolution de 89 est venue trop tard ! Entre la société nouvelle en formation et la Politique dont je viens de parler, il existait – pour employer l'expression leibnizienne – une espèce « d'harmonie préétablie ». À l'État selon Machiavel, qui ne connaît d'autre loi que l'efficacité, comment ne s'accorderait pas une société qui ne connaît d'autre mobile que le Profit ? La Révolution de 89 est venue trop tard ou trop tôt. Ce n'était pas contre les oppressions du passé que se levait un peuple qui d'ailleurs,

par la volonté de ses mandataires, allait bientôt jeter au feu, dans la nuit du Quatre Août, les titres de ses privilèges – son pressentiment sublime le dressait devant la menace des oppressions futures. Cette menace était-elle d'ailleurs si lointaine ? Qu'on y songe ! Je ne suis pas encore un vieillard et pourtant, lorsque je suis né, la Déclaration des Droits n'avait pas encore cent ans. Elle a aujourd'hui cent cinquante-six ans, deux vies humaines, pas davantage. Oh ! je sais bien que ce sont là des réflexions que le lecteur n'aime pas faire. Permettez-moi d'y insister cependant. Cent cinquante ans après la Déclaration des Droits, Hitler dominait l'Europe et des millions d'hommes – des millions d'hommes dans le monde, dans toutes les parties du monde – car les Démocraties, vous le savez, les démocraties elles-mêmes, comptaient beaucoup d'amis des fascismes – des millions et des millions d'hommes acclamaient une doctrine qui, non seulement reconnaît à la Collectivité tout pouvoir sur les corps et les âmes, mais encore fait de cette sujétion totale de l'individu – pour ne pas dire son absorption – la fin la plus noble de l'espèce. Car il n'est pas vrai que des millions et des millions d'hommes se soient contentés d'abandonner volontairement leur liberté, ainsi qu'on se dépouille d'un privilège légitime. Ils ne reconnaissaient pas la légitimité de ce privilège, ils ne se reconnaissaient pas le droit à la liberté. Bien plus ! Par un renversement inouï des valeurs, ils mettaient leur orgueil à la mépriser. Ils faisaient leur – ils jetaient comme un défi à la civilisation dont ils étaient pourtant issus – le mot atroce, le mot sanglant de Lénine : « La Liberté ? Pour quoi faire ?... » Pour quoi faire ? C'est-à-dire à quoi bon ? À quoi sert d'être libre ? Et, en effet, cela ne sert pas à grand-chose, ni la liberté ni l'honneur ne sauraient justifier les immenses sacrifices faits en leur nom, qu'importe ! On convainc aisément les naïfs que nous sommes attachés à la liberté par l'espèce d'orgueil qu'exprime le *non serviam* de l'Ange, et de pauvres prêtres vont répétant cette niaiserie qui plaît à leur sottise. Or, précisément, un fils de nos vieilles races laborieuses et fidèles sait que la dignité de l'homme est de servir. « Il n'y a pas de privilège, il n'y a que des services », telle était l'une des maximes fondamentales de notre ancien Droit. Mais un homme libre seul est capable de servir, le service est par sa nature même un acte volontaire, l'hommage qu'un homme libre fait de sa liberté à qui lui plaît, à ce qu'il juge au-dessus de lui, à ce qu'il aime. Car, si les prêtres dont je viens de parler n'étaient pas des imposteurs ou des imbéciles, ils sauraient que le *non serviam* n'est pas un refus de servir, mais d'aimer.

V

Cent cinquante ans après la Déclaration des Droits, les Dictateurs ont failli se partager le monde, mais ce n'est pas assez dire. Ils se vantaient d'y établir un nouveau type de civilisation, et nous voyons maintenant que cette promesse n'était pas vaine, nous jugeons mieux chaque jour l'étendue et la profondeur de la crise intellectuelle et morale que la victoire ne saurait résoudre, qu'elle aggravera peut-être. Car l'idée de liberté, déjà si dangereusement affaiblie dans les consciences, ne résisterait probablement pas à la déception d'une paix manquée, au scandaleux spectacle de l'impuissance des Démocraties. C'est déjà trop que la guerre de la liberté ait été faite selon les méthodes totalitaires ; le désastre irréparable serait que la paix de demain fût faite, non seulement selon les méthodes, mais selon les principes de la dictature.

Cent cinquante ans après cette explosion d'espérance... oh ! sans doute, plus d'un lecteur pensera que j'insiste trop là-dessus ; mais c'est que ma chronologie ébranle peut-être à la longue, par une agaçante répétition, la sécurité intérieure où il trouve ordinairement son repos, comme les poissons dans l'eau profonde. Car il supporte bien que les idées en troublent parfois la surface, mais, dès qu'une image un peu pressante risque de pénétrer plus avant, il éprouve de l'angoisse. Et par exemple, il lui déplaît de penser que le Totalitarisme n'a pas été plus inventé par M. Hitler ou par M. Mussolini que le Protestantisme par Luther, que les dictateurs, comme Luther lui-même, ont mérité de donner leur nom à une crise déjà ancienne parce que, si la malfaisance en était répandue dans tout l'organisme, ce sont eux qui l'ont fixée, au sens que les médecins donnent à ce mot lorsqu'ils parlent d'un abcès de fixation qui localise l'infection, collecte le pus. Des millions et des millions d'hommes ne croyaient plus à la liberté, c'est-à-dire qu'ils ne l'aimaient plus, ils ne la sentaient plus nécessaire, ils y avaient seulement leurs habitudes, et il leur suffisait d'en parler le langage. Depuis longtemps, l'État se fortifiait de tout ce qu'ils abandonnaient de plein

gré. Ils n'avaient que le mot de révolution à la bouche, mais ce mot de révolution, par une comique chinoiserie du vocabulaire, signifiait la Révolution Socialiste, c'est-à-dire le triomphal et définitif avènement de l'État, la Raison d'État couronnant aussi l'édifice économique, la Raison d'État faisant face au Monopole d'État, comme en une de ces allégories pyrotechniques qui précédaient jadis le « bouquet » des feux d'artifices. Ils n'avaient que le mot de Révolution dans leur gueule pourrie, mais ce n'était pas la leur, qui se préparait – imbéciles ! – c'était celle de l'État qui allait faire sa propre Révolution à leurs dépens, aux dépens de ce qui leur restait de liberté. Ils le savaient bien, ils souhaitaient en finir le plus tôt possible avec leur conscience, ils souhaitaient, au fond d'eux-mêmes, que l'État les débarrassât de ce reste de liberté, car ils n'osaient pas s'avouer qu'ils en étaient arrivés à la haïr. Oh ! ce mot de haine doit paraître un peu gros, qu'importe ! Ils haïssaient la liberté comme un homme hait la femme dont il n'est plus digne, je veux dire qu'ils se cherchaient des raisons de la haïr. Ils haïssaient ce qui leur restait de liberté, précisément parce qu'il ne leur en restait pas assez pour être des hommes libres, mais assez pour en porter le nom, pour être parfois tenus d'agir comme tels. Vous pensez que j'exagère ? C'est donc que vous n'avez pas connu les hommes de 1920, c'est donc que vous ne les avez jamais regardés. Rien qu'à les voir, on comprenait parfaitement ce qu'ils étaient, les fils d'une race dont le sang, depuis un siècle, s'était prodigieusement appauvri de ces substances mystérieuses, de ces hormones inconnues que les chimistes découvriront peut-être un jour dans les veines du dernier homme libre, avant que la médecine totalitaire l'ait rendu inoffensif par quelque futur ingénieux procédé de stérilisation... Je vous parle ici, comme on disait au temps du roman réaliste, d'une expérience vécue. En 1920, je venais de faire la guerre comme tout le monde, j'avais trente-deux ans, je savais écouter, je savais voir. Oh ! sans doute, je ne me faisais pas beaucoup plus d'illusion qu'aujourd'hui sur les prétendues Croisades de la Liberté, je ne pensais pas que « la porte du Paradis sur la terre s'appellerait Verdun », comme l'écrivait alors je ne sais quel rédacteur de *l'Écho de Paris*. Oui, j'étais loin de m'attendre, croyez-le, à une période de prospérité, d'abondance, et surtout de sécurité. Je me disais : « Cette guerre ne sera certainement pas la dernière des guerres, mais, avant bien des siècles, sûrement, on ne reverra plus une telle imposture. Les hommes qu'on essaie de duper par une paix d'avoués véreux et de gangsters qui ne serait, en somme, qu'une liquidation, entre complices, de la plus colossale faillite qu'on ait jamais vue, ne se laisseront évidemment pas faire, ils jetteront bas tout le système. Nous allons connaître des temps difficiles,

mais l'humanité n'est tout de même pas au bout de ses ressources, elle se renouvellera une fois encore dans le chaos ; c'est toujours par les plus grandes convulsions que s'annoncent les plus grandes restaurations de l'Histoire »... et patati et patata... Paris était à ce moment-là une sorte de foire universelle où la canaille internationale des Palaces et des Wagons-lits venait cuver son or à Montmartre, comme un ivrogne cuve son vin. La température ambiante était, même sous la pluie de février, celle d'un salon de bordel ; mais le franc, lui, tombait au-dessous de zéro et les éditeurs, rendus hystériques par leur propre réclame, à la manière d'un badaud qui voit son image reproduite à l'infini dans un jeu de glaces, découvraient un génie par jour. Qui n'a pas vécu en ce temps-là ne sait pas ce que c'est que le dégoût. Rien qu'en humant l'air des boulevards, vous auriez pu sentir l'odeur des charniers qui ne devaient pourtant s'ouvrir que dix-neuf ans plus tard. Il y a ainsi parfois, au plus profond de l'hiver, des jours où vient on ne sait d'où, le parfum des haies d'aubépines, encore nues pourtant sous la neige. J'allais et venais, tantôt heureux, tantôt malheureux, mais toujours avec, à la poitrine, le creux de l'angoisse. Oh ! cela non plus n'est pas une image littéraire ! Ceux qui m'ont connu alors savent que je ne mens pas. J'allais et venais, je regardais dans les rues, à la terrasse des cafés, au seuil des usines et des chantiers, ces hommes qui avaient été cinq ans mes égaux, mes camarades, ces visages durcis par la guerre, ces mains de soldat. On les avait démobilisés classe par classe comme on rangerait sur une étagère des grenades encore amorcées ; mais c'était visiblement des soins superflus. Ils n'avaient jamais été, ils ne seraient jamais dangereux que pour l'Ennemi, c'est-à-dire pour ce que le Règlement du Service en Campagne autorise à désigner sous ce nom. Ils avaient combattu en citoyens, ils s'étaient acquittés en masse de ce devoir civique, ils étaient allés là-bas comme aux urnes – beaucoup plus tranquillement, d'ailleurs, qu'ils allaient aux urnes, car ils sentaient bien que c'était une besogne sérieuse, et qu'elle durerait longtemps. Bien loin que la guerre ait fait d'eux des révoltés, elle n'a jamais seulement réussi à en faire des aventuriers. Ces hommes, qui semblaient avoir tant de fois joué leur vie à pile ou face, étaient les moins joueurs des hommes. Car ils n'avaient jamais réellement joué leur vie pile ou face, ils l'avaient engagée tout entière dans une besogne – qui était d'ailleurs réellement un métier, un métier qu'ils avaient appris comme n'importe quel métier, où ils avaient d'abord été des apprentis – c'est-à-dire des « bleus » – puis des anciens – et ils ne boudaient pas à la besogne, ils finissaient toujours par en venir à bout, sans rien faire de trop, mais aussi sans rien bâcler, avec leur prodigieuse conscience ouvrière. Ils ne jouaient pas leur vie à pile ou face, ils ne

la risquaient pas, au sens exact du mot ; on la risquait pour eux, et ils trouvaient ça parfaitement légitime, ou du moins inévitable. Aussi longtemps que l'entreprise n'était pas achevée, ils eussent rougi de discuter là-dessus avec l'entrepreneur, mais ils se promettaient bien de vivre tranquilles dès qu'ils auraient quitté le chantier. Naturellement, cette peinture ne ressemble pas à celle des calendriers de la guerre... Oh ! si Van Gogh avait pu les peindre ! Ils étaient devenus des héros, et ils l'étaient devenus à leur insu, puisque leur héroïsme était précisément de s'oublier eux-mêmes. Ils ne voulaient pas se voir tels qu'ils étaient, ils se voyaient de moins en moins, à mesure qu'ils s'élevaient plus haut ; leur sainteté ne pouvait survivre à la guerre, elle était liée à leur guerre, elle était cette guerre même, je ne sais comment exprimer cela, je ne suis pas sûr encore de comprendre, après tant d'années. Certes, lorsque, il y a un quart de siècle, je les observais d'un cœur amer, je ne leur rendais pas justice. Je m'irritais de les voir s'installer avec déférence dans un monde qui reniait ouvertement leur grandeur et leur misère, mais il n'en coûtait rien à leur humilité de renier eux-mêmes leur grandeur, et, quant à leur ancienne misère, ils en avaient honte, ils n'en parlaient à personne, ils craignaient d'avoir l'air de tendre la main. Quand je leur disais : « Pour supporter que la France tombe de la guerre dans le carnaval, il faut que nous soyons de rudes salauds ! », ils me regardaient de leur regard inflexible, de ce regard d'acier dont ils mesuraient la distance d'un trou d'obus à un autre trou d'obus, ou la trajectoire de la grenade, et ils me répondaient en rigolant : « T'en fais pas pour la France, mon gars ! » Ils aimaient la France, ils l'aimaient autant qu'aucune autre génération l'avait aimée, mais ils ne se sentaient aucun droit sur elle, et réellement ils n'en avaient aucun. Depuis cent cinquante ans, le mot de Patrie n'appartenait plus qu'au vocabulaire sentimental, les théoriciens du Droit Public lui avaient substitué celui de Nation, et ce mot lui-même ne se distinguait guère plus de celui d'État – ce que l'État prétendait obtenir du citoyen, il l'exigeait au nom de la Nation, la Nation était le pseudonyme de la Raison d'État. Pour l'homme de 89, la Patrie c'était sans doute, selon l'étymologie, la Terre des Pères, mais c'était plus naturellement, plus réellement, tout ce qu'il avait reçu, tout ce qu'il pouvait transmettre à sa famille, tout ce qui assurait cette transmission – c'était sa famille elle-même, immensément agrandie, mais toujours reconnaissable. Et s'il ne possédait en propre ni un arpent de terre, ni un écu, c'étaient les droits, les privilèges, dont le plus pauvre avait sa part, si nombreux, si divers, si bien enchevêtrés les uns dans les autres, que, à la lecture des anciens traités de Droit public ou privé, ils évoquent irrésistiblement l'image de ces profonds, de ces impénétrables halliers

où les bêtes libres de la forêt peuvent défier le chasseur. Privilège de la personne, de la famille, du village, de la paroisse, du métier – que sais-je ? Au xvii^e siècle les ramoneurs et commissionnaires savoyards de Paris formaient une espèce de confédération qui avait ses lois, qui défendait jalousement non seulement ses intérêts, mais son honneur, qui faisait elle-même sa justice, car les commissionnaires qui transportent des lettres ou des marchandises, les ramoneurs dont le métier est d’entrer ou de sortir librement par la cheminée, doivent, naturellement, rester au-dessus de tout soupçon. Un d’entre eux, convaincu de vol, fut jugé par ses pairs et pendu. Pour de tels hommes, et pour tous ceux qui leur ressemblaient, si misérables qu’ils fussent, la Patrie était ceci ou cela, mais c’était encore l’honneur de leur modeste profession. Ainsi, la Patrie garantissait à chaque Français tout ce qui les distinguait les uns des autres, les enrichissait ou les honorait, et elle ne demandait rien, du moins en apparence, car les impôts n’étaient pas prélevés en son nom, et il ne serait d’autre part venu à l’esprit de personne qu’elle pût exiger indistinctement de chaque Français mâle le sacrifice du sang. La noblesse militaire était bien soumise à cette exigence mais elle jouissait, en revanche, de privilèges particuliers – donnant-donnant, son héroïsme était d’ailleurs moins fait de patriotisme que d’honneur. Oh ! sans doute, un Français d’autrefois tenait parfaitement qu’il est beau de donner à la Patrie ce témoignage que l’Église demande parfois à ses fils ; mais dans l’un ou l’autre cas, le martyr lui paraissait d’autant plus sublime qu’il était un acte exceptionnel et volontaire. Si au temps de Jeanne Hachette toutes les femmes avaient dû, comme elles y seront sans doute contraintes demain, accomplir leur service militaire, comment le nom de cette héroïne serait-il venu jusqu’à nous ? Lorsque l’État totalitaire exigera de n’importe qui, sous peine de mort, des risques dont l’acceptation volontaire eût jadis suffi à perpétuer le nom d’un homme, qui distinguera les braves des lâches ?

À un Français de 1914, au contraire, le mot de Patrie évoquait instantanément la strophe fameuse : « Mourir pour la Patrie, c’est le sort le plus beau, le plus digne d’envie !... » Je le dis sans aucune exagération, pour un homme de cette époque, cependant si platement bourgeoise, la Patrie était d’abord et avant tout, non pas ce qui rend la vie plus facile et plus noble, mais cet Absolu pour quoi l’on meurt. À qui lui eût demandé, par exemple, quel est le symbole de la Patrie, un petit garçon de 1900 n’eût pas hésité une seconde à répondre : le Drapeau. Et, prononçant ce mot de drapeau, croyez bien qu’il n’eût pas pensé aux joyeux drapeaux des Quatorze Juillet, flambant sur l’azur, mais à un haillon déchiré, trempé du sang des braves. Rien ne pouvait symboliser la Patrie à ses yeux que

ce symbole purement militaire. On l'aurait fait sourire en lui proposant une cathédrale, une route, un fleuve tranquille ou une vieille maison paternelle, avec son champ et son verger. Plus l'idée de Patrie prenait ce caractère implacable, si contraire à notre tradition, à notre tempérament, à notre génie, plus elle devenait étrangère à la majorité des Français, particulièrement à ceux de la classe ouvrière, qui n'étaient pas loin d'y voir, non sans raison, un fanatisme religieux et comme une sorte de cléricalisme tricolore.

Pour juger l'homme de 1914, le combattant des Épargnes et de Verdun, il faut absolument tenir compte de cette conception de la Patrie, qu'on peut dire héritée de la Convention, car la Convention fut la première à oser la formuler, et que les Français n'ont jamais comprise qu'à travers leurs souvenirs de collège, car elle appartient à l'Histoire Romaine et non pas à l'Histoire de France. Mais l'immense majorité des ouvriers et des paysans mobilisés en 1914 n'avaient aucun souvenir de l'Histoire Romaine, pour la raison qu'ils ne l'avaient jamais apprise. Ils se rappelaient les définitions du Manuel d'Instruction civique, ou du moins, ils en avaient retenu l'essentiel, qui pourrait se résumer ainsi : « Le citoyen doit tout à sa Patrie, jusqu'à la dernière goutte de son sang, mais la Patrie ne lui doit rien. » Ils ne prenaient évidemment pas ces définitions au pied de la lettre, car, en ce cas, ils eussent été déjà mûrs pour n'importe quelle sorte de fascisme. La Patrie n'en était pas moins devenue pour eux cet Impératif auquel, pour le repos de l'esprit et du corps, il est préférable de penser le plus rarement possible. Y pensaient-ils beaucoup le jour de la mobilisation ? Je ne le crois pas. Non, je ne le crois pas. En prenant le train à la gare de l'Est, dans leurs wagons fleuris, voulez-vous que j'essaie de vous dire à quoi ils pensaient ? Eh bien, ils pensaient à Guillaume, au Kronprinz, aux hobereaux poméraniens à monocle, au militarisme prussien. Au militarisme prussien surtout, car ils reportaient sur lui, sur les hobereaux à monocle, leurs vieilles rancunes contre l'adjudant. Ils croyaient aussi à la paix universelle, parce qu'ils étaient de braves gens, de vieux civilisés, auxquels la guerre faisait honte... Si vous leur parliez de la France, ils prenaient tout de suite l'air têtue et sournois du mauvais élève qui écoute le Sermon de l'aumônier. Et quand vous leur aviez joué cet air du répertoire, ils rigolaient de vous, derrière votre dos, sans malice, à moins qu'ils ne vous soupçonnassent de vous payer leur tête... Cela vous gêne de m'entendre parler si franchement ? N'importe ! Ils faisaient bien mieux que de penser à la France, ce qui, d'ailleurs, était devenu, grâce aux controverses des gens de droite et des gens de gauche, un travail difficile, à la portée seulement des instituteurs ou des

curés. Ils faisaient mieux que de penser à la France, ils vivaient ces grandes heures comme leurs ancêtres les auraient vécues, avec simplicité, avec bonhomie, avec une tendresse humaine aussi, car ils partaient sans haine. Voyons, encore un coup, soyez francs ! Ils ne pouvaient penser à la France de l'Ancien Régime, à une France ténébreuse, qu'on leur avait peinte comme un bagne. Ils eussent plutôt rougi d'elle, rougi de leurs pères qui y avaient été, paraît-il, rossés tant de siècles, et leurs femmes engrossées à la bonne franquette par le seigneur. Non seulement on avait diffamé cette France à leurs yeux, mais on avait pris grand soin de ne rien leur laisser d'elle qui fût réellement à leur portée – pas un costume, pas un patois, pas une chanson. Quand ces braves gens regardaient une cathédrale, ils n'osaient pas l'admirer, ils calculaient la hauteur des tours en se représentant les malheureux serfs grimant jusque-là, sous le fouet des contremaîtres. Et il ne leur semblait pas trop exaltant non plus de penser à l'autre France – celle de la Révolution, bien entendu, mais aussi celle de Napoléon le Grand, de Napoléon le Petit, de Louis-Philippe, de l'oppression capitaliste, des grèves sanglantes, et des bas salaires. En sorte qu'ils préféraient qu'on les laissât tranquilles au sujet de la Patrie, qu'on ne leur fît pas de phrases sur cette Patrie à propos de laquelle ils auraient pu dire ce qu'ils disaient si souvent à propos du bon Dieu : « Nous ne croyons qu'à ce que nous voyons. » Oui, oui, je sais ce que vous allez me répondre, vous allez me répondre que cette France était sous leurs yeux, qu'ils n'avaient qu'à la regarder par la portière du wagon qui les emportait vers leur destin. Je vous répondrai d'abord que ce wagon n'avait pas de portières, c'était un wagon à bestiaux, avec un peu de paille dedans. N'importe ! Si je vous entends bien, vous auriez voulu que s'étant fait, par la faute de leurs maîtres, une idée trop abstraite de la France, ils la reconnussent, ils prissent conscience d'elle à la vue de ses paysages. Mais rien n'est plus difficile que de prendre conscience d'un pays, de son ciel et de ses horizons, il y faut énormément de littérature ! Ces champs, ces prés, ces vignes ne leur représentaient pas la France parce qu'ils ne pouvaient y faire revivre, comme nous, un passé qu'ils ne connaissaient pas. Les vieux paysages nous parlent à travers la vieille histoire. Pour eux, pour ces braves types qui regardaient à travers l'étroite fenêtre grillagée de leur wagon sans vitres, il n'y avait devant eux que de bonnes ou de mauvaises terres, des terres à blé ou des terres à vigne, qui seraient toujours de bonnes ou de mauvaises terres, quel qu'en fût le maître, allemand ou français. Pour qu'elles leur représentassent la France, il fallut des mois et des mois d'une patience et d'un héroïsme jamais égalés. Mais, quand ils eurent sauvé cette France-là, de la seule manière dont ils fussent

capables, quand ils l'eurent reprise à l'ennemi, et furent rentrés tranquillement chez eux, comment aurait-on pu les persuader de la sauver de nouveau ? Ils n'avaient plus rien à reprendre, du moins plus rien à reprendre qu'ils pussent voir de leurs yeux, toucher de leurs mains. Les pieds enracinés dans l'argile gluante, le dos gelé par la pluie, la paume de la main brûlée par le canon du fusil, l'épaule meurtrie par la crosse, avec en face d'eux un coin de bois quelconque, couronné d'une vapeur bleue, et qui crache du feu par tous ses trous d'ombre, ils n'eussent, pour rien au monde, boudé à la besogne. Mais, six semaines après l'armistice, ils ne comprenaient pas que la France pût encore avoir besoin d'eux. Ils ne prenaient déjà pas la paix au sérieux ; je crois qu'ils ne l'ont jamais respectée. Ils étaient aussi dégoûtés que moi du carnaval de l'après-guerre, ils regardaient avec le même dégoût les gorilles d'affaires américains liquidant les stocks, les ogresses internationales escortées de leurs gigolos, mais ils n'éprouvaient nullement le besoin de délivrer la France de cette ordure, ils n'en avaient nullement envie, voilà le malheur. Leur dégoût pour ces millions de jeunes cyniques, avides de jouir, et qui mettaient le pays à l'encan, était plutôt jovial, sans colère et sans haine ; on aurait même cru volontiers qu'il ne leur déplaisait pas de voir l'Arrière, ce fameux « Arrière » dont le Bulletin des Armées leur avait si souvent vanté « le Moral » – l'Arrière tiendra ! – donner ainsi la mesure de sa profonde et secrète dégradation. Car un gouffre s'était creusé peu à peu, au cours de ces quatre années, entre l'Arrière et l'Avant, un gouffre que le temps ne devait pas combler, ou ne devait combler qu'en apparence. Oh ! c'est là une remarque que je serai peut-être le seul à faire ; personne ne m'en disputera le mérite, elle est trop simple, qu'importe ! Aux jours de Munich, qui rappelaient si cruellement les jours maudits de 1920 par une égale ignominie dans l'égoïsme et l'évasion – l'esprit de l'Avant et celui de l'Arrière demeuraient aussi inconciliables qu'autrefois, bien que la Politique eût depuis longtemps perverti le premier. Cette opposition des deux Esprits, qui aurait pu être vingt ans plus tôt un principe de salut, n'a servi qu'à rendre impossible toute véritable union des Français devant l'ennemi. L'Arrière et l'Avant, méconnaissables sous le nom de Gauche ou de Droite, de Front Populaire ou de Front National, ne se sont réconciliés qu'en deux occasions, pour une égale abdication de l'honneur, pour un égal reniement de l'ancienne Victoire, à Munich et à Rethondes.

J'ai été injuste envers l'homme de 1920 ; on ne saurait être déçu sans être injuste. La déception m'a d'ailleurs jeté dans la littérature, je suis entré dans « le

Soleil de Satan » – je m’excuse d’une telle comparaison – un peu comme l’abbé de Rancé résolu de se faire trappiste devant le visage de sa maîtresse tout grouillant de vers, et ses nobles cheveux blonds collés au front par l’écume de la pourriture. Puis-je ici faire remarquer à ceux de mes lecteurs qui me font l’honneur de leur amitié, que j’ai déjà écrit cela en 1926, l’année même de la publication de mon premier livre ? Ce n’est pas une idée venue sur le tard, pour les besoins de la cause, comme à tant d’autres écrivains désireux de faciliter la tâche de leurs biographes futurs. J’ai été injuste envers mes anciens camarades, je les imaginais capables de reconstruire, de restaurer, alors que la guerre ne leur avait appris qu’à détruire, et non pas à détruire au hasard, selon l’inspiration du moment, la révolte de la conscience, le cri des entrailles, mais posément, méthodiquement, patiemment, sans colère et selon le plan tracé. Si on leur avait demandé de se jeter au milieu de ce carnaval avec des grenades dans leurs poches, ils auraient peut-être fait tout sauter, c’est entendu, mais ils n’étaient rien moins qu’anarchistes, et, en se retrouvant côte à côte, coude à coude, ils auraient repris rapidement les vieilles habitudes, ils auraient été de nouveau une armée, avec ses chefs, sa discipline, son argot, sa camaraderie inflexible, capable de tout le bien comme de tout le mal, ils auraient donné à cette Armée un nom de Parti ou plutôt on le lui eût donné pour eux, et l’Europe aurait compté un fascisme de plus. Car, voilà précisément ce que nous n’avions pas compris : les guerres d’autrefois, les guerres politiques, les guerres de soldats, formaient des héros ou des bandits, la plupart héros et bandits tout ensemble. Mais la guerre moderne, la guerre totale, travaille pour l’État totalitaire, elle lui fournit son matériel humain. Elle forme une nouvelle espèce d’hommes, assouplis et brisés par l’épreuve, résignés à ne pas comprendre, à ne pas « chercher à comprendre », selon leur mot fameux, raisonneurs et sceptiques en apparence, mais terriblement mal à l’aise dans les libertés de la vie civile qu’ils ont désapprises une fois pour toutes, qu’ils ne réapprendront plus jamais, ou du moins qui ne leur seront plus jamais familières – respectueux de la vie civile, du confort de la vie civile, comme s’ils n’y avaient pas droit, comme s’ils avaient une fausse permission dans leur poche. Oh ! plus d’un lecteur, s’il est jeune surtout, s’émerveillera de cette espèce de timidité. Il s’imagine volontiers qu’un citoyen mobilisé sorti vivant de la guerre devrait être plutôt enclin à présumer de lui-même, de son adresse, de son courage, de ses forces. Il en était certainement ainsi jadis, au temps de l’ancienne guerre, de la guerre des hommes. Mais la guerre totalitaire ne saurait vraiment exalter l’orgueil de personne. Qui sort sain et sauf de cette prodigieuse machinerie n’en saurait rendre grâces qu’à Dieu. « Sortir vivant de la guerre »

n'a pas beaucoup plus de sens que « sortir vivant d'une épidémie de choléra ». À cette différence près que les grandes épidémies ont généralement coïncidé avec un non moins grand relâchement des mœurs, les hommes se consolant de leurs terreurs comme ils pouvaient, au lieu que la guerre totale resserre toutes les disciplines, impose à l'homme, non seulement le sacrifice de sa vie, mais des dernières joies qui lui restent à vivre, l'exerce à passer stoïquement ses derniers jours dans la privation de tous les plaisirs, lui interdit jusqu'à ces grossières revanches, ces détentes bestiales qui étaient jadis le pillage des villes forcées... Car la guerre totale est cruelle et puritaine comme elle est anonyme, elle forme, par des méthodes qui ne sont pas loin d'être comme une transposition sacrilège et ironique des *Exercices* de saint Ignace, une sorte d'hommes – *perinde ac cadaver* – capables de toutes les formes de la soumission et de la violence, passant indifféremment des uns aux autres, une espèce d'hommes où le Totalitarisme puise au hasard des milliers de badauds en uniforme pour son cérémonial religieux, des bêtes intelligentes et féroces pour sa police, et des bourreaux pour ses camps de concentration. Je ne dis pas que la Société moderne n'eût pas réussi à former dans la paix, grâce à ses admirables méthodes de déformation des consciences, un homme totalitaire ; il n'en est pas moins vrai qu'elle en a prodigieusement hâté la maturité dans la guerre. Et d'ailleurs il est sans doute vain de distinguer la Société Moderne de la Guerre Totale : la Guerre Totale est la Société Moderne elle-même, à son plus haut degré d'efficacité.

VI

Si l'on compare l'homme de 1939 à celui de 1914, et ces deux hommes à leur commun ancêtre de 1789, il semble que notre matière humaine nationale – pour employer le mot à la mode – se soit grandement appauvrie. Mais si c'était le monde, la vie, qui fût plus misérable encore ? Si la matière humaine française était restée trop riche, trop vivante pour un monde égalitaire, où l'uniformité tient lieu d'ordre ?...

En 1789, notre prestige spirituel était immense, on ne lui aurait trouvé rien de comparable depuis Athènes et Rome. L'étranger qui nous est resté fidèle nous aime exactement pour les mêmes raisons qu'il nous eût aimés cent cinquante ans plus tôt. La France de 1789 est encore présente partout – oui, partout présente, jusque dans les dernières villes brésiliennes, perdues dans la forêt naine et tordue, grouillante d'insectes ou de reptiles, le désert végétal que la saison sèche recouvre d'une espèce de toison grise et fauve qui a la même odeur que la bête... Je parle de ce que je sais. La France qu'on aime, c'est la France de Rousseau, la même France qui faisait l'orgueil de cette société dont Watteau est le peintre – à la fois si naturelle et si raffinée, si violente et si facile, d'esprit si lucide, de nerfs si fermes et pourtant si aisée à émouvoir de pitié ou de colère, à « toucher aux entrailles » – comme on disait en ce temps-là – aux entrailles seulement, car le cœur était alors presque aussi lucide que l'esprit. La France qu'on aime, c'est toujours celle que nous dépeint dans ses Mémoires le jeune Ségur, la France des idées nouvelles, de ces idées qui ont tant servi aux hommes depuis deux siècles, tant passé et repassé de main en main et qu'on imagine toujours aussi brillantes, aussi pures, diamants, rubis, saphirs, à la couleur du drapeau. La France qu'on aime, c'est toujours la France révolutionnaire de La Fayette et de Rochambeau, qui est très exactement l'opposé de la France de 1920. La France de la guerre d'Amérique, toujours si profondément enracinée dans le peuple, tenant au peuple par toutes ses racines, mais dont les plus hautes branches ployaient et craquaient

dans le vent. Un peuple beaucoup plus proche du peuple chrétien du xiii^e siècle par la solidité, la simplicité, la dignité de ses mœurs que ne le sera de lui, quelques années seulement plus tard, par exemple, le peuple de la Monarchie de Juillet. Car, en ce temps-là, c'était le peuple qui « conservait », notamment le peuple paysan, dont on ne saurait exclure le petit seigneur rural souvent plus pauvre que son fermier – tandis que les élites impatientes brûlaient de se jeter vers l'avenir par n'importe quelle brèche, dans une de ces charges folles et sublimes qui furent toujours, précisément, la méthode préférée de combat des élites françaises. Car ce sont bien les jeunesses aristocratiques et bourgeoises qui s'enivrent des idées nouvelles comme d'un vin nouveau, non seulement à Paris, mais au fond des lointaines provinces, ce sont elles qui sourient de tout, non par vaine insolence mais pour s'encourager à tout remettre en question, à tout risquer, à tout oser. On dirait qu'elles veulent tout revoir d'un regard sans parti pris, d'un regard neuf et d'une conscience aussi neuve que le regard, d'une conscience nette et droite, comme une grande route royale lavée et nivelée par l'averse. Je crois qu'il est presque impossible aujourd'hui de se faire idée de la prodigieuse disponibilité de ces esprits que rien ne surprend. Lorsque j'écris disponibilité, je ne prétends nullement faire allusion à M. Gide. M. Gide n'est pas un homme de l'ancienne France. La disponibilité de M. Gide est celle d'un homme formé par le moralisme le plus étroit, et qui finit par se trouver vis-à-vis de lui dans la situation paradoxale d'un athée qui injurie Dieu, prouvant par là qu'il n'a pas cessé d'y croire. Le moins qu'on puisse dire est qu'on voit sur M. Gide la marque douloureuse des chaînes qu'il a portées. Les gens dont je viens d'écrire avaient été élevés, sans doute, dans une société fortement hiérarchisée, mais dont le principal et l'unique Code était le Savoir-Vivre, c'est-à-dire beaucoup moins un Code qu'un Art, l'art de rendre à chacun ce qui lui est dû, et même un peu plus, avec toute la bonne grâce possible. Le Savoir-Vivre, disait la Marquise de Créquy, c'est donner de l'esprit aux sots. L'extraordinaire sociabilité des hommes de ce siècle, pourtant si peu dévot, si libertin, semble comme un dernier reflet de l'antique fraternité des Chrétiens. Leur indulgence est merveilleuse. Piron, soupçonné d'être l'auteur de son obscène *Ode à Priape*, est convoqué par le Magistrat – je crois que c'était l'imposant président d'Aligre. « Jeune homme, dit-il, vous avez beaucoup de talent, mais vous êtes allé un peu loin, cet enfantillage pourrait nuire à votre carrière. Laissez-moi dire que la pièce est de ma façon... »

En 1789, les élites sont à leur place, c'est-à-dire à l'avant-garde. Cent

cinquante ans plus tard, les élites seront à l'arrière, à la traîne, et elles trouveront la chose parfaitement naturelle ; c'est au peuple qu'elles prétendront laisser le risque, la recherche. Des classes dirigeantes qui refusent de bouger d'un pouce, que pourrait-on imaginer de plus absurde ? Comment diriger sans guides ? Les classes dirigeantes refusent de bouger, mais le monde bouge sans elles.

La France qu'on aime, c'est toujours la France de 1789, la France des idées nouvelles. Après de cette France-là, comme celle du xixe siècle paraît triste ! Oh ! je ne veux nullement diffamer ce siècle, comme l'a fait jadis Léon Daudet dans un livre malheureusement destiné à réjouir une espèce particulière d'imbéciles que d'ailleurs il méprisait, je dis seulement que, avec toutes ses inventions et ses grands hommes, la France du xixe siècle est triste. La France du xixe a l'air de porter le deuil de sa révolution manquée. Elle a commencé par habiller les Français de noir. Jamais, en aucun temps de notre histoire, les Français n'ont été si funèbrement emplumés ; le coq gaulois s'est changé en corbeau. Le vêtement est triste et laid, l'architecture est laide et triste. L'homme du xixe a bâti des maisons qui lui ressemblent, et il a logé le bon Dieu aussi mal que lui. Les églises du xixe sont tristes et laides. Mon Dieu, je sais bien, il y a la peinture, la poésie, la musique ; le génie de la France n'a pas subi d'éclipse. C'est précisément ce qui fait la valeur et l'intérêt des signes que je viens de noter. Lorsqu'un homme est accablé par la tristesse, les gens du peuple disent dans leur langage qu'il « se néglige ». Le souci des choses familières qui tiennent de plus près à la vie quotidienne est un souci d'homme heureux.

On dira que cette altération du goût, cette triple décadence de l'architecture, du mobilier, du vêtement a été générale en Europe au cours du dernier siècle. Mais quoi de plus nature ! puisque, en tout ce qui concerne le vêtement, la mode, l'architecture, c'était la France qui donnait le ton ? La France du xixe porte le deuil de sa Révolution manquée, l'Europe l'imité par habitude. Oh ! sans doute, ma manière d'écrire l'histoire vous surprend ou vous irrite ! Il vous plairait plutôt de m'entendre dire que la France était triste avant 1789 et n'a pas dès lors cessé de rire et de danser, mais j'aime mieux être d'accord avec les faits qu'avec vous. C'est la France que je m'efforce de comprendre, et non pas vous. Réfléchissez un peu cependant. Vous ne refusez jamais de vous attendrir sur Waterloo. La Révolution manquée de 1789 est un désastre qui devrait frapper beaucoup plus cruellement vos imaginations, ou, pour mieux dire, le désastre de Waterloo n'est qu'un épisode, parmi beaucoup d'autres, du désastre national de

la Révolution manquée. L'Empire s'est comme englouti dans Waterloo, s'y est perdu corps et biens, mais l'Empire n'avait pas quinze ans. Au lieu que dans ce court espace de temps qui va des fêtes de la Fédération au 9 Thermidor, en passant par la mort des Girondins, on pourrait écrire que les expériences et les espérances de plusieurs siècles coulèrent à pic, il est vrai pavillon haut et tirant par tous les sabords. Car on peut penser ce qu'on veut de Robespierre, il est parfaitement permis de croire que la terrible répression de l'Incorruptible fut, en partie, justifiée. La Révolution était certainement déjà pourrie, bien avant que le 9 Thermidor fît gicler partout cette pourriture. Aucune époque de l'Histoire de France n'a été aussi pourrie que le Directoire. Mais, quoi qu'on pense de Robespierre, il est malheureusement certain que les braves gens qui dansèrent trois nuits de suite sur la place de la Fédération et vidèrent tant de bouteilles en l'honneur du Paradis de la Fraternité dont ils croyaient franchir le seuil, étaient, pour employer l'expression alors à la mode, « bougrement » loin de prévoir qu'un peu plus tard ils se retrouveraient ruinés par la Banqueroute, décimés par la guerre civile, leurs familles dispersées par la conscription, en attendant le Blocus Continental et l'Empire... Vingt-cinq ans de guerre, que voulez-vous, c'est long, quand on a cru à l'avènement de la Raison et à la Paix Universelle ! Il est certainement difficile de croire que la France ne serait devenue la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée, la plus renommée, la plus enviée de toutes les nations que dans le but d'aboutir finalement à un système social et économique absolument contraire à la Déclaration des droits de l'homme, et qui n'a cessé de favoriser les impérialismes – ces impérialismes dont sa mission historique était de protéger l'Europe – au point qu'elle a perdu, en un siècle, sa fortune et sa puissance – jusqu'à sa puissance militaire – sa puissance et son prestige militaires, événement incroyable, imprévisible ! Je ne cesserai de le répéter sous autant de formes qu'il sera utile dans l'espoir d'ébranler quelques consciences : les hommes de 89 croyaient sincèrement la France parvenue à un si haut degré de culture qu'il ne dépendait plus que de sa volonté, de son génie, d'affranchir le genre humain, non seulement des tyrannies, mais – en un délai plus ou moins court – des disciplines sociales elles-mêmes, le citoyen n'agissant plus que selon la Raison, sans aucune nécessité de contrainte. On peut sourire aujourd'hui de ces illusions, mais elles sont évidemment celles d'un peuple débordant de confiance en lui-même. J'ajoute qu'elles ne semblent pas avoir paru ridicules ou très présomptueuses aux contemporains. En Allemagne, en Autriche, en Russie, les esprits éclairés ne sont pas loin de croire en effet à cet Âge d'or. Du moins jugent-ils le peuple français plus capable qu'aucun autre de démontrer dans un

avenir prochain qu'une nation réellement civilisée peut se passer de tribunaux et de gendarmes. Voilà précisément pourquoi on ne saurait comparer la Révolution française à la Révolution russe de 1917, par exemple. Le peuple russe de 1917 était un peuple opprimé depuis des siècles et à peine sorti du servage. Je ne prétends pas que la masse eût conscience de sa condition misérable par rapport aux autres peuples d'Europe, mais on ne saurait dire qu'après trois ans de guerre, trahie par les généraux, vendue par les ministres, elle fût capable d'un autre sentiment que le désespoir, ce désespoir que le génie de Lénine, le dévouement et la volonté de quelques milliers de véritables marxistes – d'ailleurs presque tous juifs, c'est-à-dire très différents des moujiks tels que nous les a peints Gorki, dans ses inoubliables souvenirs d'enfance – ont exploité au profit d'une politique révolutionnaire réaliste, lucide, inflexible. Notre Révolution de 89 a commencé dans la poussière et les chansons d'un joyeux été – le plus ensoleillé qu'on ait vu depuis cinquante ans, écrira plus tard Varangeville, avec le litre de vin pour deux sols. La Révolution russe a pris naissance dans la boue d'une déroute totale. Il est possible, et même probablement exact, que les fils des moujiks qui, en 1917, jetaient leurs équipements, par milliers, par centaines de milliers, sur les routes sans fin, soient maintenant persuadés, comme les hommes de 89, qu'ils vont délivrer le genre humain. Une telle conviction ne leur en a pas moins été imposée peu à peu par la propagande. Elle a été la conséquence – et la conséquence lointaine – de leur révolution, au lieu qu'une foi analogue fut jadis la cause de la nôtre. Il est malheureusement certain que la plupart des lecteurs ne tireront aujourd'hui pas grand profit de ces distinctions nécessaires.

On se moque des gens simples qui parlent volontiers des nations comme de personnes, mais ce sont les gens simples qui ont raison. Les gens simples simplifient, quoi de mieux ? Ils ne simplifient pas évidemment de la même manière que le génie, mais qu'importe ? Oh ! sans doute, la vie d'un peuple n'est pas moins pleine de contradictions que celle du premier venu, et les curieux gaspillent beaucoup de temps et d'ingéniosité à en faire le compte, ou même à en découvrir d'imaginaires. Les curieux sont toujours dupes de leur curiosité. Ils expliquent tout et ne comprennent rien. Ces beaux esprits n'aiment pas s'entendre dire que la France a été déçue, ils trouvent l'image sommaire, grossière, ils voudraient plus de nuances. Tant pis ! Supposez qu'on eût posé à un homme cultivé du xiii^e, du xve ou du xvii^e la question suivante : « Quelle idée vous faites-vous de la société future ? » il aurait pensé aussitôt à une civilisation pacifique, à la fois très près de la nature et prodigieusement raffinée.

C'est du moins à une civilisation de ce type que la France s'est préparée tout au long de sa longue histoire. Des millions d'esprits dans le monde s'y préparaient avec elle. On comprend très bien maintenant leur erreur. L'invasion de la Machinerie a pris cette société de surprise, elle s'est comme effondrée brusquement sous son poids, d'une manière surprenante. C'est qu'elle n'avait jamais prévu l'invasion de la Machine ; l'invasion de la machine était pour elle un phénomène entièrement nouveau. Le monde n'avait guère connu jusqu'alors que des instruments, des outils, plus ou moins perfectionnés sans doute, mais qui étaient comme le prolongement des membres. La première vraie machine, le premier robot, fut cette machine à tisser le coton qui commença de fonctionner en Angleterre aux environs de 1760. Les ouvriers anglais la démolirent, et quelques années plus tard les tisserands de Lyon firent subir le même sort à d'autres semblables machines. Lorsque nous étions jeunes, nos pions s'efforçaient de nous faire rire de ces naïfs ennemis du progrès. Je ne suis pas loin de croire, pour ma part, qu'ils obéissaient à l'instinct divinatoire des femmes et des enfants. Oh ! sans doute, je sais que plus d'un lecteur accueillera en souriant un tel aveu. Que voulez-vous ? C'est très embêtant de réfléchir sur certains problèmes qu'on a pris l'habitude de croire résolus. On trouverait préférable de me classer tout de suite parmi les maniaques qui protestaient jadis, au nom du pittoresque, contre la disparition du fameux ruisseau boueux de la rue du Bac... Or, je ne suis nullement « passéiste », je déteste toutes les espèces de bigoteries superstitieuses qui trahissent l'Esprit pour la Lettre. Il est vrai que j'aime profondément le passé, mais parce qu'il me permet de mieux comprendre le présent – de mieux le comprendre, c'est-à-dire de mieux l'aimer, de l'aimer plus utilement, de l'aimer en dépit de ses contradictions et de ses bêtises qui, vues à travers l'Histoire, ont presque toujours une signification émouvante, qui désarment la colère ou le mépris, nous animent d'une compassion fraternelle. Bref, j'aime le passé précisément pour ne pas être un « passéiste ». Je défie qu'on trouve dans mes livres aucune de ces écœurantes mièvreries sentimentales dont sont prodigues les dévots du « Bon Vieux Temps ». Cette expression de Bon Vieux Temps est d'ailleurs une expression anglaise, elle répond parfaitement à une certaine niaiserie de ces insulaires qui s'attendrissent sur n'importe quelle relique, comme une poule couve indifféremment un œuf de poule, de dinde, de cane ou de casoar, à seule fin d'apaiser une certaine démangeaison qu'elle ressent dans le fondement. Je n'ai jamais pensé que la question de la Machinerie fût un simple épisode de la querelle des Anciens et des Modernes. Entre le Français du xvii^e et un Athénien de l'époque de Périclès, ou

un Romain du temps d'Auguste, il y a mille traits communs, au lieu que la Machinerie nous prépare un type d'homme... Mais à quoi bon vous dire quel type d'homme elle prépare. Imbéciles ! n'êtes-vous pas les fils ou les petits-fils d'autres imbéciles qui, au temps de ma jeunesse, face à ce colossal Bazar que fut la prétendue Exposition Universelle de 1900, s'attendrissaient sur la noble émulation des concurrences commerciales, sur les luttes pacifiques de l'Industrie ?... À quoi bon, puisque l'expérience de 1914 ne vous a pas suffi ? Celle de 1940 ne vous servira d'ailleurs pas davantage. Oh ! ce n'est pas pour vous, non ce n'est pas pour vous que je parle ! Trente, soixante, cent millions de morts ne vous détourneraient pas de votre idée fixe : « Aller plus vite, par n'importe quel moyen. » Aller vite ? Mais aller où ? Comme cela vous importe peu, imbéciles ! Dans le moment même où vous lisez ces deux mots : Aller vite, j'ai beau vous traiter d'imbéciles, vous ne me suivez plus. Déjà votre regard vacille, prend l'expression vague et têtue de l'enfant vicieux pressé de retourner à sa rêverie solitaire... « Le café au lait à Paris, l'apéritif à Chandernagor et le dîner à San Francisco », vous vous rendez compte !... Oh ! dans la prochaine inévitable guerre, les tanks lance-flammes pourront cracher leur jet à deux mille mètres au lieu de cinquante, le visage de vos fils bouillir instantanément et leurs yeux sauter hors de l'orbite, chiens que vous êtes ! La paix venue vous recommencerez à vous féliciter du progrès mécanique. « Paris-Marseille en un quart d'heure, c'est formidable ! » Car vos fils et vos filles peuvent crever : le grand problème à résoudre sera toujours de transporter vos viandes à la vitesse de l'éclair. Que fuyez-vous donc ainsi, imbéciles ? Hélas ! c'est vous que vous fuyez, vous-mêmes – chacun de vous se fuit soi-même, comme s'il espérait courir assez vite pour sortir enfin de sa gaine de peau... On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. Hélas ! la liberté n'est pourtant qu'en vous, imbéciles !

Lorsque j'écris que les destructeurs de la machine à tisser ont probablement obéi à un instinct divinatoire, je veux dire qu'ils auraient sans doute agi de la même manière s'ils avaient pu se faire alors, par miracle, une idée nette de l'avenir. L'objection qui vient aux lèvres du premier venu, dès qu'on met en cause la Machinerie, c'est que son avènement marque un stade de l'évolution naturelle de l'Humanité ! Mon Dieu, oui, je l'avoue, cette explication est très simple, très rassurante. Mais la Machinerie est-elle une étape ou le symptôme d'une crise, d'une rupture d'équilibre, d'une défaillance des hautes facultés

désintéressées de l'homme, au bénéfice de ses appétits ? Voilà une question que personne n'aime encore à se poser. Je ne parle pas de l'invention des Machines, je parle de leur multiplication prodigieuse, à quoi rien ne semble devoir mettre fin, car la Machinerie ne crée pas seulement les machines, elle a aussi les moyens de créer artificiellement de nouveaux besoins qui assureront la vente de nouvelles machines. Chacune de ces machines, d'une manière ou d'une autre, ajoute à la puissance matérielle de l'homme, c'est-à-dire à sa capacité dans le bien comme dans le mal. Devenant chaque jour plus fort, plus redoutable, il serait nécessaire qu'il devînt chaque jour meilleur. Or, si effronté qu'il soit, aucun apologiste de la Machinerie n'oserait prétendre que la Machinerie moralise. La seule Machine qui n'intéresse pas la Machine, c'est la Machine à dégoûter l'homme des Machines, c'est-à-dire d'une vie tout entière orientée par la notion de rendement, d'efficience et finalement de profit.

Arrêtons-nous sur ce mot de profit, il nous donnera peut-être la clef de l'énigme. Si les ouvriers de Manchester avaient été doués du don de seconde vue, on imagine très bien le dialogue entre ces hommes libres et le propriétaire de la Machine : « Quoi ! misérables, vous venez de briser une machine qui m'a coûté très cher, sous le vain prétexte qu'elle vous condamne au chômage, c'est-à-dire à la misère, et par la misère à la mort. Hélas ! la loi du Progrès est celle de la Nature. Il est évidemment regrettable que vous perdiez la vie, ou du moins toutes les raisons qui font préférer la vie à la mort, mais que voulez-vous ? Je ne suis que l'instrument irresponsable d'un sacrifice nécessaire, autant dire, n'est-ce pas, l'instrument de la Providence. Vous ne voudriez tout de même pas que je remplisse ce rôle pour rien ? Si élevés qu'ils soient, mes bénéfices seront toujours légitimes. Quant à vous, consentez à disparaître. Cet assemblage un peu bizarre de fer et de bois qui achève de brûler dans un coin de la cour fait votre métier mieux que vous-mêmes. Résignez-vous ! Il est honteux de ne penser qu'à son ventre. Tâchez plutôt de vous représenter l'avenir. Nous sommes en 1745. J'admets que la révolution économique, aux débuts de laquelle nous assistons ensemble, provoquera d'abord quelque désordre. J'admets la nécessité d'une période d'adaptation. Celle-ci durera dix ans, vingt ans, cinquante ans peut-être. Nous sommes en 1792, époque bénie ! Depuis cinquante longues années, les fortes têtes d'Europe, au lieu de se livrer comme jadis à des travaux de luxe où l'essentiel est sacrifié au superflu, c'est-à-dire l'Utile au Vrai, au Juste, au Beau – sur lesquels, d'ailleurs, personne n'est d'accord – auront consacré tout leur génie à des inventions pratiques et pacifiques... La Paix ! Songez, mes amis, que

la guerre est aujourd'hui déjà le fait d'un petit nombre de soldats de métier (c'est-à-dire d'aventuriers ou de paresseux peu capables d'une autre profession honnête), et d'un bien plus petit nombre encore de nobles élevés dans le préjugé de l'honneur. Vous pouvez bien penser que le premier soin d'une société vouée au commerce et à l'industrie sera de détourner les citoyens de ce métier. Quel plus grand ennemi du commerce et de l'industrie que la guerre ? En 1792, il sera vraisemblablement très difficile d'obtenir la permission d'être soldat. Dès lors qu'il n'est d'autre valeur au monde que le travail et la richesse, quand Mars a été détrôné par Mercure, qui accepterait de voir enlever un paysan à sa charrue, un ouvrier à son établi ? La guerre a été inventée par les nobles, et doit disparaître avec eux. Je dois avouer cependant que certains astrologues de mes amis prédisent, pour la fin de ce siècle, quelques conflits ou plutôt, je suppose, quelques rencontres de bandes armées, sans doute facilement maîtrisées par la police. Cinquante ans plus tard, à ce que prétendent ces astrologues – c'est-à-dire vers 1870 – on observera les mêmes troubles qui se reproduiront vers 1914 et même vers 1940. Dix-neuf cent quarante ! Nul doute que cette guerre – si toutefois elle mérite ce nom – remplira d'horreur une humanité composée, dans sa presque totalité, d'hommes pacifiques et laborieux. Elle ne nous en paraîtrait pas moins sans doute, aujourd'hui, un jeu d'enfants, une de ces disputes fraternelles qui se terminent par des coups dont l'amitié fraternelle retient la violence. Ceux qui connaîtront une telle guerre atténuée, humanisée, pourront à peine imaginer, par exemple, des batailles comme celle de Fontenoy, à peine digne des loups et des ours. Voyons, mes amis, est-ce acheter trop cher, par quelques années de chômage ou de bas salaires, la réhabilitation, la rédemption de notre espèce ? Car cette rédemption est certaine. Il n'est sans doute pas interdit aux esprits malveillants de prévoir l'invention de quelques mécaniques capables de nuire aux hommes. Mais, le simple bon sens nous l'annonce, elles ne seront jamais qu'un petit nombre. L'Humanité peut souffrir des crises violentes, perdre un instant le contrôle de ses hautes facultés, mais l'invention et la construction des machines exigent beaucoup de temps, de réflexion, de labeur. Elle exige aussi beaucoup d'or. Est-il permis de croire, sans être fou, que l'Humanité laborieuse mette un jour en commun ses travaux et ses capitaux dans l'intention de se détruire ? Est-il permis de croire que les Savants et les Riches – l'élite des Nations – s'associeront dans cette œuvre perverse ? »

Nous ignorerons toujours si de telles paroles eussent été comprises des

ouvriers révoltés. Du moins auraient-elles probablement convaincu le commissaire de police et les gendarmes. N'importe ! Après avoir ainsi fait parler l'industriel – sans grands égards pour la vraisemblance, je l'avoue – qu'on me permette de pousser plus loin encore la fantaisie en supposant qu'un pauvre diable de tisserand ait reçu tout à coup le don d'éloquence et de prophétie, comme l'ânesse du prophète Balaam. – « Des clous, aurait dit cet Anglais dans sa langue. Vous venez de raisonner comme si vos machines allaient être conçues dans le même esprit où furent jadis inventés les outils. Nos ancêtres se sont servis d'une pierre tenue au creux de la main en guise de marteau, jusqu'au jour où, de perfectionnement en perfectionnement, l'un d'entre eux imagina de fixer la pierre au bout d'un bâton. Il est certain que cet homme de génie, dont le nom n'est malheureusement pas venu jusqu'à nous, inventa le marteau pour s'en servir lui-même, et non pour en vendre le brevet à quelque société anonyme. Ne prenez pas ce distinguo à la légère. Car vos futures mécaniques fabriqueront ceci ou cela, mais elles seront d'abord et avant tout, elles seront naturellement, essentiellement, des mécaniques à faire de l'or. Bien avant d'être au service de l'Humanité, elles serviront les vendeurs et les revendeurs d'or, c'est-à-dire les spéculateurs, elles seront des instruments de spéculation. Or, il est beaucoup moins avantageux de spéculer sur les besoins de l'homme que sur ses vices, et, parmi ces vices, la cupidité n'est-elle pas le plus impitoyable ? L'argent tient plus étroitement à nous que notre propre chair. Combien donnent volontiers leur fils au Prince, et tirent honneur du trépas de leur enfant, qui refuseraient à l'État leur fortune tout entière, ou même une part de leur fortune. Je prédis que la multiplication des machines développera d'une manière presque inimaginable l'esprit de cupidité. De quoi cet esprit ne sera-t-il pas capable ? Pour nous parler d'une République pacifique composée de commerçants, il faut vraiment que vous vous croyiez le droit de vous payer nos têtes ! Si les boutiquiers d'aujourd'hui sont plus experts à manier l'aune que l'épée, c'est qu'ils n'ont point d'intérêt dans les guerres. Que leur importe une province de plus ou de moins dans le Royaume ? Lorsqu'ils trouveront devant eux des concurrents, vous les verrez contempler d'un œil sec les plus effroyables carnages ; l'odeur des charniers ne les empêchera pas de dormir. Bref, le jour où la superproduction menacera d'étouffer la spéculation sous le poids sans cesse accru des marchandises invendables, vos machines à fabriquer deviendront des machines à tuer, voilà ce qu'il est très facile de prévoir. Vous me direz peut-être qu'un certain nombre d'expériences malheureuses finira par convaincre les spéculateurs, au point de les rendre philanthropes. Hélas ! il est pourtant

d'expérience universelle qu'aucune perte n'a jamais guéri un vrai joueur de son vice ; le joueur vit plus de ses déceptions que de ses gains. Ne répondez pas que les gros spéculateurs seront tôt ou tard mis à la raison par la foule des petites gens. L'esprit de spéculation gagnera toutes les classes. Ce n'est pas la spéculation qui va mettre ce monde à bas, mais la corruption qu'elle engendre. Pour nous guérir de nos vices, ou du moins pour nous aider à les combattre, la crainte de Dieu est moins puissante que celle du jugement de notre prochain, et, dans la société qui va naître, la cupidité ne fera rougir personne. Lorsque l'argent est honoré, le spéculateur l'est aussi. Il aura donc beaucoup plus à craindre l'envie que le mépris ; n'espérons donc pas le réveil des consciences. Quant à la révolte des intérêts, on a tout lieu de prévoir qu'elle ne pourra éclater qu'après un grand nombre de crises et de guerres si effroyables qu'elles auront usé à l'avance les énergies, endurci les cœurs, détruit chez la plupart des hommes les sentiments et les traditions de la liberté. Les spéculateurs seront alors si nombreux, si puissants, que les peuples désespérés ne sauront plus qu'opposer un seul Tyran à cent mille. Disposant des mécaniques, le Tyran, aussi longtemps que durera sa puissance, paraîtra moins un homme qu'un demi-dieu. Mais il faudra que, tôt ou tard, l'or le corrompe à son tour. Car, dans les circonstances les plus favorables, un homme ne saurait être plus qu'un demi-dieu. Mais l'or, lui, sera Dieu. »

Évidemment, aucun Européen du xviii^e n'aurait tenu ce langage, et c'est précisément ce qui me serre le cœur en écrivant ces lignes, aujourd'hui sans intérêt. Ceux qui voient dans la civilisation des Machines une étape normale de l'Humanité en marche vers son inéluctable destin devraient tout de même réfléchir au caractère suspect d'une civilisation qui semble bien n'avoir été sérieusement prévue ni désirée, qui s'est développée avec une rapidité si effrayante qu'elle fait moins penser à la croissance d'un être vivant qu'à l'évolution d'un cancer. Pour le répéter une fois de plus, l'hypothèse est-elle définitivement à rejeter d'une crise profonde, d'une déviation, d'une perversion de l'énergie humaine ? Oh ! mon Dieu, les faits les plus simples nous échappent toujours, passent au travers de notre attention comme au travers d'un crible ; ils n'éveillent rien en nous. Si j'écris que, en un très petit nombre d'années, en une ridicule fraction de temps, le rythme de la vie s'est accéléré d'une manière prodigieuse, on me répondra que ce n'est là qu'un lieu commun, que le fait n'échappe à personne. Il n'en a pas moins échappé à ceux qui en furent les premiers témoins. La société où ils étaient entrés le jour de leur naissance a passé presque sans transition de la vitesse d'une paisible diligence à celle d'un

rapide, et lorsqu'ils ont regardé par la portière, il était trop tard : on ne saute pas d'un train lancé à 120 km sur une ligne droite.

Le rythme de la vie s'est accéléré d'une manière prodigieuse. Pour la plupart des lecteurs, cela signifie simplement que le premier venu peut voyager rapidement. Il s'agit de bien autre chose. L'avion-éclair n'est qu'un symbole. Voilà par exemple un Français né vers 1770. Le mot de fortune évoque à son esprit un certain nombre d'idées traditionnelles. Des étendues de terre fertile, peu à peu rassemblées par le travail des générations successives, des héritages et des alliances. N'est-ce pas ainsi que les Rois de trois dynasties ont rassemblé la France ? Oh ! j'attends ici votre objection, il me semble que je la lis dans vos yeux. Vous croyez que je prétends vous imposer, en passant, une image attendrissante et bucolique de l'ancien Régime. Nullement. J'accorde, avant d'aller plus loin, que ces fortunes avaient, elles aussi, leur part d'injustices, ou même de crimes. Mais ces injustices et ces crimes étaient des injustices particulières commises contre tel ou tel. Leurs plus lointains bénéficiaires pouvaient en ressentir du remords ou de la honte et d'une manière ou d'une autre être au moins tentés de les réparer. Ce n'étaient pas des injustices et des crimes indéterminés, anonymes, auxquels s'associent secrètement, honteusement, des milliers d'obligataires ou d'actionnaires... Mais laissons cela, revenons à notre compatriote de 1770. Je voulais dire que ce Français a dû passer presque sans transition du monde où la richesse se constituait lentement, selon des règles immémoriales, à un autre monde.

C'est là un fait unique dans l'Histoire. Les civilisations qui ont précédé celle des Machines ont certainement été elles aussi, à bien des égards, la conséquence d'un certain nombre de transformations morales, sociales ou politiques ; mais d'abord ces transformations s'opéraient très lentement, et comme à l'intérieur d'un certain cadre immuable. L'homme pouvait bénéficier ainsi des expériences ultérieures, même s'il en avait pratiquement oublié les leçons. À chaque nouvelle crise, il retrouvait les réflexes de défense ou d'adaptation qui avaient, en des cas presque semblables, servi à ses aïeux. Lorsque la civilisation nouvelle était à point, l'homme destiné à y vivre était à point lui aussi, on pourrait presque dire qu'il s'était formé avant elle. Au lieu que la Civilisation des Machines a pris l'homme au dépourvu. Elle s'est servie d'un matériel humain qui n'était pas fait pour elle. La tragédie de l'Europe au XIX^e siècle et d'abord, sans doute, la tragédie de la France, c'est précisément l'inadaptation de l'homme et du rythme

de la vie qui ne se mesure plus au battement de son propre cœur, mais à la rotation vertigineuse des turbines, et qui d'ailleurs s'accélère sans cesse. L'homme du xix^e ne s'est pas adapté à la civilisation des Machines et l'homme du xx^e pas davantage. Que m'importe le ricanement des imbéciles ? J'irai plus loin, je dirai que cette adaptation me paraît de moins en moins possible. Car les machines ne s'arrêtent pas de tourner, elles tournent de plus en plus vite et l'homme moderne, même au prix de grimaces et de contorsions effroyables, ne réussit plus à garder l'équilibre. Pour moi, j'estime que l'expérience est faite. – « Quoi ? en un temps si court ? Deux siècles ? » – Oh ! pardon. Lorsqu'au début de quelque traitement un malade présente de fortes réactions qui vont diminuant peu à peu de gravité, il est permis de garder l'espoir d'une accoutumance plus ou moins tardive. Mais si les symptômes, loin de s'atténuer, se font de plus en plus inquiétants, au point de menacer la vie du patient, est-ce que vous trouverez convenable de poursuivre l'expérience, imbéciles ! Vous me répondrez qu'il ne faut pas perdre patience, que tout le mal vient de ce que les machines se sont perfectionnées trop vite pour que l'homme ait eu le temps de devenir meilleur et qu'il s'agit maintenant de combler ce retard. Une machine fait indifféremment le bien ou le mal. À une machine plus parfaite – c'est-à-dire de plus d'efficience – devrait correspondre une humanité plus raisonnable, plus humaine. La civilisation des Machines a-t-elle amélioré l'homme ? Ont-elles rendu l'homme plus humain ? Je pourrais me dispenser de répondre, mais il me semble cependant plus convenable de préciser ma pensée. Les machines n'ont, jusqu'ici du moins, probablement rien changé à la méchanceté foncière des hommes, mais elles ont exercé cette méchanceté, elles leur en ont révélé la puissance et que l'exercice de cette puissance n'avait, pour ainsi dire, pas de bornes. Car les limites qu'on a pu lui donner au cours des siècles sont principalement imaginaires, elles sont moins dans la conscience que dans l'imagination de l'homme. C'est le dégoût qui nous préserve souvent d'aller au-delà d'une certaine cruauté – la lassitude, le dégoût, la honte, le fléchissement du système nerveux – et il nous arrive plus souvent que nous le pensons de donner à ce dégoût le nom de la pitié. L'entraînement permet de surmonter ce dégoût. Méfions-nous d'une pitié que Dieu n'a pas bénie, et qui n'est qu'un mouvement des entrailles. Les nerfs de l'homme ont leurs contradictions, leurs faiblesses, mais la logique du mal est stricte comme l'Enfer ; le diable est le plus grand des Logiciens – ou peut-être, qui sait ? – la Logique même. Lorsque nous lisions, en 1920, par exemple, l'histoire de la guerre de 1870, nous nous étonnions de l'indignation soulevée alors dans le monde entier par l'inoffensif bombardement

de Paris ou de Strasbourg, l'enlèvement des pendules et le fusillement de quelques francs-tireurs. Mais, en 1945, nous pourrions aussi bien sourire des articles enflammés parus trente ans plus tôt sur le bombardement de Reims ou la mort d'Edith Cavell. En 1950... à quoi bon ? Vous resterez bouche bée, imbéciles, devant des destructions encore inconcevables à l'instant où j'écris ces lignes, et vous direz exactement ce que vous dites aujourd'hui, vous lirez dans les journaux les mêmes slogans mis définitivement au point pour les gens de votre sorte, car la dernière catastrophe a comme cristallisé l'imbécile ; l'imbécile n'évoluera plus désormais, voilà ce que je pense ; nous sommes désormais en possession d'une certaine espèce d'imbécile capable de résister à toutes les catastrophes jusqu'à ce que cette malheureuse planète soit volatilisée, elle aussi, par quelque feu mystérieux dont le futur inventeur est probablement un enfant au maillot. N'importe ! Parce que l'homme de 1870 dénonçait à la conscience universelle le vol des pendules, nous n'avons nullement le droit de conclure qu'il n'était pas capable de lâcher sur les villes endormies des fleurs de 10 000 kilos. Il ne croyait pas une pareille saloperie possible, voilà tout. Et si l'idée lui en était venue par hasard, il n'y aurait pas arrêté son esprit. « Ce sont – eût-il dit – des choses qui ne se font pas. » Au cours de plusieurs millénaires le nombre de choses qui ne se font pas n'a guère varié. Mais depuis cinquante ans, la liste en a presque été réduite à rien... Mon Dieu, je veux bien que l'homme reste semblable à lui-même, à travers les siècles, que ce dicton : « Il y a des choses qui ne se font pas », bien qu'ayant l'air de s'inspirer de la Morale, ait une signification beaucoup moins respectable, celle-ci par exemple : « Il y a des abominations que je ne me sens pas capable de faire. » Mais ne vous hâtez pas de tirer d'une telle hypothèse des conclusions trop rassurantes. Les routiers de la guerre de Cent ans, ou, pis encore, les compagnons de Pizarro, étaient assurément des bêtes féroces. L'heure du pillage était, en ce temps-là, pour le soldat, l'heure privilégiée où « toutes les choses peuvent se faire ». Quand toutes les choses peuvent se faire, il n'est pas nécessairement vrai qu'elles sont toutes possibles. Vous auriez demandé à un compagnon de Pizarro, ou à Pizarro lui-même, s'il se sentait capable d'égorger dix petits enfants, il aurait peut-être répondu par l'affirmative. Mais vingt ? Mais cent ? À défaut d'attendrir leurs cœurs, cette boucherie aurait probablement révolté leurs estomacs ; ils auraient fini par vomir sur leurs mains rouges. Ce vomissement plus ou moins tardif aurait marqué, pour eux, la limite de cruauté qu'on ne saurait dépasser sous peine de devenir un monstre irresponsable, un fou. Le premier venu, aujourd'hui, du haut des airs, peut liquider en vingt minutes des milliers de petits

enfants avec le maximum de confort, et il n'éprouve de nausées qu'en cas de mauvais temps, s'il est, par malheur, sujet au mal d'avion... Oh ! chère lectrice, inutile de vous agiter ! Sans doute votre mari ou votre amant – l'homme de votre vie – appartient-il à ce corps de bombardiers, en porte le martial uniforme. Je devine qu'il a toujours pour vous, même dans les moments de plus grande intimité, les égards et les délicatesses d'un être d'élite, et vous n'admettez pas que je le compare à un lansquenet allemand du xvie siècle, à quelque égorgé qui vous aurait certainement, le cas échéant, violée au premier coin d'une rue en flammes, sur le trottoir, sans même prendre la peine de s'essuyer les mains. Mais voulez-vous que je vous dise ? Ce qui me fait précisément désespérer de l'avenir, c'est que l'écartèlement, l'écorchement, la dilacération de plusieurs milliers d'innocents soit une besogne dont un gentleman peut venir à bout sans salir ses manchettes, ni même son imagination. N'eût-il éventré dans sa vie qu'une seule femme grosse et cette femme fût-elle une Indienne, le compagnon de Pizarro la voyait sans doute parfois reparaître désagréablement dans ses rêves. Le gentleman, lui, n'a rien vu, rien entendu, il n'a touché à rien – c'est la Machine qui a tout fait ; la conscience du gentleman est correcte, sa mémoire s'est seulement enrichie de quelques souvenirs sportifs, dont il réglera, au dodo, « la femme de sa vie », ou celle avec laquelle il trompe « la femme de sa vie ». Comprenez-vous maintenant, imbéciles ? Comprenez-vous que ce n'est pas le massacre de milliers d'innocents qui nous invite à désespérer de l'avenir, mais c'est que de telles horreurs invitent à désespérer de vous, mais c'est que de telles abominations ne posent déjà même plus de cas de conscience individuel. Seraient-elles dix fois plus atroces encore, elles n'en pèseraient pas davantage, ou pis : leur croissante énormité déborderait de plus en plus, si j'ose dire, les limites relativement étroites de la conscience personnelle. Quant au cas de conscience collectif, épargnez-moi cette plaisanterie, ne me faites pas rigoler ! Il n'y a pas de conscience collective. Une collectivité n'a pas de conscience. Lorsqu'elle paraît en avoir une, c'est qu'il y subsiste le nombre indispensable de consciences réfractaires, c'est-à-dire d'hommes assez indisciplinés pour ne pas reconnaître à l'État-Dieu le droit de définir le Bien et le Mal. Chère Madame, je doute que l'être d'élite auquel vous consacrez vos ardeurs appartienne à cette dernière catégorie. Je le devine trop homme du monde pour ne pas se faire une loi d'être « comme tout le monde » ; il ne se sent donc nullement sans doute la vocation d'un réfractaire. Soyons justes, d'ailleurs ! Sur le problème de la guerre totale, au fond, il n'y a pas de réfractaires, tout le monde est d'accord. Depuis quelques mois, je remarque même qu'on se croit désormais dispensé des ah ! des

oh ! et des regards au plafond par lesquels un certain nombre de femmes sensibles ou d'ecclésiastiques croyaient devoir accueillir la lecture des comptes rendus de bombardements. Oui, la vieille dame qui recueille les chats errants, le bon chanoine qui dote ses nièces, pense maintenant là-dessus exactement comme un nazi ou un marxiste. Pardonnez-moi, Madame, de mettre sous vos yeux ces deux noms désormais condamnés. L'objet de vos soins, le témoin de vos délires, ne peut être qu'un soldat de la Liberté. Mais si votre soldat de la Liberté est un ancien élève des R. P. Jésuites – un catholique moyen – il ne résoudra évidemment pas ce problème de conscience à la manière d'un disciple de Hitler ou de Staline, il refusera seulement de le poser, puisque le Souverain Pontife n'a pas encore exactement défini ce point de casuistique. Pourquoi voudrait-on que ce brave garçon ne dorme pas tranquille, en effet ? Depuis la guerre d'Éthiopie et celle d'Espagne, on trouverait peu de chose que le citoyen catholique revêtu d'un uniforme n'ait le droit de se croire permis. En tout ce qui regarde la guerre, l'Église a de plus en plus tendance à mettre au compte de la collectivité – à inscrire au compte des profits et pertes – tout ce qu'elle ne peut ni approuver ni condamner. Me sera-t-il permis de remarquer en passant que ces prudents distinguos destinés à faciliter le travail des Nonces, aboutissent à favoriser le prestige des idées totalitaires ? Si la Collectivité, le Chef, l'État ou le Parti, sont reconnus capables d'assumer la responsabilité des actes les plus atroces, au point que le catholique moyen qui les a commis a parfaitement le droit, sa besogne accomplie, d'aller servir la messe et d'y recevoir la Sainte Communion (pourvu, du moins, qu'il n'ait pas, dans le court trajet du terrain d'aviation à l'Église, commis la faute de regarder trop attentivement les jambes de sa voisine d'autobus) comment voudriez-vous que ce chrétien ne se fasse pas, à la longue, de l'État Omnipotent, la même idée qu'un disciple de Hitler ? Si l'on peut tout autoriser ou tout absoudre au nom de la Nation, pourquoi pas au nom d'un Parti, ou de l'homme qui le représente, et qui assume ainsi, par une caricature sacrilège de la Rédemption, les péchés de son peuple ! Comment ne voit-on pas qu'à travers cette brèche ouverte par les casuistes et les diplomates d'Église tout ce qui fait la dignité de l'homme peut s'écouler sans retour ? Et ne dites pas qu'il en a toujours été ainsi, qu'un soldat s'est toujours considéré lui-même comme une espèce d'instrument irresponsable, une machine à tuer. Je vous répondrais d'abord que, en eût-il toujours été ainsi, en effet, il n'en serait pas moins absolument nécessaire de procéder à un nouvel examen de la question. Car l'instrument irresponsable de jadis, avec ses deux bras, ses deux jambes, et quelques armes dont l'efficacité n'a guère varié pendant des millénaires – une

arquebuse du xvie siècle n'étant pas beaucoup plus meurtrière que l'arc numide ou persan, les guerres d'Italie, à la même époque, ont été, grâce à l'armure, parmi les moins sanglantes de l'histoire – voit maintenant chaque jour son pouvoir de destruction multiplié par d'autres mécaniques, encore plus irresponsables que lui. L'outil de jadis est devenu on ne sait quelle prodigieuse association de machines, parmi lesquelles on a parfois du mal à reconnaître la moins perfectionnée, la moins efficiente, celle qui est pourvue d'un cerveau. Hélas ! la grande pitié du Monde n'est pas de manquer de vérités ; elles sont toujours là, le Monde a toujours son compte de vérités, malheureusement il ne sait plus s'en servir ou, pour mieux dire, il ne les voit pas. Du moins il ne voit pas les plus simples, celles qui le sauveraient. Il ne sait pas les voir, parce qu'il leur a fermé, non sa raison, mais son cœur. N'importe ! J'affirme une fois de plus que l'avilissement de l'homme se marque à ce signe que les idées ne sont plus pour lui que des formules abstraites et conventionnelles, une espèce d'algèbre, comme si le Verbe ne se faisait plus chair, comme si l'Humanité reprenait, en sens inverse, le chemin de l'Incarnation. Les imbéciles sont capables de discuter indéfiniment sur n'importe quelle question, mais ils se garderont bien de la poser d'une telle manière qu'ils soient forcés d'y répondre... Et, par exemple, pour nous en tenir au sujet qui nous occupe, ils ne se diront jamais : « Voyons ! Voyons ! c'est vrai que le soldat moderne et ses mécaniques ne font plus qu'une seule redoutable Machine. » En somme, tout se passe comme si l'homme était devenu tout à coup, en quelques décades, dans une formidable crise de croissance, un géant pesant quarante tonnes, capable d'abattre deux ou trois gratte-ciel d'un seul coup-de-poing, de bondir à dix mille mètres et de courir aussi vite que le son. Certes, lorsque ce phénomène ne mesurait en moyenne qu'un mètre cinquante, et pesait soixante kilos, il était assez dangereux déjà pour qu'on ne lui permît pas de se promener sans sa conscience, mais aujourd'hui la précaution est plus indispensable encore. Étant donné la dimension de l'animal, une seule conscience nous paraît même bien insuffisante – deux douzaines ne seraient pas trop.

Malheureusement, lorsqu'on raisonne ainsi, on a l'air, je le répète, de penser qu'à toutes les époques le soldat n'a jamais cru être autre chose qu'un instrument passif. Rien n'est plus faux. Je ne désire nullement passer pour un de ces écrivains qui par zèle apologétique parlent toujours de l'ancienne chevalerie avec une excessive complaisance, mais enfin le dernier des imbéciles n'oserait tout de même prétendre qu'un chevalier du xie ou du xiie siècle se faisait de sa

vocation militaire une idée aussi basse. Loin de se croire un simple outil dans la main de ses chefs, le chevalier s'engageait personnellement par des vœux si solennels qu'aucun ordre, ni même aucune nécessité n'aurait pu le contraindre d'y manquer. Il ne s'engageait pas seulement, remarquez-le bien, à s'abstenir d'actes réputés criminels, mais à en pratiquer librement d'autres que la stricte Morale n'aurait pu lui imposer, qui ne relevaient que de sa conception personnelle de l'Honneur, qui étaient une inspiration de l'Honneur, comme on dit de certains actes gratuits des Saints qu'ils sont une inspiration de l'Esprit. Lorsqu'un Chevalier de l'Hôpital ou du Temple jurait de ne pas refuser le combat pourvu que le nombre de ses adversaires ne dépassât pas le chiffre de trois, il n'était certainement pas d'accord avec les principes de la moderne guerre totale et particulièrement de la guerre totale américaine, car ce que le brave général Patton ferait bien plutôt jurer à ses boys, c'est d'éviter autant que possible de se battre à moins de se trouver trois contre un... Qu'a de commun, je vous le demande, la conception individualiste de la guerre d'un Hospitalier ou d'un Templier, avec celle qui exige l'obéissance aveugle et mécanique d'un homme dégagé, par son métier, de toute obligation morale, placé ainsi hors la loi morale, hors la loi ? La guerre, évidemment, a toujours été une science, mais elle a été aussi jadis un art, et nos pères chrétiens ont même réussi à en faire une espèce de sainteté. Durant des siècles, il a été tenu pour déshonorant de frapper le cheval, c'est-à-dire de démonter l'adversaire. Des milliers d'hommes ont refusé de sauver ainsi leur vie, en face d'un ennemi plus vigoureux, ou mieux confirmé dans les armes. Vous trouverez peut-être que ces gens-là sont maintenant trop loin de nous, mais, en un temps beaucoup moins reculé, quelle fête pensez-vous qu'aurait faite Bayard, par exemple, si quelque diplomate d'Église, quelque abject entremetteur casuiste avait prétendu le convaincre que la profession militaire l'autorisait à se conduire en Turc ou en Maure sans courir plus de risque d'être damné qu'un chien. Le bon chevalier aurait sûrement pris par le fond de sa culotte et jeté par la fenêtre le corrupteur de soldats.

Ces sortes de considérations sur la guerre révoltent les imbéciles, je le sais. Les imbéciles veulent absolument considérer cette guerre comme une catastrophe imprévisible, pour la raison, sans doute, qu'ils ne l'ont pas prévue. Si, voilà quelque cinquante-cinq ans, n'était pas né en Allemagne un marmot du nom d'Adolphe, et en Italie un autre marmot du nom de Benito, les imbéciles soutiennent imperturbablement que les hommes seraient toujours prêts à interrompre leurs innocents négoce pour tomber dans les bras les uns des autres en pleurant de joie. Les imbéciles savent pourtant très bien que, depuis 1918,

l'humanité garde dans le ventre le fœtus d'une paix avortée et qu'aucun chirurgien n'a encore réussi à la délivrer de cette infection. Ils voient la purulence sortir intarissablement de ce grand corps, mais ils ne sont toujours attentifs qu'à Hitler et à Mussolini, aux deux répugnants bubons que la malade porte sous chaque aisselle. Les imbéciles mettent le nez sur les bubons et ils se disent entre eux : « Comment diable ces choses violacées dont la plus grosse atteint à peine la taille d'un œuf de pigeon, peuvent-elles contenir tant de pus ! » L'idée ne vient pas aux imbéciles que le corps tout entier refait à mesure cette purulence, qu'il faut en tarir la source. Et si, par hasard, une telle idée leur était venue, ils se seraient bien gardés de l'avouer, car ils sont un des éléments de cette pourriture. La Bêtise, en effet, m'apparaît de plus en plus comme la cause première et principale de la corruption des Nations. La seconde, c'est l'avarice. L'ambition des dictateurs ne vient qu'au troisième rang.

Vous accusez le Racisme allemand d'avoir dévasté la terre. Mais, si les Démocraties n'avaient pas été si sottes et si lâches, les Allemands n'auraient jamais osé se dire un peuple de Seigneurs. Si j'avais la disgrâce d'être Allemand, j'avoue volontiers qu'à Munich, devant Daladier et Chamberlain, les deux Bigs de ce temps-là – bigre de Bigs ! – j'aurais été tenté de me croire non seulement seigneur, mais Dieu.

Aussi longtemps qu'on prendra ou qu'on feindra de prendre cette guerre pour un accident, une anomalie, un phénomène, un exemple bizarre de retour au type primitif, une réapparition du passé dans le présent, il sera parfaitement inutile d'attendre quoi que ce soit, sinon de nouvelles déceptions plus sanglantes. Le désordre actuel ne saurait nullement se comparer, par exemple, à celui qui dévasta le monde après la chute de l'Empire Romain. Nous n'assistons pas à la fin naturelle d'une grande civilisation humaine, mais à la naissance d'une civilisation inhumaine qui ne saurait s'établir que grâce à une vaste, à une immense, à une universelle stérilisation des hautes valeurs de la vie. Car, en dépit de ce que j'écrivais tout à l'heure, il s'agit beaucoup moins de corruption que de pétrification. La Barbarie, d'ailleurs, multipliant les ruines qu'elle était incapable de réparer, le désordre finissait par s'arrêter de lui-même, faute d'aliment, ainsi qu'un gigantesque incendie. Au lieu que la civilisation actuelle est parfaitement capable de reconstruire à mesure tout ce qu'elle jette par terre, et avec une rapidité croissante. Elle est donc sûre de poursuivre presque indéfiniment ses expériences et ses expériences se feront de plus en plus monstrueuses...

VII

Aujourd'hui même les journaux nous apprennent la nouvelle que la langue française ne sera pas considérée à San Francisco comme une langue diplomatique. Nos représentants devront donc faire traduire leurs discours en anglais, en espagnol ou en russe. Nous voilà loin du temps où l'Académie de Berlin proposait son fameux sujet de concours : « Les raisons de la supériorité de la langue française ».

Ceux qui ne voient dans cette exclusion qu'une conséquence naturelle de notre défaite militaire, et se rassurent en pensant qu'une future victoire ne pourra manquer de rendre à notre langue le prestige qu'elle a perdu sont des imbéciles et je n'écris pas pour eux. Vainqueurs ou vaincus, la civilisation des Machines n'a nullement besoin de notre langue, notre langue est précisément la fleur et le fruit d'une civilisation absolument différente de la civilisation des Machines. Il est inutile de déranger Rabelais, Montaigne, Pascal, pour exprimer une certaine conception sommaire de la vie, dont le caractère sommaire fait précisément toute l'efficacité. La langue française est une œuvre d'art, et la civilisation des machines n'a besoin pour ses hommes d'affaires, comme pour ses diplomates, que d'un outil, rien davantage. Je dis des hommes d'affaires et des diplomates, faute, évidemment, de pouvoir toujours nettement distinguer entre eux.

Les imbéciles diront que je parle ainsi par amertume. Ils se trompent. J'invite au contraire les imbéciles à ne pas voir, dans la mesure prise contre nous, une manifestation consciente et délibérée de haine, ou seulement de mépris. Les maîtres de la civilisation des Machines ne croient pas à la supériorité de la langue française pour les mêmes raisons sur lesquelles l'Académie de Berlin fondait jadis une opinion contraire. Il va de soi que la langue française ne peut être jugée supérieure à la fois par les humanistes de l'Académie de Berlin et par les hommes de San Francisco. Je m'en vais reprendre un argument dont je me suis déjà servi au cours de ces pages, mais qu'importe ? Il est beaucoup moins nécessaire aujourd'hui de dire beaucoup de vérités que d'en répéter un petit

nombre sous différentes formes. Eh bien, si l'Académie de Berlin avait proposé le sujet de concours suivant : « Quelle espèce de monde le Progrès des Lumières, l'avancement des sciences, la lutte universelle contre le Fanatisme et la Superstition nous donneront-ils demain ? », aucun des concurrents n'aurait certainement songé à prévoir rien qui ressemblât, fût-ce de très loin, à la Civilisation des Machines s'exterminant elle-même, au risque, dans sa rage croissante, de détruire la planète avec elle. Mais enfin, si, par impossible, quelque génie naissant, quelque prophète obscur, ou mieux encore quelque apprenti sorcier – Cagliostro par exemple – avait réussi à mettre sous les yeux de la docte compagnie cette vision de cauchemar, les académiciens berlinois se seraient, deux cents ans à l'avance, trouvés d'accord, bien que d'un point de vue différent, avec les négociateurs de San Francisco. Ils auraient certainement jugé que notre langue était bien la dernière qui pût convenir à ce monde hagard et à ces liquidateurs.

Ceux qui m'ont déjà fait l'honneur de me lire savent que je n'ai pas l'habitude de désigner sous le nom d'imbéciles les ignorants ou les simples. Bien au contraire. L'expérience m'a depuis longtemps démontré que l'imbécile n'est jamais simple, et très rarement ignorant. L'intellectuel devrait donc nous être, par définition, suspect ? Certainement. Je dis l'intellectuel, l'homme qui se donne lui-même ce titre, en raison des connaissances et des diplômes qu'il possède. Je ne parle évidemment pas du savant, de l'artiste ou de l'écrivain dont la vocation est de créer – pour lesquels l'intelligence n'est pas une profession, mais une vocation. Oui, dussé-je, une fois de plus, perdre en un instant tout le bénéfice de mon habituelle modération, j'irai jusqu'au bout de ma pensée. L'intellectuel est si souvent un imbécile que nous devrions toujours le tenir pour tel, jusqu'à ce qu'il nous ait prouvé le contraire.

Ayant ainsi défini l'imbécile, j'ajoute que je n'ai nullement la prétention de le détourner de la Civilisation des Machines, parce que cette civilisation le favorise d'une manière incroyable aux yeux de cette espèce d'hommes qu'il appelle haineusement les « originaux », les « inconformistes ». La Civilisation des Machines est la civilisation des techniciens, et dans l'ordre de la Technique un imbécile peut parvenir aux plus hauts grades sans cesser d'être imbécile, à cela près qu'il est plus ou moins décoré. La Civilisation des Machines est la civilisation de la quantité opposée à celle de la qualité. Les imbéciles y dominent donc par le nombre, ils y sont le nombre. J'ai déjà dit, je dirai encore, je le répéterai aussi longtemps que le bourreau n'aura pas noué sous mon menton la

cravate de chanvre : un monde dominé par la Force est un monde abominable, mais le monde dominé par le Nombre est ignoble. La Force fait tôt ou tard surgir des révoltés, elle engendre l'esprit de Révolte, elle fait des héros et des Martyrs. La tyrannie abjecte du Nombre est une infection lente qui n'a jamais provoqué de fièvre. Le Nombre crée une société à son image, une société d'êtres non pas égaux, mais pareils, seulement reconnaissables à leurs empreintes digitales. Il est fou de confier au Nombre la garde de la Liberté. Il est fou d'opposer le Nombre à l'argent, car l'argent a toujours raison du Nombre, puisqu'il est plus facile et moins coûteux d'acheter en gros qu'au détail. Or, l'électeur s'achète en gros, les politiciens n'ayant d'autre raison d'être que de toucher une commission sur l'affaire. Avec une radio, deux ou trois cinémas, et quelques journaux, le premier venu peut ramasser, en un petit nombre de semaines, cent mille partisans, bien encadrés par quelques techniciens, experts en cette sorte d'industrie. Que pourraient bien rêver de mieux, je vous le demande, les imbéciles des Trusts ? Mais, je vous le demande aussi, quel régime est plus favorable à l'établissement de la dictature ? Car les Puissances de l'Argent savent utiliser à merveille le suffrage universel, mais cet instrument ressemble aux autres, il s'use à force de servir. En exploitant le suffrage universel, elles le dégradent. L'opposition entre le suffrage universel corrompu et les masses finit par prendre le caractère d'une crise aiguë. Pour se délivrer de l'Argent – ou du moins pour se donner l'illusion de cette délivrance – les masses se choisissent un chef, Marius ou Hitler. Encore ose-t-on à peine écrire ce mot de chef. Le dictateur n'est pas un chef. C'est une émanation, une création des masses. C'est la Masse incarnée, la Masse à son plus haut degré de malfaisance, à son plus haut pouvoir de destruction. Ainsi, le monde ira-t-il, en un rythme toujours accéléré, de la démocratie à la dictature, de la dictature à la démocratie, jusqu'au jour...

Je m'arrête ici un moment. Certes – pourquoi le cacherais-je ? – depuis le printemps fatal, depuis le malheur de mon pays, quelque chose en moi s'est brisé, il me semble que je suis devenu incapable de haïr ou de mépriser qui que ce soit. Mais l'ancienne blessure est sans doute encore sensible sous le tissu cicatriciel qui la recouvre. Lorsque j'exprime certaines vérités simples, semblables à celles qu'on vient de lire, je ne puis m'empêcher de penser avec un cruel plaisir à l'embarras des imbéciles qui se croient très différents les uns des autres, et qui vont pourtant se sentir atteints en me lisant au même point de leur sécurité d'imbéciles, par la même insupportable démangeaison. Car le cuir de l'imbécile est réellement un cuir difficile à trouver. Mais qui ne sait que la piqûre

d'un moustique est plus douloureuse et plus durable aux endroits du corps les mieux défendus par l'épaisseur de la peau, si le dard de l'insecte est entré assez profond ? « Hé quoi ! diront les imbéciles, l'auteur prétend-il nous interdire d'être démocrates ou fascistes ? Faudra-t-il nous résigner à être seulement imbéciles ? »

Je demande pardon à Dieu de regarder avec trop de complaisance se gratter les imbéciles. La malfaisance n'est pas dans les imbéciles, elle est dans le mystère qui les favorise et les exploite, qui ne les favorise que pour mieux les exploiter. Le cerveau de l'imbécile n'est pas un cerveau vide, c'est un cerveau encombré où les idées fermentent au lieu de s'assimiler, comme les résidus alimentaires dans un colon envahi par les toxines. Lorsqu'on pense aux moyens chaque fois plus puissants dont dispose le système, un esprit ne peut évidemment rester libre qu'au prix d'un effort continu. Qui de nous peut se vanter de poursuivre cet effort jusqu'au bout ? Qui de nous est sûr, non seulement de résister à tous les slogans, mais aussi à la tentation d'opposer un slogan à un autre ? Et d'ailleurs le Système fait rarement sa propre apologie, les catastrophes se succèdent trop vite. Il préfère imposer à ses victimes l'idée de sa nécessité. Ô vous, qui me lisez, veuillez vous examiner sans complaisance et demandez-vous si vous n'êtes pas imbéciles sur ce point ? Que vous formuliez clairement ou non votre pensée, ne raisonnez-vous pas toujours, par exemple, comme si l'histoire obéissait à des lois aussi rigoureusement mécaniques que celle de la gravitation universelle, comme si le monde de 1945, achevé dans toutes ses parties, jusqu'au dernier détail, était apparu à la seconde précise, ainsi qu'une comète dont on a calculé l'orbite ? Oh ! sans doute, un catholique ne s'exprime pas là-dessus comme un marxiste ; le déterminisme historique n'a pas le même vocabulaire que la théologie ; mais enfin, pour l'un comme pour l'autre, on dirait à les entendre que les hommes ne sont absolument pour rien dans les contradictions et les extravagances d'un régime qui remédie à la surproduction par les guerres, faisant ainsi une énorme consommation de consommateurs. Ils ne songent évidemment pas à nier les catastrophes, ils accordent qu'elles se multiplient, et à un rythme sans cesse accéléré ; mais, dès qu'on les pousse, ils répondent avec la même grimace douloureuse qui révèle, non pas, hélas ! le trouble de leur conscience ou le doute de leur esprit, mais la fatigue, la mélancolie, l'écoeurement d'un cerveau si parfaitement bourré de notions contradictoires et de formules qu'on n'y trouverait pas la place d'une idée de plus, si modeste fût-elle : « Eh quoi, vous voulez revenir en arrière ? » Il est tout de même étrange

qu'un chrétien ose parler ainsi du destin de la libre famille humaine. Sommes-nous des êtres conscients et libres, ou des pierres roulant sur une pente ? S'il est permis de parler ainsi d'une société humaine, pourquoi pas de chacun d'entre nous ? Lorsqu'on dit : revenir de ses erreurs, cette expression ne signifie nullement un retour en arrière. Mais on devrait évoquer bien plutôt l'idée d'un changement de direction dans la marche en avant. Et d'abord il ne s'agit pas de condamner ou même seulement de regretter l'invention des mécaniques, comme s'il était prouvé que l'existence du système était absolument liée au développement naturel des sciences, qu'on ne saurait critiquer ce système sans commettre un attentat contre l'intelligence. À en croire les imbéciles, ce sont les savants qui ont fait le système. Le système est le dernier mot de la Science. Or, le système n'est pas du tout l'œuvre des savants, mais celle d'hommes avides qui l'ont créé pour ainsi dire sans intention – au fur et à mesure des nécessités de leur négoce. On connaît le mot de Guizot : « Enrichissez-vous ! » Pour cet homme considérable, comme d'ailleurs pour tous les économistes libéraux de son temps, la lutte féroce des égoïsmes était la condition indispensable et suffisante du progrès humain. Je dis des égoïsmes, car le mot d'ambition a un sens trop noble. On peut être ambitieux de la gloire, de la puissance, on ne saurait être ambitieux de l'argent. « Qu'importe ! se disaient alors les imbéciles, nous savons bien que la cupidité n'est pas une vertu, mais le monde n'a pas besoin de vertu, il réclame du confort, et la cupidité sans frein des marchands finira, grâce au jeu de la concurrence, par lui fournir ce confort à bas prix, à un prix toujours plus bas. » C'est là une de ces évidences imbéciles qui assurent l'imbécile sécurité des imbéciles. Ces malheureux auraient été bien incapables de prévoir que rien n'arrêterait les cupidités déchaînées, qu'elles finiraient par se disputer la clientèle à coups de canon : « Achète ou meurs ! » Ils ne prévoyaient pas davantage que le jour ne tarderait pas à venir où la baisse des prix, fût-ce ceux des objets indispensables à la vie, serait considérée comme un mal majeur – pour la raison trop simple qu'un monde né de la spéculation ne peut s'organiser que pour la spéculation. La première, ou plutôt l'unique nécessité de ce monde, c'est de fournir à la spéculation les éléments indispensables. Oh ! sans doute il est malheureusement vrai que, en détruisant aujourd'hui les spéculateurs, on risquerait d'atteindre du même coup des millions de pauvres diables qui en vivent à leur insu, qui ne peuvent vivre d'autre chose, puisque la spéculation a tout envahi. Mais quoi ! le cancer devenu inopérable parce qu'il tient à un organe essentiel par toutes ses fibres hideuses n'en est pas moins un cancer.

Je vous dénonce ce cancer. J'aurais eu un immense mérite, j'aurais pris ma place entre les génies protecteurs de l'humanité, si je l'avais dénoncé il y a une cinquantaine d'années aussi nettement que je le fais à cette minute. N'étant nullement un génie, mais un homme doué de bon sens, je ne tire aucune satisfaction d'amour-propre à vous dire que notre société est en train de crever, parce que cela se voit très clairement à sa mine. Vous le verriez comme moi, si vous vouliez le voir. Mon rôle n'est pas de vous fournir la technique de l'opération nécessaire, je ne suis pas chirurgien, j'ignore si l'opération est encore possible. Dans le cas où elle est possible, elle est urgente, elle est d'une extrême urgence. Voyons ! Comment ces deux guerres, la brève période qui les sépare l'une de l'autre, ces convulsions, ces fureurs, n'évoquent-elles pas à votre esprit les efforts désespérés d'un organisme vivant pour expulser, rejeter des toxines mortelles ? Oh ! je le sais aussi bien que vous, imbéciles ! ces images ne sont que des images. Une société humaine ne périt pas comme le premier venu d'entre nous empoisonné par des champignons vénéneux... La chose est à la fois plus simple et plus compliquée. Quand la société impose à l'homme des sacrifices supérieurs aux services qu'elle lui rend, on a le droit de dire qu'elle cesse d'être humaine, qu'elle n'est plus faite pour l'homme, mais contre l'homme. Dans ces conditions, s'il arrive qu'elle se maintienne, ce ne peut être qu'aux dépens des citoyens ou de leur liberté ! Imbéciles, ne voyez-vous pas que la civilisation des machines exige en effet de vous une discipline chaque jour plus stricte ? Elle l'exige au nom du Progrès, c'est-à-dire au nom d'une conception nouvelle de la vie, imposée aux esprits par son énorme machinerie de propagande et de publicité. Imbéciles ! comprenez donc que la civilisation des machines est elle-même une machine, dont tous les mouvements doivent être de plus en plus parfaitement synchronisés ! Une récolte exceptionnelle de café au Brésil influe aussitôt sur le cours d'une autre marchandise en Chine ou en Australie ; le temps n'est certainement pas loin où la plus légère augmentation de salaires au Japon déchaînera des grèves à Detroit ou à Chicago, et finalement mettra une fois encore le feu au monde. Imbéciles ! avez-vous jamais imaginé que dans une société où les dépendances naturelles ont pris le caractère rigoureux, implacable, des rapports mathématiques vous pourrez aller et venir, acheter ou vendre, travailler ou ne pas travailler, avec la même tranquille bonhomie que vos ancêtres ? Politique d'abord ! disait Maurras. La Civilisation des Machines a aussi sa devise : « Technique d'abord ! technique partout ! » Imbéciles ! vous vous dites que la technique ne contrôlera, au pis aller, que votre activité matérielle, et comme vous attendez pour demain la « Semaine de Cinq

Heures » et la Foire aux attractions ouverte jour et nuit, cette hypothèse n'a pas de quoi troubler beaucoup votre quiétude. Prenez garde, imbéciles ! Parmi toutes les Techniques, il y a une technique de la discipline, et elle ne saurait se satisfaire de l'ancienne obéissance obtenue vaille que vaille par des procédés empiriques, et dont on aurait dû dire qu'elle était moins la discipline qu'une indiscipline modérée. La Technique prétendra tôt ou tard former des collaborateurs acquis corps et âme à son Principe, c'est-à-dire qui accepteront sans discussion inutile sa conception de l'ordre, de la vie, ses Raisons de Vivre. Dans un monde tout entier voué à l'Efficiencé, au Rendement, n'importe-t-il pas que chaque citoyen, dès sa naissance, soit consacré aux mêmes dieux ? La Technique ne peut être discutée, les solutions qu'elle impose étant par définition les plus pratiques. Une solution pratique n'est pas esthétique ou morale. Imbéciles ! La Technique ne se reconnaît-elle pas déjà le droit, par exemple, d'orienter les jeunes enfants vers telle ou telle profession ? N'attendez pas qu'elle se contente toujours de les orienter, elle les désignera. Ainsi, à l'idée morale, et même surnaturelle, de la vocation s'oppose peu à peu celle d'une simple disposition physique et mentale, facilement contrôlable par les Techniciens. Croyez-vous, imbéciles, qu'un tel système, et si rigoureux, puisse subsister par le simple consentement ? Pour l'accepter comme il veut qu'on l'accepte, il faut y croire, il faut y conformer entièrement non seulement ses actes, mais sa conscience. Le système n'admet pas de mécontents. Le rendement d'un mécontent – les statistiques le prouvent – est inférieur de 30 % au rendement normal, et de 50 ou 60 % au rendement d'un citoyen qui ne se contente pas de trouver sa situation supportable – en attendant le Paradis – mais qui la tient pour la meilleure possible. Dès lors, le premier venu comprend très bien quelle sorte de collaborateur le technicien est tenu logiquement de former. Il n'y a rien de plus mélancolique que d'entendre les imbéciles donner encore au mot de Démocratie son ancien sens. Imbéciles ! Comment diable pouvez-vous espérer que la Technique tolère un régime où le technicien serait désigné par le moyen du vote, c'est-à-dire non pas selon son expérience technique garantie par des diplômes, mais selon le degré de sympathie qu'il est capable d'inspirer à l'électeur ? La Société moderne est désormais un ensemble de problèmes techniques à résoudre. Quelle place le politicien roublard, comme d'ailleurs l'électeur idéaliste, peuvent-ils avoir là-dedans ? Imbéciles ! Pensez-vous que la marche de tous ces rouages économiques, étroitement dépendants les uns des autres et tournant à la vitesse de l'éclair va dépendre demain du bon plaisir des braves gens rassemblés dans les comices pour acclamer tel ou tel programme

électoral ? Imaginez-vous que la Technique d'orientation professionnelle, après avoir désigné pour quelque emploi subalterne un citoyen jugé particulièrement mal doué, supportera que le vote de ce malheureux décide, en dernier ressort, de l'adoption ou du rejet d'une mesure proposée par la Technique elle-même ? Imbéciles ! chaque progrès de la Technique vous éloigne un peu plus de la démocratie rêvée jadis par les ouvriers idéalistes du Faubourg Saint-Antoine. Il ne faut vraiment pas comprendre grand-chose aux faits politiques de ces dernières années pour refuser encore d'admettre que le Monde moderne a déjà résolu, au seul avantage de la Technique, le problème de la Démocratie. Les États totalitaires, enfants terribles et trop précoces de la Civilisation des Machines, ont tenté de résoudre ce problème brutalement, d'un seul coup. Les autres nations brûlaient de les imiter, mais leur évolution vers la dictature s'est trouvée un peu ralentie du fait que, contraintes après Munich d'entrer en guerre contre l'hitlérisme et le fascisme, elles ont dû, bon gré mal gré, faire de l'idée démocratique le principal, ou plus exactement l'unique élément de leur propagande. Pour qui sait voir, il n'en est pas moins évident que le Réalisme des démocraties ne se définit nullement lui-même par des déclarations retentissantes et vaines comme, par exemple, celle de la Charte de l'Atlantique, déjà tombée dans l'oubli.

Depuis la guerre de 1914, c'est-à-dire depuis leurs premières expériences, avec Lloyd George et Clemenceau, des facilités de la dictature, les Grandes Démocraties ont visiblement perdu toute confiance dans l'efficacité des anciennes méthodes démocratiques de travail et de gouvernement. On peut être sûr que c'est parmi leurs anciens adversaires, dont elles apprécient l'esprit de discipline, qu'elles recruteront bientôt leurs principaux collaborateurs ; elles n'ont que faire des idéalistes, car l'État Technique n'aura demain qu'un seul ennemi : « l'homme qui ne fait pas comme tout le monde » – ou encore : « l'homme qui a du temps à perdre » – ou plus simplement si vous voulez : « l'homme qui croit à autre chose qu'à la Technique ».

VIII

Imbéciles ! chaque fois que j'écris votre nom, je me reproche de donner au dernier chapitre de ce modeste petit livre l'apparence d'une espèce de proclamation aux Imbéciles. N'importe ! À bien réfléchir, votre salut m'apparaît de plus en plus comme la condition – peut-être surnaturelle – du salut de tous les hommes. Dans la Civilisation des Machines, pourquoi ne tiendriez-vous pas, en effet, la place des pauvres ? L'ancien monde sacrifiait le pauvre à sa prospérité, à sa grandeur, à sa beauté, à ses plaisirs. Le monde moderne vous sacrifie à ses expériences démesurées. Il ne vous sacrifie pas de la même manière que l'ancien monde sacrifiait le pauvre. Jadis le pauvre manquait du nécessaire pour que le riche puisse jouir du superflu. Mais l'espèce de pauvreté qui vous est particulière n'enrichit personne, les imbéciles ne sont pas imbéciles pour que certains privilégiés de l'intelligence aient du génie. Il arrivait autrefois que les pauvres se révoltassent. Quel pourrait bien être le but de la révolte des pauvres sinon de dépouiller les riches ? La révolte des imbéciles n'a pas de but.

J'ai écrit dans *Les Grands Cimetières* que la colère des imbéciles menaçait le monde. La « Colère des Imbéciles » ravage aujourd'hui la Terre. Elle est mille fois plus redoutable que celle des Huns ou des Vandales. Les Huns et les Vandales voulaient de l'or, du vin, des femmes et de grandes chevauchées sous les étoiles. Mais les imbéciles ne savent pas ce qu'ils veulent. Les imbéciles se battent avec le désespoir convulsif d'un noyé qui s'accroche des ongles à l'épave, et sanglote de la sentir s'enfoncer sous lui. Certes, l'hitlérisme ou le fascisme ne pouvaient soutenir personne à la surface des eaux, dans cet ouragan d'apocalypse. Mais les imbéciles, rendus furieux par la peur, seraient parfaitement incapables d'utiliser la meilleure des planches de salut.

La colère des imbéciles est pour la Civilisation des Machines un témoignage accablant. Une société normale compte toujours une grande proportion

d'imbéciles, c'est entendu, mais ils s'y distinguent peu des autres citoyens pour la raison que, étant incapables de recevoir beaucoup d'idées à la fois, ils n'en accueillent par un naturel réflexe de défense que le petit nombre indispensable à l'entretien de leur vie, à l'exercice de leur métier. La Civilisation des Machines force cette défense jour et nuit. La Civilisation des Machines a besoin, sous peine de mort, d'écouler l'énorme production de sa machinerie et elle utilise dans ce but – pour employer l'expression vengeresse inventée au cours de la dernière guerre mondiale par le génie populaire – des machines à bourrer le crâne. Oh ! je sais, le mot vous fait sourire. Vous n'êtes même plus sensibles au caractère réellement démoniaque de cette énorme entreprise d'abêtissement universel, où l'on voit collaborer les intérêts les plus divers, des plus abjects aux plus élevés – car les religions utilisent déjà les slogans. Politiciens, spéculateurs, gangsters, marchands, il ne s'agit que de faire vite, d'obtenir le résultat immédiat, coûte que coûte, soit qu'il s'agisse de lancer une marque de savon, ou de justifier une guerre, ou de négocier un emprunt de mille milliards. Ainsi les bons esprits s'avilissent, les esprits moyens deviennent imbéciles, et les imbéciles, le crâne bourré à éclater, la matière cérébrale giclant par les yeux et par les oreilles, se jettent les uns sur les autres, en hurlant de rage et d'épouvante.

Ne pas comprendre ! il faudrait un peu plus de cœur que n'en possèdent la plupart des hommes d'aujourd'hui pour ressentir la détresse de ces êtres malheureux auxquels on retire impitoyablement toute chance d'atteindre le petit nombre d'humbles vérités auxquelles ils ont droit, qu'un genre de vie proportionné à leurs modestes capacités leur aurait permis d'atteindre, et qui doivent subir, de la naissance à la mort, la furie des convoitises rivales, déchaînées dans la presse, la radio. Être informé de tout et condamné ainsi à ne rien comprendre, tel est le sort des imbéciles. Toute la vie d'un de ces infortunés ne suffirait pas probablement à lui permettre d'assimiler la moitié des notions contradictoires qui, pour une raison ou pour une autre, lui sont proposées en une semaine. Oui, je sais que je suis presque seul à dénoncer si violemment ce crime organisé contre l'esprit. Je sais que les imbéciles dont je prends ainsi la défense n'attendent que l'occasion de me pendre, ou peut-être de me manger, car où s'arrêtera leur colère ? N'importe ! je répète que ce ne sont pas les Machines à tuer qui me font peur. Aussi longtemps que tueront, brûleront, écorcheront, disséqueront les Machines à tuer, nous saurons du moins qu'il y a encore des hommes libres, ou du moins suspects de l'être. La plus redoutable des machines est la machine à bourrer les crânes, à liquéfier les cerveaux. Oui, oui, riez tant

que vous voudrez de ma colère, misérables prêtres sans cœur ! Tant que vous aurez un bout de tribune pour y menacer de l'enfer l'imbécile qui ne tire pas sa casquette au Curé, ou qui ne donne pas à la quête, vous vous vanterez de tenir en mains des consciences. Mais la Machine à bourrer les crânes en aura fini depuis longtemps avec le jugement, et sans jugement, pas de conscience ! Vos menaces ne toucheront plus que les tripes, non les âmes.

Les âmes ! On rougit presque d'écrire aujourd'hui ce mot sacré. Les mêmes prêtres imposteurs diront qu'aucune force au monde ne saurait avoir raison des âmes. Je ne prétends pas que la Machine à bourrer les crânes est capable de débourrer les âmes, ou de vider un homme de son âme, comme une cuisinière vide un lapin. Je crois seulement qu'un homme peut très bien garder une âme et ne pas la sentir, n'en être nullement incommodé ; cela se voit, hélas ! tous les jours. L'homme n'a de contact avec son âme que par la vie intérieure, et dans la Civilisation des Machines la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal. Pour des millions d'imbéciles, elle n'est qu'un synonyme vulgaire de la vie subconsciente, et le subconscient doit rester sous le contrôle du psychiatre. Oh ! sans doute, le psychiatre ne saurait être tenu pour responsable de cette bêtise, mais il ne peut pas non plus faire grand-chose contre elle. La Civilisation des Machines qui exploite le travail désintéressé du savant est moins tentée que jamais de lui déléguer la plus petite part de son magistère sur les consciences. Peut-être eût-elle été tentée de le faire au temps de la science matérialiste dont certaines théories, du moins en apparence, s'accordaient avec sa propre conception de la vie, mais la science actuelle ne se prête nullement aux grossières simplifications de la propagande.

Dans la lutte plus ou moins sournoise contre la vie intérieure, la Civilisation des Machines ne s'inspire, directement du moins, d'aucun plan idéologique, elle défend son principe essentiel, qui est celui de la primauté de l'action. La liberté d'action ne lui inspire aucune crainte, c'est la liberté de penser qu'elle redoute. Elle encourage volontiers tout ce qui agit, tout ce qui bouge, mais elle juge, non sans raison, que ce que nous donnons à la vie intérieure est perdu pour la communauté. Lorsque l'idée du salut a une signification spirituelle, on peut justifier l'existence des contemplatifs – c'est ce que fait l'Église au nom de la réversibilité des mérites et de la Communion des Saints. Mais dès qu'on a fait descendre du ciel sur la terre l'idée du salut, si le salut de l'homme est ici-bas, dans la domination chaque jour plus efficiente de toutes les ressources de la

planète, la vie contemplative est une fuite ou un refus. Pour employer une autre expression de l'avant-dernière guerre, dans la Civilisation des Machines tout contemplatif est un embusqué. La seule espèce de vie intérieure que le Technicien pourrait permettre serait tout juste celle nécessaire à une modeste introspection, contrôlée par le Médecin, afin de développer l'optimisme, grâce à l'élimination, jusqu'aux racines, de tous les désirs irréalisables en ce monde.

Imbéciles ! Vous vous fichez éperdument de la vie intérieure, mais c'est tout de même en elle et par elle que se sont transmises jusqu'à nous des valeurs indispensables, sans quoi la liberté ne serait qu'un mot. Vous vous fichez non moins éperdument de ces valeurs ? Soit ! Ce que j'écrivais il y a un instant sur les gaillards qui se sont à peu près libérés de leur âme ne vous intéresse pas davantage ? Tant pis. Je me permettrai pourtant de revenir sur ce type si parfaitement représentatif, en un sens, de l'ordre et de la civilisation des machines, l'aviateur bom-bardier. À ce mot, les imbéciles recommencent à se gratter ; je devrai donc vous ouvrir une parenthèse. Il est d'usage, pour essayer de distinguer entre eux les imbéciles, de les classer en imbéciles de droite et en imbéciles de gauche. Les imbéciles de gauche n'auront pas tort de dire que la guerre totale est une invention des fascistes. Mais supposons, par exemple, qu'au temps de la guerre espagnole, les vaillantes armées russes aient envahi l'Allemagne. Existe-t-il, à droite ou à gauche, un imbécile assez imbécile pour oser me démentir si je dis que les aviateurs du Maréchal Staline auraient pu se comporter exactement comme le firent, quatre ans plus tard, les aviateurs du Maréchal Goering, sans encourir le moindre blâme de leurs amis ? Ces messieurs, en se grattant plus énergiquement que jamais, auraient invoqué les impitoyables nécessités de la guerre, comme dix ans plus tôt ils invoquaient, pour excuser les milliers de cadavres de l'épuration léniniste, les nécessités non moins sacrées de la révolution communiste. Imbéciles de droite et de gauche, chiens que vous êtes, si vous vous grattez si furieusement, c'est que vous vous sentez, au fond, tous d'accord, vous savez tous très bien qu'à la Civilisation des Machines doit logiquement correspondre la guerre des machines. Assez de grimaces, hypocrites ! Torchez-vous une dernière fois les yeux, et revenons si vous le voulez bien à l'aviateur bombardier. Je disais donc que le brave type qui vient de réduire en cendres une ville endormie se sent parfaitement le droit de présider le repas de famille, entre sa femme et ses enfants, comme un ouvrier tranquille sa journée faite. « Quoi de plus naturel ! » pense l'imbécile, dans sa logique imbécile, « ce brave type est un soldat, il y a toujours eu des soldats ». Je

l'accorde. Mais le signe inquiétant, et peut-être fatal, c'est que précisément rien ne distingue ce tueur du premier passant venu, et ce passant lui-même, jusqu'ici doux comme un agneau, n'attend qu'une consigne pour être tueur à son tour, et, devenant tueur, il ne cessera pas d'être un agneau. Ne trouvez-vous pas cela étrange ? Un tueur d'autrefois se distinguait facilement des autres citoyens, non seulement par le costume, mais par sa manière de vivre. Un vieux routier espagnol, un lansquenet allemand, ivrogne, bretteur et paillard, se mettaient, comme d'eux-mêmes, en dehors, ou en marge de la communauté. Ils agissaient ainsi par bravade sans doute, mais nous savons que la bravade et le cynisme sont toujours une défense, plus ou moins consciente, contre le jugement d'autrui, le masque d'une honte secrète, une manière d'aller au-devant d'un affront possible, de rendre terreur pour mépris. Car le routier espagnol, le lansquenet allemand se jugeaient, eux aussi, de simples instruments irresponsables entre les mains de leurs chefs, mais ils n'en étaient pas fiers. Ils préféraient qu'on les crût plutôt criminels que dociles. Ils voulaient que leur irresponsabilité parût venir plutôt de leur nature, de leurs penchants, de la volonté du bon Dieu, auquel ils croyaient en le blasphémant. Le bombardier d'aujourd'hui, qui tue en une nuit plus de femmes et d'enfants que le lansquenet en dix ans de guerre, ne souffrirait pas qu'on le prît pour un garçon mal élevé, querelleur. « Je suis bon comme le pain, dirait-il volontiers, bon comme le pain et même, si vous y tenez, comme la lune. Le grincement de la roulette du dentiste me donne des attaques de nerfs et je m'arrêteraï sans respect humain dans la rue pour aider les petits enfants à faire pipi. Mais ce que je fais, ou ne fais pas, lorsque je suis revêtu d'un uniforme, c'est-à-dire au cours de mon activité comme fonctionnaire de l'État, ne regarde personne. »

Je répète que cette espèce d'homme diffère absolument de celle où se recrutaient jadis les aventuriers, les soudards. Elle est mille fois plus dangereuse, ou, pour mieux dire, afin de n'être pas injuste, son apparition et sa propagation parmi nous est un présage inquiétant, une menace. L'espèce des soudards demeurerait nécessairement peu nombreuse. On ne trouve pas, à chaque coin de rue, de ces risque-tout, de ces hors-la-loi – la guerre moderne, d'ailleurs, s'en accommoderait mal ; les fameux miquelets seraient plutôt aujourd'hui, en Amérique du Nord, des gangsters ou des policiers... Il est prouvé aujourd'hui que la Civilisation des Machines, pour ses besognes les plus sanglantes, peut trouver des collaborateurs dans n'importe quelle classe de la société, parmi les croyants ou les incroyants, les riches ou les pauvres, les intellectuels ou les

brutes. Trouvez-vous cela très rassurant, imbéciles ? Moi, pas. Oh ! sans doute, les bombardiers démocrates, dites-vous, exécutent une besogne de justice. Mais les bombardiers d'Italie, par exemple, à l'époque de la guerre d'Éthiopie, ne pouvaient nullement prétendre exécuter une besogne de justice. Ils ne s'en recrutaient pas moins dans les mêmes milieux décents, bien-pensants. Et rappelez-vous, rappelez-vous un peu !... Parmi les justiciers démocrates d'aujourd'hui en Amérique, comme en Angleterre, n'auriez-vous pas trouvé alors un grand nombre d'amis et d'admirateurs de Mussolini ? M. Churchill lui-même ne comptait-il pas alors parmi eux ? Imbéciles ! Voilà longtemps que je le pense, si notre espèce finit par disparaître un jour de cette planète, grâce à l'efficacité croissante des techniques de destruction, ce n'est pas la cruauté qui sera responsable de notre extinction et moins encore, bien entendu, l'indignation qu'elle inspire, les représailles et les vengeances qu'elle suscite ; ni la cruauté, ni la vengeance, mais bien plutôt la docilité, l'irresponsabilité de l'homme moderne, son abjecte complaisance à toute volonté du collectif. Les horreurs que nous venons de voir, et celles pires que nous verrons bientôt, ne sont nullement le signe que le nombre des révoltés, des insoumis, des indomptables, augmente dans le monde, mais bien plutôt que croît sans cesse, avec une rapidité stupéfiante, le nombre des obéissants, des dociles, des hommes, qui, selon l'expression fameuse de l'avant-dernière guerre, « ne cherchaient pas à comprendre ». Imbéciles ! Imbéciles ! Êtes-vous assez parfaitement imbéciles pour croire que, si demain, par exemple, l'impérialisme russe affrontait l'impérialisme américain, les bombardiers de l'une et l'autre nation hésiteraient une seconde à remplir de nouveau leur tâche ? Allez ! Allez ! imbéciles ! nous n'en resterons pas là. Les mêmes mains innocentes se feront demain dans la paix, avec la même indifférence professionnelle, les humbles servantes de l'État contre les inconformistes de mon espèce, les mal-pensants. « Que voulez-vous ? Je n'en suis pas responsable », voilà l'excuse-type, valable pour n'importe quel cas. Des milliers de braves gens de mon pays l'ont entendue tomber de la bouche du policier ou du gendarme de Vichy, pendant l'occupation allemande. Ces policiers, ces gendarmes étaient leurs compatriotes, souvent même leurs anciens camarades de la guerre, n'importe ! Pétain se nommait le Chef de l'État, et l'État, dont les imbéciles croient dur comme fer que le rôle est de les élever, ou de les nourrir, de les instruire, de les soigner dans leurs maladies, de les entretenir dans leur vieillesse et finalement de les enterrer, a tous les droits. Que Pétain fût devenu Chef de l'État par une véritable escroquerie et dans les conditions les plus déshonorantes pour un militaire, c'est-à-dire à la faveur de la

déroute, le policier ou le gendarme ne s'embarrassaient nullement de ce détail. Au fond, l'immense majorité des hommes modernes est d'accord sur ce point. Le Pouvoir légitime est celui qui tient les cordons de la bourse, et par conséquent dispose des fonds nécessaires pour les entretenir, eux et leur progéniture. Si les chiens raisonnaient, ils ne raisonneraient pas autrement en faveur de celui qui leur donne la niche et la pâtée. « Ne te fâche pas, disait le gendarme de Vichy à son compatriote, je m'en vais te livrer à la police allemande, qui après t'avoir scientifiquement torturé te fusillera, mais que veux-tu ? Le Gouvernement m'a donné une situation, et je ne peux naturellement pas risquer de perdre cette situation, sans parler de ma petite retraite future. Allons ! ouste ! Il ne faut pas chercher à comprendre. » La preuve que ce raisonnement est tout à fait dans le sens et l'esprit de la vie moderne, c'est que personne ne songe aujourd'hui à inquiéter ce policier ou ce gendarme. Lorsque ce brave serviteur de l'État rencontre le Général de Gaulle, il le salue, et le Général lui rend certainement son salut avec bienveillance.

Obéissance et irresponsabilité, voilà les deux Mots Magiques qui ouvriront demain le Paradis de la Civilisation des Machines. La civilisation française, héritière de la civilisation hellénique, a travaillé pendant des siècles pour former des hommes libres, c'est-à-dire pleinement responsables de leurs actes : la France refuse d'entrer dans le Paradis des Robots.

Et d'ailleurs, ce Paradis n'existe pas. Rien non plus ne l'annonce. Dans son discours d'inauguration à la Conférence de San Francisco, le nouveau Président des États-Unis, Harry Truman, a déclaré textuellement : « Avec la brutalité et la destruction en rythme croissant, la guerre moderne, si nous ne réussissons pas à la contenir, détruira, en dernière instance, toute la civilisation. » Cette conférence est sans doute la dernière opportunité de salut qui est laissée au monde. Or, je le demande aux imbéciles, n'est-ce pas la condamnation du Système et de la Civilisation fondés sur le primat des formes les plus grossières de l'action que de telles paroles aient pu être prononcées, notamment par ce Truman, politicien d'affaires, sans race, sans passé, sans culture, et qui devrait avoir dans la Civilisation des Machines une confiance aveugle ? Hélas ! nous voyons bien se perfectionner chaque jour les instruments et les méthodes de la destruction, mais que trouvons-nous à opposer à la guerre sinon la guerre elle-même ? Oh ! je sais bien, il y a les conférences et les traités. Mais les imbéciles eux-mêmes comprennent que le perfectionnement de la guerre entraîne logiquement

l'affaiblissement et la décadence des méthodes pacifiques de la diplomatie. Chaque invention nouvelle accroît le prestige de la Force, et fait décroître celui du Droit. Dans un monde armé jusqu'aux dents, le Juge de Droit International Public finit par devenir une espèce de personnage cocasse, le survivant d'une époque disparue. Et d'ailleurs, il n'y a pas de professeur à la Conférence de San Francisco ; le public a déjà très bien compris qu'elle est un événement de la guerre, qu'elle est dans le cadre de la guerre, les maîtres de la guerre s'y faisant représenter par des civils dont la seule besogne sera de traduire les formules de l'impérialisme en langage diplomatique et juridique.

Textes inédits.

*Textes établis d'après les manuscrits.
Notes et postface par Albert Béguin.*

CONFÉRENCES ET INTERVIEWS AU BRÉSIL

I. RÉPONSE À UNE ENQUÊTE

Janvier 1942

Il n'y a pas de problème des machines susceptible d'être résolu par la diminution du nombre des machines ou par leur meilleure utilisation. Le machinisme n'est pas une erreur économique ou sociale, c'est un vice de l'homme, comparable à celui de l'héroïne ou de la morphine, et ils ne font tous les deux que trahir un mal secret, la même déchéance nerveuse, une double tare de l'imagination et de la volonté. Ce qui est véritablement anormal chez le toxicomane, ce n'est pas qu'il use d'un poison, c'est qu'il ait éprouvé le besoin d'en user, de pratiquer cette forme perverse d'évasion, de fuir sa propre personnalité, comme un voleur s'échappe de l'appartement qu'il vient de cambrioler. Aucune cure de désintoxication ne saurait guérir ce malheureux de son mensonge, le réconcilier avec lui-même. Je sais bien qu'un tel rapprochement paraîtra d'abord ridicule à beaucoup de lecteurs. Je n'ai pourtant nullement la prétention de condamner les machines, je ne crois nullement que l'invention de la roue, du gouvernail, de la boussole, ait marqué un recul de la civilisation. J'estime au contraire que la machine devrait être bienfaisante, libératrice. J'en pourrais dire autant, d'ailleurs, de l'opium ou de la morphine lorsqu'ils remplissent leur rôle, allègent les tortures de certains cancéreux, rendent le calme aux moribonds. Si le monde est menacé de mourir de sa machinerie, comme le toxicomane de son poison favori, c'est que l'homme moderne demande aux machines, sans oser le dire ou peut-être se l'avouer à lui-même, non pas de l'aider à surmonter la vie, mais à l'esquiver, à la tourner, comme on tourne un obstacle trop rude.

Les Yankees voulaient nous faire croire, il y a vingt ans, que le machinisme était le symptôme d'une excessive poussée de vitalité. S'il en avait été ainsi, cette crise serait déjà résolue, au lieu qu'elle ne cesse de s'étendre, de s'aggraver, de prendre un caractère de plus en plus anormal, pathologique. Bien

loin de témoigner d'une vitalité excessive, l'homme du machinisme, en dépit des immenses progrès réalisés par la médecine préventive et curative, ressemble bien plutôt à un névropathe passant tour à tour de l'agitation à la dépression, sous la double menace de la folie et de l'impuissance. Lorsqu'à la fin du dernier siècle celui qui est, avec Balzac, le plus grand observateur social français, M. Édouard Drumont, osait écrire ces choses, il faisait sourire les optimistes. Mais l'histoire lui apporte aujourd'hui son témoignage irrécusable. Le désordre actuel du monde ne peut réellement faire penser qu'à la démence. Il est absolument vain de comparer à la nôtre d'autres époques en apparence non moins absurdes, non moins sanglantes. Le monde qui subissait ces épreuves – par exemple l'Europe du vie siècle – était un chaos de nations ou de races encore barbares ou retournées à la barbarie, séparées les unes des autres par des marais ou des forêts infranchissables, privées de toute administration, de toute police, ravagées par les pestes, et que la famine jetait sur les routes de l'invasion. Au lieu que le monde actuel jouissait de toutes les conditions matérielles de l'Ordre, il ne manquait de rien pour être riche, heureux, puissant. Vous voudrez bien convenir avec moi que cette distinction est essentielle ? Un sauvage peut agir comme un sauvage sans pour cela être suspect de folie. Mais si un notaire, habitant un appartement confortable, se met à briser sa vaisselle et à jeter son mobilier par la fenêtre, il est assurément bon à enfermer dans un cabanon.

Construire des machines, je le répète, a toujours été une forme très légitime de l'activité humaine. Mais que l'activité humaine se trouve presque toute entière tournée vers ce but unique : la fabrication des machines, voilà le signe d'une espèce de perversion. Et, si nous voulons définir cette perversion, je pense qu'il nous faut d'abord essayer de savoir comment elle a pris naissance. Oh ! sans doute, je fais volontiers ici la part des circonstances économiques, de la colossale ruée vers le profit qui marque les débuts du xix^e siècle. Pour les premiers capitalistes, la machine ne permettait pas seulement de fabriquer plus, et plus vite, elle avait cet autre immense avantage de faire baisser le prix de la main-d'œuvre en multipliant le nombre des misérables, elle donnait aux patrons le privilège monstrueux de fixer eux-mêmes le taux des salaires. Mais s'il est douteux que les spéculateurs aient été capables à eux seuls d'imposer les machines, ils n'eussent certainement pas réussi à les faire aimer, ils les auraient plutôt fait haïr. Or, non seulement l'homme moderne n'a pas haï les machines, mais elles lui sont devenues tout de suite indispensables, il a réglé sur elles le rythme de sa vie, elles disposent maintenant presque en maîtresses de son travail et de son repos, il s'est donné à elles, il a lié son sort au leur d'une manière si

étroite qu'il ne sait plus comment se reprendre. « Qui l'emportera de l'homme ou de la machine ? » demandez-vous. Mais qu'on puisse poser publiquement cette question sans étonner personne, que nous puissions envisager l'hypothèse d'une sujétion de l'homme à des mécaniques sorties de ses mains, n'est-ce pas déjà le signe d'un déséquilibre profond, d'une sorte de démence collective ? N'est-ce pas aussi la preuve que la passion de l'homme moderne pour les machines n'est nullement l'exagération d'un sentiment naturel, mais la marque d'un horrible renoncement à soi-même, un acte de démission ?

Ce n'est pas précisément le désespoir de l'homme qui a inventé les machines, les circonstances en ont favorisé l'invention et la propagation à un moment où l'homme commençait à douter de la vie, et son désespoir s'est emparé d'elles, il a exprimé en elles, comme dans un langage secret, sa haine toujours croissante de la vie. Oh ! sans doute, notre activité hystérique peut donner aux naïfs l'illusion d'un amour désordonné de la vie ! Autant dire que le prodigue, qui jette l'argent par la fenêtre, démontre ainsi son amour de l'argent. Je ne prétends pas que l'homme moderne haïsse consciemment la vie, du moins je pense qu'il la hait alors même qu'il entasse les ruines et remplit les charniers, car on est trop tenté d'oublier qu'aucun homme, en aucun temps, n'a mis plus d'épouvantable lucidité à détruire la vie et les œuvres de la vie. L'homme moderne ne hait peut-être pas la vie, mais il ne l'accepte plus, il refuse de s'y soumettre, et s'il rit de ses mystères, s'il se vante de les pénétrer tôt ou tard, grâce à la guerre, il n'en a pas moins peur de ce temple immense, vide de ses dieux, et où résonne lugubrement son pas solitaire. On trouvera peut-être que je fais de lui une peinture bien sombre, bien tragique, car, par son goût de l'uniformité, par son conformisme, par sa docilité envers une administration chaque jour plus tyrannique, il paraîtrait plutôt inoffensif. C'est que les révoltes et les terreurs qui l'inspirent ne paraissent qu'à peine encore à la surface de sa conscience, mais elles plongent dans son subconscient. Chacun de ces médiocres pris à part n'inspirait aucun soupçon, paraissait même dissimuler de bons sentiments sous un cynisme affecté. Mais de leur masse anonyme, comme d'une marmite de sorcière, ont jailli spontanément l'horrible et l'atroce. Ces conformistes, si attentifs à ne se distinguer en rien les uns des autres, resteront liés à jamais au souvenir du plus grand crime de l'histoire, car les générations futures refuseront certainement de distinguer entre les lâches et les imbéciles qui ont subi ce crime faute d'avoir eu le courage de le prévoir, et les misérables qui se vantent de l'avoir volontairement perpétré, alors qu'ils n'en sont encore aujourd'hui que les aveugles instruments. Par ce crime, du moins, nous pouvons déjà juger de la

malfaisance des images qui hantaient des médiocres à leur insu, et aussi du caractère monstrueux de leur refoulement.

L'homme moderne est un halluciné. L'hallucination a remplacé la croyance. L'homme moderne est un angoissé. L'angoisse s'est substituée à la foi. Tous ces gens-là se disent réalistes, pratiques, matérialistes, enragés à conquérir les biens de ce monde, et nous sommes très loin de soupçonner la nature du mal qui les ronge, car nous n'observons que leur activité délirante, sans penser qu'elle est précisément la forme dégradée, avilie, de leur angoisse métaphysique. Ils ont l'air de courir après la fortune, mais ce n'est pas après la fortune qu'ils courent, c'est eux-mêmes qu'ils fuient. Dans ces conditions, il est de jour en jour plus ridicule d'entendre de pauvres prêtres ignorants et paresseux tonner du haut de la chaire contre l'orgueil de ce perpétuel fuyard, l'appétit de jouissance de ce malade qui ne peut plus jouir qu'au prix des plus grands efforts, qui éprouve de la fringale pour tout, parce qu'il n'a plus réellement faim de rien.

On ne peut pas espérer poser correctement le problème des machines, si on néglige la psychologie de l'homme qui après les avoir construites avec une espèce de ferveur mystique va maintenant jusqu'à se croire menacé par elles, si on refuse de voir en lui ce que l'histoire y verra – un anormal. Que ce dernier mot excite l'ironie, qu'importe ! L'Avenir ne jugera pas autrement l'Homme des Machines parce qu'il le jugera sur ses œuvres, il frémira à la pensée du risque immense, absurde, couru par la civilisation humaine, des biens précieux, irremplaçables, engloutis dans une espèce de catastrophe gratuite qui ressemble moins à l'embrassement des haines qu'à l'explosion simultanée de toutes les terreurs. L'Homme des Machines est un anormal. Lorsqu'on parle du déséquilibre entre les nécessités spirituelles et la multiplication des mécaniques, on raisonne comme s'il suffisait pour remédier aux maux que ce déséquilibre engendre d'imposer à l'homme un meilleur, un plus rationnel emploi du temps, selon les règles de la pédagogie – récréations plus courtes, classes plus longues... Hélas ! ce sont là des idées de pion ! L'homme moderne n'est pas un élève paresseux qui joue avec les machines au lieu d'apprendre ses leçons ou de faire sa prière. Les machines le distraient, à prendre ce mot devenu banal, non dans son acception ordinaire, mais dans son sens exact, étymologique : *trahere*. Elles l'arrachent à lui-même et à ses angoisses. Il est sans doute permis de se demander comment une machine à laver la vaisselle, par exemple, est capable de remplir ce rôle. Il semble même à première vue que toutes ces mécaniques ingénieuses n'ont d'autre but que de faire gagner du temps, que, loin d'arracher l'homme à ses angoisses, elles lui laissent plus de loisir pour en remâcher

l'amertume. Cela n'est malheureusement vrai qu'en apparence. L'homme moderne profite rarement de ces loisirs. La besogne faite, il se contente le plus souvent de changer de machine, il va précipitamment de machine en machine, ainsi qu'un joueur de jazz-band. Le moins qu'il exige de ces mécaniques, c'est de rompre brutalement le rythme ancien traditionnel, le rythme humain du travail, de l'accélérer à tel point que les images redoutables ne puissent pas plus se former dans sa pensée que ne se forment les cristaux de gel dans une eau brisée sur l'écueil. Il ne s'agit d'ailleurs ici que des machines utilitaires. Celles qu'il a le plus aimées, pour lesquelles il ne cesse d'épuiser toutes les ressources de son génie inventif, et dont le perfectionnement absorbe sans doute les quatre cinquièmes de l'effort industriel humain, sont précisément celles qui correspondent, s'ajustent pour ainsi dire, exactement, aux réflexes naturels de défense d'un angoissé – le mouvement qui grise, la lumière qui reconforte, les voix qui rassurent.

Lorsqu'on pose ainsi le problème on n'en a peut-être pas beaucoup avancé la solution, mais on s'est donné du moins à soi-même une leçon d'humilité, on a le droit de sourire un peu des moralistes, des philosophes ou des théologiens qui, s'appuyant sur leurs définitions respectives de l'Homme, prédisent logiquement sa victoire sur les machines. Pour reprendre une comparaison déjà faite, on pourrait prédire, au nom du même principe qui soumet l'inférieur au supérieur, la victoire certaine des morphinomanes sur la seringue Pravaz. L'Homme des Machines ne nous est pas beaucoup plus connu que l'Homme des Cavernes. L'un est trop loin dans le temps, l'autre trop proche, ou plutôt il est nous-mêmes, nous souffrons des mêmes tares que lui, la seule marge laissée à notre jugement est celle qui sépare notre anormalité de la sienne – une différence de degré ; une nuance, rien de plus... Il faut un grand effort, par exemple, pour se dire qu'après tout il est étrange que des machines créées plus ou moins inoffensives, finissent presque toujours par devenir des machines à tuer, que les machines ne se pervertissent pas ainsi toutes seules, qu'elles ne font sans doute qu'exprimer à la longue, réaliser, des images morbides que l'homme du xixe et du xxie siècles refoulait dans son subconscient, que si les catastrophes s'abattent sur nous, en dépit d'un immense effort apparent vers la prospérité, le bonheur, c'est que nous les désirions peut-être en secret, que nous en avons l'obsession malsaine, que nous portions en nous ce goût du malheur qui torture, à leur insu, tant de névropathes qui ne veulent pas guérir.

Selon la logique, – non des livres, mais de la vie – l'humanité doit construire de plus en plus de machines, pour la même raison qu'elle fera voler ses avions

de plus en plus vite et de plus en plus haut. L'Homme des Machines ne se libérera pas des Machines, parce que le monde artificiel qu'elles lui ont permis de créer s'accorde à son angoisse, n'en est que la projection sur les choses. Quelle est la nature de cette angoisse ? Quelles en sont les causes ? À ce point de ma démonstration, certains lecteurs attendront de moi peut-être la tirade habituelle de l'écrivain catholique sur les redoutables effets de l'Incroyance. Je pense que je décevrai leur attente. Le monde est désormais entré trop avant dans la misère pour pouvoir supporter sans révolte ni dégoût les démonstrations des docteurs, et le spectacle de leur intolérable sécurité. Les docteurs démontrent comme s'ils n'étaient absolument pour rien dans les maux qu'ils analysent, quand nous savons parfaitement, au contraire, qu'une impitoyable solidarité lie les croyants aux incroyants, que le niveau de l'impiété monte dans la proportion exacte, dans la mesure stricte où baisse, chez les chrétiens, le niveau de la Divine Charité, jusqu'à ce que ce niveau soit tombé si bas que l'Église à son tour, selon ce qui nous fut prédit le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte, connaisse les épreuves qui accablaient jadis la Synagogue. Au lieu de mettre fièrement sous le nez de nos frères égarés la Lettre d'une Loi dont nous n'avons pas pu faire triompher l'Esprit, nous devrions tâcher de comprendre que, si par le choix de Dieu et par l'eau du baptême nous sommes responsables des impies, les impies ne sont pas responsables de nous.

Le monde est malade, beaucoup plus malade qu'on ne croit, et c'est d'abord ce qu'il faudrait reconnaître, afin de le prendre en pitié. Le monde est menacé de périr, et les Docteurs semblent ne s'intéresser à son agonie que pour en tirer des arguments favorables à leurs thèses. Si l'agonie du monde justifie leurs thèses, elle ne les justifie pas, eux, elle les condamnerait plutôt. Ils remontent, ils condamnent, ils prescrivent, ils feraient beaucoup mieux d'aimer, car la solution n'est pas de mettre ce monde à l'école, il faut premièrement le guérir. Mais on reste fidèle à de vieilles méthodes de collège qui ne visent que le cancre, traitant le désespoir par des pensums.

Ce n'est pas assez de dire que le Monde des Machines doit être sauvé. Il devrait d'abord être racheté. Racheté est bien le mot qui convient, car sa situation vis-à-vis de l'Argent est exactement celle du débiteur insolvable que la Loi Romaine faisait esclave du créancier. L'Homme des Machines n'est pas seulement menacé d'appartenir un jour aux Machines, il leur appartient déjà, c'est-à-dire qu'il appartient à un système économique qui lie de plus en plus étroitement son sort à celui des machines, à la construction des machines, au développement des machines.

Il serait donc absurde de prétendre libérer ce monde par une révolution économique. L'organisation économique du monde est admirablement logique et cohérente, dès qu'on raisonne en économiste, c'est-à-dire sans tenir compte des valeurs morales impossibles à chiffrer. Pour venir à bout du système il faudrait une révolution spirituelle analogue à celle d'il y a deux mille ans, je veux dire une nouvelle explosion du Christianisme, proportionnée à la résistance d'un type de civilisation beaucoup plus grossier, plus sommaire, mais, par conséquent, beaucoup plus solide et plus compact que l'autre. Cette révolution est-elle encore possible, je l'ignore. Faire exploser l'Évangile dans un monde saturé d'idées chrétiennes amoindries, déformées, dégradées, rajustées à la mesure des médiocres – ou parfois même détournées de leur sens, « devenues folles » comme disait jadis Chesterton – cela ne se peut que par un miracle. Ce miracle nous sera-t-il donné ? N'en sommes-nous pas devenus trop indignes ? Réussirons-nous là où saint François d'Assise a échoué ?

II. INTERVIEW

DONNÉE AU *DIARIO DE BELO* HORIZONTE

Juin 1944

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt les récentes campagnes du *Diario*. Je voudrais être sûr que dans cette province de Minas – et même dans le pays tout entier – on se rend compte de l'exceptionnelle importance d'un journal dont tous les collaborateurs ne sont pas des jeunes gens, mais dont pourtant chaque ligne est un témoignage admirable de la vitalité, de « l'allant », du « mordant » de la jeunesse brésilienne, et aussi, avec elle, de la jeunesse du monde.

Vous croyez à un prochain grand mouvement de la jeunesse du monde ?

J'y crois. Je crois que cette restauration de l'esprit de jeunesse se fera sur tous les plans de la pensée, de l'action – de la Morale et de l'Art. Je souhaite de toutes mes forces un renouvellement, par l'esprit de jeunesse, non seulement des vérités, mais, j'ose le dire, des erreurs mêmes. Tout vaut mieux que de vivre dans un monde où les erreurs et les vérités se trouvent également si défigurées par la corruption qu'il est difficile de les distinguer entre elles, ce qui entretient chez les lâches et les imbéciles l'effroyable illusion d'un accord possible non pas entre les adversaires de bonne foi, mais entre des doctrines exsangues, grâce à de honteux subterfuges qui déshonorent les antagonistes sous prétexte de les réconcilier.

Vous croyez que c'est là, précisément, une illusion de l'esprit de vieillesse ?

L'esprit de vieillesse n'a pas d'illusions. Ce qu'il appelle illusion n'est qu'un

calcul égoïste, si naturel et si spontané qu'il peut très bien n'être qu'à demi conscient. L'esprit de vieillesse est un esprit de compromission. L'esprit de vieillesse essaie de faire honte à l'esprit de jeunesse de ses partis pris absolus. Mais ce que l'esprit de vieillesse oppose à ces partis pris, sous le nom de sagesse, c'est le calcul d'une prévoyance abjecte qui pourrait se résumer ainsi : « Tâchons de faire durer le provisoire aussi longtemps que nous, et après nous, qu'importe ! » Telle fut la politique de Munich. Il serait stupide de prétendre justifier cette politique en alléguant que, déplorablement privée de générosité et de grandeur, elle est du moins conservatrice. L'esprit de vieillesse n'est conservateur que de lui-même. L'esprit de vieillesse est essentiellement destructeur. La lâcheté des démocraties capitalistes et conservatrices en Chine, en Éthiopie, en Espagne, en Tchécoslovaquie, a eu, d'abord et avant tout, pour conséquence un gaspillage colossal des forces morales du monde. Si l'on pouvait faire le compte des consciences que ce scandale a tuées ou gravement blessées, on comprendrait que le réalisme a épuisé spirituellement les peuples, avant de les livrer au désastre inévitable. Et d'ailleurs ces quelques mois de sursis n'ont pas seulement coûté moralement très cher. Ils ont momentanément sauvé un certain nombre de vies françaises ou anglaises, mais au prix d'autres vies humaines, non moins précieuses, en Chine, en Éthiopie, en Espagne. Aujourd'hui encore les imbéciles s'émerveillent du total extraordinairement peu élevé des pertes anglo-américaines. Cinq ans de guerre ont moins coûté que notre seule offensive sur la Somme en 1917. Mais au cours de ces cinq années, combien de Polonais, combien de Juifs, combien de martyrs ont été fusillés, asphyxiés, pendus, torturés dans les camps de concentration ? En France seulement, ce chiffre dépasse cent cinquante mille. D'une manière ou d'une autre, aux dépens de l'un ou de l'autre, la victoire doit toujours être payée son prix – non seulement en livres ou en dollars – mais en douleurs, en sacrifices. Et, par exemple, il paraît vrai que l'abondance, la surabondance du matériel permet d'épargner les hommes. Le matériel a la charge de brûler, d'écraser, de niveler. Après quoi les troupes passent. Malheureusement la lâcheté, l'aveuglement, l'incurie des anciennes démocraties isolationnistes et munichoises ayant livré jadis l'Europe aux dictateurs, c'est sur nos propres terres, sur les terres de la liberté, que doit passer maintenant le rouleau compresseur. La relative sécurité des combattants est ainsi payée par l'holocauste des non-combattants et l'anéantissement de villes illustres, dont la perte est irréparable.

En somme, vous pensez que l'esprit de Munich domine toujours ?

Il domine plus que jamais, parce qu'il se dissimule dans la guerre beaucoup plus aisément que dans la paix, où son abjection éclate à tous les yeux. Les militaires conduisent la guerre, mais c'est l'esprit de Munich qui inspire la politique de la guerre, d'où sortira nécessairement la politique de la paix. En 1938, il exaltait une paix sans honneur, il exaltera demain une paix sans justice. Oh ! sans doute, certains lecteurs me trouveront pessimiste. Je ne le suis pas plus qu'en 1938. Je ne me trompe pas davantage. L'esprit de Munich subsiste, parce que les hommes de Munich se sont maintenus dans toutes les places, parce qu'ils dominent toujours les administrations, la presse, la radio, les banques. Si ces gens-là avaient dû être pendus, ils l'eussent été en 1940, dès le premier désastre. Ayant échappé à cette juste rétribution de leurs crimes, j'affirme qu'ils ne peuvent plus maintenant que bénéficier de la lassitude et de la déception des peuples, et qu'ils vont remonter la pente. C'est ce qu'on voit déjà aux États-Unis, où l'Isolationnisme prépare ouvertement la chute de Roosevelt.

Que peut-on contre l'esprit de Munich ?

On ne pourra rien contre l'esprit de Munich aussi longtemps que durera le système politique, économique et social dont cet esprit est l'expression. Le règne de l'Argent, c'est le règne des Vieux. Dans un monde livré à la dictature du Profit, tout homme capable de préférer l'honneur à l'argent est nécessairement réduit à l'impuissance. C'est la condamnation de l'esprit de jeunesse. La jeunesse du monde n'a le choix qu'entre deux solutions extrêmes : l'abdication ou la révolution.

Quelle révolution ?

À mes yeux, il n'y en a qu'une : celle qui commença, il y a bientôt deux mille ans, le jour de la Pentecôte.

Ne craignez-vous pas que ce mot de révolution, appliqué au christianisme, ne fasse scandale ?

Ce n'est pas notre faute si le mot de révolution a pris un sens matérialiste. Mais il ne peut plus effrayer les Bien-Pensants aussi gravement qu'au temps du Syllabus. Les fidèles et le clergé, depuis quelques années, se sont familiarisés

avec lui. Tout en tenant compte, je l'espère, des avertissements du grand Pape Pie XI, des millions et des millions de chrétiens ont cru à la révolution fasciste, à la révolution franquiste, et quelques-uns d'entre eux croient encore, sans doute, à la Révolution des Académiciens et des Sacristains de Vichy. Faut-il rappeler l'attitude de la majorité du clergé italien au moment de la guerre d'Éthiopie – guerre d'un type pourtant nettement impérialiste, déclarée en dépit d'engagements solennels et menée jusqu'au bout contre des populations sans défense, avec une cruauté abominable, qui n'a pas reculé devant l'emploi massif de l'ypérite, dont Hitler lui-même n'a pas osé se servir jusqu'ici ? Pour être d'inspiration capitaliste, les révolutions fascistes n'en étaient pas moins des révolutions, et des révolutions sanglantes.

Elles se disaient pourtant anticapitalistes.

Elles se disaient anticapitalistes comme elles se disaient chrétiennes, et avec la même imposture. Tout le monde sait aujourd'hui que la haute finance et la haute industrie ont fait le fascisme, avec la complicité de la Monarchie italienne. Hitler n'a persécuté que le capitalisme juif, au bénéfice du capitalisme national. Quant à la révolution franquiste, mieux vaut ne pas en parler. Franco a tout sacrifié aux puissances d'argent, y compris la Phalange elle-même.

Et la Russie ?

La Russie léniniste était anticapitaliste et antimilitariste. Mais la Russie réorganise son capitalisme comme elle a déjà magnifiquement réorganisé son armée. Si les événements suivent leur cours, la Russie sera bientôt la plus grande puissance capitaliste du monde. À quoi bon distinguer entre le capitalisme d'État et le capitalisme privé ? Ils procèdent tous les deux d'une même conception de la vie, de l'ordre, du bonheur, et ils finissent toujours par s'entendre. Les démocraties anglo-saxonnes ne s'orientent-elles pas aussi vers une sorte de capitalisme d'État ? Ces étiquettes différentes recouvrent la même marchandise – l'absolutisme de la Production, la dictature du Profit, une civilisation utilitaire et naturaliste. Ce monde qualifié bêtement de moderne, comme si le fait d'exister aujourd'hui était pour lui une justification suffisante, dispose de moyens énormes, et notamment d'une propagande dont la puissance, l'efficacité, l'universalité ne peut se comparer à rien de ce qu'a vu jusqu'ici – ou même imaginé – l'homme. Rêver de s'opposer à lui par les mêmes moyens serait aussi

vain que de prétendre arrêter une charge de tanks avec des pelles et des pioches. D'ailleurs, on le verra demain contrôler par la radio, par la presse, par le cinéma, par l'instruction officielle, tous les moyens d'expression de la pensée. Il ne s'agit pas plus de s'opposer à lui que de transiger avec ses principes et ses méthodes. Il s'agit de le conquérir. Nos pères ne se sont pas opposés à l'Empire romain, ils l'ont conquis.

Parlez-vous d'une conquête spirituelle ?

Je ne pense évidemment pas à une conquête par les divisions blindées. Mais je ne crois pas non plus que la vocation de tous les chrétiens soit de se consacrer uniquement à la prière, comme au seul moyen efficace de hâter l'avènement du Royaume de Dieu. Et d'ailleurs, dans l'ancienne chrétienté, les vrais contemplatifs eux-mêmes avaient des charges sociales considérables. Je répète qu'il ne s'agit pas d'améliorer, mais de transformer. L'erreur des chrétiens, depuis deux siècles, fut de croire que la partie était définitivement gagnée par le christianisme, que l'existence de l'Église rendait impossible une renaissance du paganisme, sous une forme ou sous une autre. Que l'Église ne trouvait jamais devant elle que ses fils révoltés ou pervers, mais restés chrétiens dans les moelles. Pendant des siècles, la simple morale s'était si profondément imprégnée d'esprit chrétien qu'il eût semblé impossible qu'elle connût jamais d'autres adversaires que les libertins. Qui aurait pensé alors qu'une nouvelle morale lui serait un jour opposée, que cette morale formerait des consciences, imposerait des disciplines plus strictes que la nôtre et – par une sacrilège et démoniaque inversion de l'ordre divin – qu'elle aurait ses mystiques, ses ascètes et ses martyrs ?

La victoire des démocraties ne lui portera-t-elle pas un coup décisif ?

Je ne le crois pas. On eût pu en avoir facilement raison lorsqu'elle n'était encore qu'une construction de l'esprit, un divertissement de philosophes. Mais, dit saint Bonaventure, le diable est le Singe de Dieu, il sait le prix du sang de l'homme. Les idées fausses pour lesquelles on souffre et on meurt acquièrent une vitalité redoutable. On ne saurait leur opposer seulement des arguments et des contraintes, mais d'autres confesseurs et d'autres martyrs. Parmi ces hommes et ces femmes que nous voyons se presser chaque dimanche dans les églises, ou suivre en rangs serrés les processions traditionnelles, au son d'une

musique militaire et dans l'éclatement des pétards, combien seraient capables de souffrir pour la Vérité comme tant de malheureux ont souffert sous Hitler, Mussolini ou Franco ? C'est le secret de Dieu. Mais si nous savions ce secret, nous pourrions prédire exactement si les épreuves de l'Église iront s'aggravant, ou si elles vont prendre fin.

III. QUATORZE JUILLET 1944

Mercredi dernier, à trois heures quarante-cinq, tandis qu’assis dans le car sans fenêtres de Barbacène, je me préparais à endurer patiemment, comme d’habitude, pour l’expiation de mes péchés, les supplices combinés de la poussière, de l’écrasement et des cahots, qui font de ce véhicule bizarre un instrument de locomotion et aussi de sanctification, mon cher ami et confrère Francisco Sobral, accompagné du commandant Lelio Graça me remirent une lettre que j’ai pu lire seulement quelques kilomètres plus loin, à la hauteur du Jockey-Club. En apprenant que vous vouliez me faire l’honneur de donner mon nom à la Section française du Centre de Culture – pourquoi ne vous le dirais-je pas ? – mon premier mouvement n’a pas été, comme il aurait dû être, un mouvement de modestie, mais de joie. Je me suis dit que grâce à votre généreuse pensée, je laisserais ce souvenir parmi vous, le jour prochain – que j’espère très proche – où je rentrerai dans mon pays pour y voir l’âme de la France, le génie de la Liberté, surgir des ruines de nos villes, de notre sol purifié par une double libation – le sang des martyrs, et aussi le sang des traîtres. Mais ce mouvement de joie – et peut-être d’orgueil, car je passe pour être un peu dévot, vous le savez sans doute, et les dévots ont bien de la peine à pratiquer la vertu d’humilité, probablement parce qu’ils la prêchent trop souvent aux autres – ce mouvement de joie et d’orgueil, dis-je, n’a pas duré longtemps, car la voiture alors traversait la ligne de chemin de fer, devant le poste de police, et une valise me tombait sur la tête en même temps qu’une grosse dame, une très grosse dame – *gorda bonita* – me tombait sur les genoux. J’ai décidé de remettre à plus tard l’examen de l’affaire – jusqu’à mon retour à Barbacène, lorsque par une nuit transparente et pure – une vraie nuit d’hiver mineiro – je devrais regagner au pas tranquille de mon cheval Oswald, notre petite maison perdue dans le clair de lune, comme une bulle d’air dans un bloc de cristal...

Mesdames et Messieurs, cette méditation nocturne n’a pas changé grand-chose à mon premier sentiment. J’ai pensé que je n’avais rien de mieux à faire

que d'accepter avec joie ce que vous m'offrez de si bon cœur. Mon seul scrupule, je m'en vais vous le confier tel quel, je ne voudrais rien cacher à des amis. Je me trouvais un peu compromettant. Il est vrai que j'ai toujours pris nettement – le plus nettement que j'ai pu – position sur tous les terrains religieux ou politiques. Il ne faudrait pas qu'en acceptant que vous donniez mon nom à une entreprise ouverte à tous, à toutes les bonnes volontés, je paraisse – bien faussement d'ailleurs – n'apporter mon témoignage qu'à certains aspects de la culture française. Mesdames et Messieurs, je ne renie rien de cette culture. Ni comme chrétien, ni comme Français, je n'en renie rien. Je puis bien faire un choix entre les idées et les hommes – il y a des idées fausses et des hommes méprisables – mais la culture française n'est pas un ensemble d'idées et de formules, un système. La culture française est une œuvre d'art, que les siècles ont polie et repolie, où les contradictions primitives se sont peu à peu résolues, où chaque chose a fini par trouver sa place, les lumières et les ombres. Je m'excuse d'exprimer trop brièvement une idée un peu difficile, dans une langue qui n'est pas la vôtre, mais nous ne sommes pas ici, n'est-ce pas, pour échanger des banalités faciles, et la vérité que j'énonce me paraît indispensable à tous ceux qui aiment mon pays comme il souhaite d'être aimé, c'est-à-dire qui s'efforcent de le comprendre. La culture française est avant tout une attitude devant la vie, ou mieux encore une manière de vivre. La culture française ne s'enseigne pas, comme une science. C'est une œuvre commune à tous, une entreprise universelle à laquelle chacun peut apporter ce qu'il possède – une alliance, une amitié, une fraternité.

Voilà pourquoi, Messieurs, permettez-moi de le dire en passant, nous devons nous féliciter de voir confier les naissantes destinées de votre œuvre non pas à un vieux, ou même à un jeune docteur – les plus jeunes ne sont pas toujours les moins prétentieux – mais à une jeune fille capable de donner du charme à l'érudition elle-même, une jeune Française pleine d'enthousiasme, de bon sens et de raison. Cet hommage rendu à celle qui représente si bien la cause que nous allons nous efforcer de servir, n'est pas un simple hommage de courtoisie banale. Il me permet de revenir encore une fois sur une vérité que je n'ai fait qu'effleurer tout à l'heure. La France n'est pas seulement dans les livres, il ne faut pas la chercher seulement dans les livres, elle est dans les hommes, dans les œuvres sorties de mains d'hommes, et les plus humbles en apparence ne sont pas les moins précieuses – je dis les œuvres des hommes, sorties de leurs mains, des mains ouvrières et paysannes. Mesdames et Messieurs, lorsque vous pensez à la France, si vous ne l'avez jamais vue, ne pensez pas d'abord à ses bibliothèques

et à ses musées, mais à ses belles routes pleines d'ombre, à ses fleuves tranquilles, à ses villages fleuris, à ses vieilles églises rurales, six ou sept fois centenaires, à ses villes illustres, toutes ruisselantes d'histoire, mais d'un accueil simple et discret, à nos vieux palais construits si près du sol, en un si parfait accord avec l'horizon qu'un Américain, habitué aux gratte-ciel de son pays, risquerait de passer auprès d'eux sans les voir. Et lorsque vous pensez à notre littérature, pensez-y aussi comme à une espèce de paysage presque semblable à celui que je viens de décrire, aussi familier, aussi accessible à tous, car nos plus grandes œuvres sont aussi les plus proches de l'expérience et du cœur des hommes, de leurs joies et de leurs peines. C'est précisément parce que les siècles nous ont si profondément enracinés à notre sol, à notre terre, que nous pouvons opposer à la tyrannie un front invincible. La liberté n'est pas pour nous une abstraction, une image gréco-romaine, un souvenir de collègue. Notre liberté est une réalité vivante et permanente que nos pères ont vue de leurs yeux, touchée de leurs mains, aimée de leurs cœurs, arrosée de leur sueur et de leur sang. Nos champs, nos villes, nos palais, nos cathédrales ne sont pas le symbole de notre liberté, mais notre liberté même, la liberté dont nous n'avons à rendre compte qu'à Dieu, que nous ne rendrons qu'à Dieu.

Mesdames et Messieurs, j'ai dit tout à l'heure que la culture française était une manière de vivre, je pourrais dire plus exactement encore que c'est une manière d'aimer. Et d'abord d'aimer la vie. Qui s'approche de nous, de notre civilisation, de notre histoire, doit d'abord rendre avec nous hommage à la vie, aimer la vie. C'est sur l'amour de la vie que nous fondons notre christianisme même, alors que la triste et violente Espagne tout imprégnée de sémitisme aime à fonder le sien sur la mort. À cause de cela, nous sommes le peuple le plus chrétien de la terre, je veux dire le plus spontanément, le plus naturellement chrétien. Même ceux d'entre nous qui ne croient pas que Dieu s'est fait homme, que la Vérité éternelle peut être aimée dans une âme et dans un corps, que la Vie et la Vérité ne font qu'un, dans une des Personnes divines – *via, veritas et vita* – pensent et sentent comme s'ils le croyaient. Nous aimons la vie. Nous croyons en elle. Nous savons qu'elle ne nous a pas menti, qu'elle ne faillira pas à ses promesses. Ah ! Messieurs, si des millions d'hommes se sont précipités dans la servitude, dans l'abjecte sécurité de la servitude, c'est qu'ils n'aimaient pas la vie, qu'ils désespéraient de la vie.

Mais prenez garde. Nous ne donnons pas à ce mot de vie le même sens vague et tragique que les Allemands, dont les rêveries panthéistiques ont toujours, tôt ou tard, un dénouement sanglant. Les Allemands adorent la Vie en lui sacrifiant

les hommes, ainsi qu'à leurs anciennes idoles. Nous aimons la vie, parce que c'est Dieu qui l'a faite, qui l'a faite pour les hommes, et non les hommes pour elle. En attendant de la posséder un jour dans sa plénitude, nous honorons la part qui nous en a été donnée en ce monde. Nous l'honorons et l'aimons non pas en figures et en symboles, mais dans ses manifestations temporelles, la patrie, la province, le village où nous sommes nés, la terre étrangère où le destin nous a portés – que dis-je ? la maison inconnue où nous avons dormi une nuit, et que nous n'oublierons peut-être jamais. Le célèbre journaliste américain Waldo Frank – mais tous les journalistes américains sont célèbres – me demandait un jour comment je pouvais aimer le Brésil où j'avais si peu voyagé, alors que lui-même, l'ayant parcouru dans tous les sens, n'osait se flatter de le connaître : « Que voulez-vous ? lui dis-je, il me semble que vous vous y êtes précisément trop agité. Pour aimer, il faut prendre le temps d'aimer. Pour devenir un peu Brésilien, je me suis fait d'abord Mineiro, j'ai essayé de prendre racine quelque part. Vous ne pouviez pas prendre racine en chemin de fer. »

Mesdames et Messieurs, comme je vous le disais en commençant, le jour approche où pour un temps plus ou moins long, peut-être pour toujours, je regarderai le Corcovado s'enfoncer peu à peu au-dessous de l'horizon. Je quitterai Rio sans avoir vu le Hourco, l'Atlantico, ni mis le pied dans ce Quitandinha fameux qui – je le dis entre nous – a l'air, dans le majestueux paysage de Petropolis, d'une gigantesque construction de carton, sans doute parce qu'elle est à l'usage des millionnaires de papier. Je n'aurai vu ni le Hourco, ni l'Atlantico, ni Quitandinha, mais je serai content d'adresser alors mon adieu, non pas à un Brésil un peu abstrait, le Brésil des indicateurs de chemin de fer et des statistiques, trop vaste pour qu'on puisse le rassembler tout entier dans une seule pensée fervente, mais à cette province de Minas où j'ai vécu avec ma femme et mes enfants, à ce peuple de Minas, et plus tendrement et plus fidèlement encore, permettez-moi de le dire, à la part la plus humble, la plus souffrante de ce peuple. Le christianisme ne nous apprend-t-il pas à chercher Dieu dans ses pauvres ? Hé bien, si le peuple de Minas m'a fait comprendre le Brésil, ce sont les pauvres de Minas qui m'ont fait comprendre le peuple mineiro, pourquoi ne leur rendrais-je pas aujourd'hui un modeste hommage, qui d'ailleurs ne parviendra jamais jusqu'à eux ? Car j'ai une certaine expérience des pauvres de Minas. La maison que j'habite est à l'extrémité du plus misérable faubourg de Barbacène, hors des routes carrossables, et tout grouillant d'enfance et de misère. À mesure que j'avance en âge, c'est-à-dire que j'entends depuis plus longtemps les imbéciles parler à tort et à travers de ce qu'ils n'ont jamais

appris, je crois de plus en plus qu'on connaît un pays par ses enfants et par ses pauvres. Hélas, à la Croix-des-Âmes, il n'y a pas d'enfants riches, les mots de « pauvre » et d'« enfant » sont synonymes. Hé bien, ce qui m'a d'abord stupéfié, puis ému d'admiration, c'est la résistance de ces petits êtres à la misère, au froid, à la faim. Et le principe de cette résistance humble, inflexible à toutes les forces de mort, il ne paraît pas dans leurs membres grêles, dans leurs muscles fragiles, mais dans ce regard magnifique, plein d'une volonté de vivre à la fois humble et farouche, ce regard étrange que je n'ai jamais vu à aucun enfant de chez nous. Et ce regard des enfants de Minas, j'ai appris peu à peu à le retrouver chez les pères. Certes, la vie l'y a sans doute un peu flétri et comme usé. Mais il exprime la même patience indomptable que la mort elle-même ne désarme pas, car ce regard ne se détournera pas plus d'elle, le moment venu, qu'il ne s'est détourné de la vie. Mesdames et Messieurs, j'ai dit tout à l'heure que je n'avais vu ce regard à aucun enfant de chez nous. C'est probablement parce que je suis né trop tard. Lorsque le peuple de France luttait encore pour conquérir son sol contre la nature ennemie, construisait sa grandeur et son histoire, les enfants de mon pays avaient sûrement aussi ces yeux-là. C'est le regard d'un peuple qui ne devra jamais sa liberté qu'à lui-même, d'un peuple formé pour la liberté, parce qu'il ne l'a reçue de personne, il l'a conquise jour après jour, payée de son labeur obscur, de ses sacrifices sans nombre, de sa patience, de sa foi, parce qu'il l'a comme arrachée des entrailles de son sol natal, des entrailles de la Patrie.

IV. LA FRANCE DANS LE MONDE DE DEMAIN

Novembre 1944

Je ne prétends naturellement pas parler au nom de la France. J'ai la conviction de parler au nom d'un grand nombre de Français. Nous pouvons espérer dans le monde d'après-demain. Nous n'espérons pas grand-chose du monde de demain. Nous méprisons profondément ceux qui, n'en espérant guère plus que nous, font cependant profession publique d'optimisme sous prétexte qu'il ne faut décourager personne. Hélas ! on peut entretenir l'espérance par des mensonges, comme on maintient l'apparence d'une prospérité économique par l'inflation. Mais toute inflation aboutit tôt ou tard à la faillite.

Le monde de demain ressemblera vraisemblablement à celui d'hier. Pour se renouveler il devrait faire un effort immense, et d'abord rompre avec un système d'habitudes et de préjugés qui lui ont, jusqu'à la veille de la catastrophe, permis de justifier ses fautes, s'épargnant ainsi le sacrifice et l'humiliation de les réparer avant qu'il ne fût trop tard. Un monde épuisé par une guerre de cinq ans est-il capable de cet effort ? L'Histoire nous répond que non. L'épuisement de la guerre peut agir à la manière de ces copieuses saignées grâce auxquelles les aliénistes du xviii^e siècle prétendaient calmer les fous furieux. Mais le monde se trouve en face de problèmes à résoudre si urgents qu'il ne saurait se permettre une cure de détente, d'apaisement, de réadaptation aux paisibles travaux de la paix. Il lui faut se renouveler, c'est-à-dire créer. Détruire et créer. Le simple bon sens interdit de penser qu'on puisse exiger rien de tel d'un monde qui non seulement vient de vivre une aventure monstrueuse, hagarde, mais encore s'y est engagé jadis dans l'inconscience – ou plutôt avec la plus mauvaise conscience, ayant jusqu'à la dernière minute expérimenté tous les subterfuges, tous les mensonges. Nous ne croyons pas qu'il aura le courage de se renouveler. Nous croyons qu'il fera pis que de retourner aux anciens mensonges, il en inventera de

nouveaux, il déguisera les anciens. Il jouera la comédie de la révolution, d'une révolution sans risques, d'une révolution égalitaire dont l'individu fera les frais, mais qui renforcera encore la puissance de l'État, car la cause de l'égalité n'est pas celle de la liberté. Il jouera la comédie de la révolution, il y entraînera des jeunes gens qui ne demandent d'ailleurs qu'à se laisser convaincre, qui parlent et s'agitent beaucoup sans changer de place, qui se définissent au lieu d'agir. La France se méfie du monde de demain. Elle ne saurait attendre que les événements justifient cette méfiance. Le monde de demain nous donne de sérieuses raisons de prévoir qu'il ne sera qu'un compromis. Une fois engagée dans ce compromis, la France ne pourrait s'en dégager, elle s'y perdrait sans retour. La France entend bien cette fois laisser aux Démocraties le risque et la responsabilité des solutions provisoires. La France doit réserver l'avenir. Devant le monde de demain, je souhaite que l'attitude de la France ne prête à aucune équivoque trop facile à exploiter par les imposteurs. Je souhaite que cette attitude soit une attitude de refus.

Ce souhait n'exprime aucun pessimisme. Réserver l'avenir n'est pas désespérer de l'avenir. Il n'y a pas de spectacle plus digne de pitié que celui de ces jeunes gens qui se vantent d'être optimistes parce qu'ayant absolument perdu le sens de l'action, elles croient avoir déjà beaucoup fait en ayant dit ce qu'elles voulaient, et surtout ce qu'elles ne voulaient pas. Les générations qui ont marqué leur place dans l'Histoire, – ou plutôt orienté l'Histoire – n'ont nullement exécuté des programmes. Il en est ainsi de toutes les formes supérieures de l'action – c'est-à-dire de la création – à commencer par la création artistique. Un véritable romancier qui commence un livre part à la conquête de l'inconnu, il ne domine son œuvre qu'à la dernière page, elle lui résiste jusqu'au bout comme le taureau estoqué qui se couche aux pieds du matador, tout ruisselant de sang et d'écume. Les générations qui ont fait de grandes choses ont toujours fini par faire des choses auxquelles elles n'avaient pas pensé d'abord. Je me méfie des naïfs qui prennent le monde pour un tableau noir sur lequel on écrit des formules, qu'en cas d'erreur on est toujours libre d'effacer avec l'éponge.

Le problème qui se pose aujourd'hui n'est pas le problème de l'ordre, ou du moins ce problème est mal posé. Le problème qui se pose est le problème de la liberté. La liberté survivra-t-elle à la crise que vient de traverser le monde ? Disparaîtra-t-elle peu à peu des lois, des mœurs ? La notion s'en effacera-t-elle peu à peu dans la mémoire des hommes ? Qui pose le problème de la liberté pose en effet le problème de l'homme. Quelle est la valeur exacte de la matière humaine sur laquelle nous tenterons demain nos expériences ? Avons-nous le

droit de raisonner comme si nous étions sûrs qu'elle n'a subi aucune altération profonde ? Des millions et des millions d'hommes en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Russie, ont fait avec une espèce d'enthousiasme religieux, de délire sacré, l'abandon de leur liberté – je ne dis pas de cette liberté inférieure qui est, par exemple, le droit de disposer librement de son temps – mais de la liberté de juger, de penser, se sont enorgueillis de juger et de penser aveuglément comme le maître adoré qui jugeait et pensait pour eux. Oui ou non, des millions d'hommes sont-ils morts héroïquement, joyeusement, pour garder jusqu'au bout le droit de déléguer leur libre arbitre à un Chef, de le lui déléguer sans réserves et sans retour, de n'être rien qu'une volonté qui se tend, un bras qui frappe, au service d'un Parti ? Les imbéciles ont l'air de croire que ce phénomène a eu un caractère superficiel, que la propagande et la pédagogie auront facilement raison de ses conséquences. Mais les millions d'hommes dont je viens de parler n'agissaient pas ainsi par ignorance, ils n'avaient nullement besoin qu'on leur apprît ce que c'était que la liberté. Ils appartenaient tous à de vieilles chrétientés historiques, ils savaient parfaitement – beaucoup mieux peut-être qu'un ouvrier de M. Ford – la signification exacte de ce mot. Ils n'en méprisaient pas moins, ils n'en raillaient pas moins le nom et la chose, ils se répétaient entre eux le mot atroce de Lénine : « La Liberté ? Pour quoi faire ? » Et d'autres millions d'hommes à travers le monde les approuvaient et les enviaient – ouvertement ou en secret. Jusqu'à quel point l'idée de liberté a-t-elle été ainsi faussée dans les consciences ? Car le phénomène que nous venons d'analyser a certainement des causes lointaines. Reportons-nous aux environs de 1900, pas un homme sur cent mille n'eût osé prévoir ce phénomène, ou seulement l'imaginer. Il se préparait pourtant. Alors que tous les intellectuels du monde célébraient le triomphe final, irrévocable de la Démocratie, le prestige de la liberté se dégradait lentement, à notre insu. L'idée de Démocratie se répandait de plus en plus dans le monde, au point d'y régner presque sans conteste sur les esprits, mais l'idée de liberté est-elle nécessairement solidaire de l'idée de Démocratie ? La Vérité, c'est que l'idée de démocratie n'évoquait plus depuis longtemps qu'un idéal égalitaire de réformes sociales destinées à assurer le confort des masses, sous la tutelle croissante de l'état. Ces masses avaient beau parler encore par habitude de la liberté de penser, leur liberté de penser n'était plus, depuis longtemps, directement menacée, elles n'y attachaient pas beaucoup de prix, le prix qu'elles y eussent attaché, par exemple, au temps de l'Inquisition. Bien plus ! Elles avaient le culte de la Science, du Progrès. Elles avaient pu penser contre l'église, comment eussent-elles osé penser contre la Science, opposer leur volonté au

Progrès, expression populaire du Déterminisme universel ? Nous avons vu naître et se propager dans les masses populaires cette religion de la Science. Elle a paru d'abord n'avoir d'autre ennemi que la superstition. Mais nous ne prévoyions pas qu'en ruinant indistinctement non seulement les superstitions mais les croyances, elle aboutirait à détruire une croyance essentielle, indispensable sur laquelle se fonde l'idée de liberté – la foi de l'homme en lui-même. Tout en exaltant l'Humanité, elle humiliait, elle écrasait un peu plus chaque fois l'homme devant la nature, elle élevait l'Humanité de toute la hauteur d'où elle précipitait l'homme, le singe supérieur en cours d'évolution, elle sacrifiait l'homme à l'Humanité, comme le Totalitarisme le sacrifie à l'État, à la Nation. Le culte de l'Humanité, substitué à cette Religion de l'Homme dont la plus haute expression est le Christianisme qui nous divinise – je veux dire qui divinise chacun de nous, fait participer chacun de nous à la Divinité, donne à chacun de nous, au plus humble d'entre nous, un prix infini, digne du sang divin – le sacrifice de l'Homme à l'Humanité, de l'Humanité au Progrès, pour aboutir ridiculement au sacrifice du progrès lui-même à la dictature de l'Économique, tel fut le crime auquel restera toujours attaché le mot de la Démocratie, forme bourgeoise de la Révolution. *Le Contrat Social* de Rousseau exprime très bien le sentiment, ou du moins le complexe des sentiments exaltés qui a jeté l'ancien Régime dans la Révolution, non pas comme dans le gouffre où il devait s'engloutir, mais comme à la cime vers laquelle il n'avait cessé de tendre. L'indépendance de l'individu vis-à-vis de l'État y est poussée jusqu'au paradoxe, et la méfiance envers la Société y prend le caractère d'une condamnation – l'homme naît bon, la société le déprave – mais déjà pour Robespierre, il n'est plus question que d'État, de Nation et d'un Être suprême servant de caution métaphysique à la Nation, à l'État. De populaire, la Révolution était devenue bourgeoise. Car la bourgeoisie a toujours lié son sort à celui de l'État, un peu dans ce même esprit que la Société de Jésus a lié le sien au pouvoir, chaque jour plus étendu, de l'Autorité Pontificale. Quelques années après 1789, n'a-t-on pas vu cette bourgeoisie collaborer, avec Napoléon, à la plus furieuse tentative de centralisation qu'on ait vue depuis le temps lointain des Antonin et des Sévère ?

On me reproche parfois de n'être pas démocrate. Je ne suis ni démocrate ni antidémocrate. J'estime seulement que ce mot de démocrate n'offre plus rien de clair ni de satisfaisant pour l'esprit. Tout le monde a pu, et peut se dire démocrate, y compris le Führer et Mussolini. Les démocrates anti-totalitaires sont évidemment des gens très sympathiques. Par malheur, ils refusent de voir la démocratie dans les faits, c'est-à-dire dans son développement réel. Ils refusent

de la voir dans l'Histoire. Pour reprendre une comparaison déjà faite, supposons qu'un habitant de Sirius ait pu observer l'évolution générale de l'Europe et de l'Amérique jusqu'à la guerre de 1914. À l'imaginer plus objectif que nous, plus étranger à nos passions, ou pour mieux dire, doué d'une clairvoyance surhumaine, angélique, le vocabulaire pacifiste et humanitaire des hommes de 1900 ne l'aurait pas trompé. Le vocabulaire démocratique continuait à être le vocabulaire individualiste de la Déclaration des Droits, mais la Démocratie n'était plus depuis longtemps d'accord avec son vocabulaire. En 1910, les imposteurs intellectuels parlaient le langage de Rousseau alors que la Législation renforçait partout la puissance de l'État. Si nous avons posé à l'habitant de Sirius la question suivante : « L'Europe et l'Amérique évoluent-elles vers la Démocratie ? » l'homme de Sirius aurait pu répondre : « Je ne sais pas encore bien exactement ce que vous entendez par démocratie, mais pour m'en tenir à ce que je vois, à ce que vous verrez bientôt, je dirai que le monde évolue rapidement vers les guerres économiques et militaires, aussi inexpiables l'une que l'autre, vers un Nationalisme atroce au nom duquel les gouvernements favoriseront ouvertement la trahison de la Science envers l'homme, l'insurrection de la Machinerie contre l'Humanité. »

Je répète que ce qui fausse ou stérilise toute discussion entre hommes de bonne volonté, c'est l'équivoque entre le mot de démocratie et le mot de liberté. Nous croyons indispensable de mettre les jeunes générations en garde contre un malentendu qui dans peu d'années leur coûtera encore des flots de sang. Je respecte profondément l'image qui se forme en eux-mêmes lorsqu'ils prononcent ce mot magique. Cette image, absolument différente de la réalité, est à mes yeux un héritage sacré, car c'est à cette image de justice, de fraternité, que des millions d'hommes ont sacrifié leurs nobles vies. Je me permets pourtant de demander aux jeunes gens de bonne foi : « Les expériences de ces trente dernières années vous permettent-elles de garder sur un tel sujet, les illusions de l'ouvrier parisien des barricades de 1830 ou de 1848 ? » Malgré les progrès de l'industrie, la France de 1830 était encore un grand pays agricole. Contrairement à l'Angleterre, la fortune et la propriété s'y trouvaient extrêmement divisées – Balzac a dénoncé dans un de ses plus célèbres romans, le péril de cette excessive division. Les partis politiques étaient organisés d'une manière rudimentaire, la presse encore dans l'enfance, le journal une entreprise le plus souvent désintéressée disposant d'un capital minime, à la portée du premier venu. Dans un tel milieu, la démocratie eût pu s'exercer patriarcalement, en famille – non pas dans les bureaux des Compagnies anonymes, des Trusts, mais sur la place du

village, au café, à l'atelier, par un peuple que la civilisation capitaliste n'avait pas emporté dans sa course éperdue, hallucinante et qui avait encore des loisirs. Hélas ! même aujourd'hui, le mot de démocratie signifie toujours pour les naïfs le gouvernement idéal des « petites gens ». Ces naïfs n'ont pas l'air de se rendre compte que l'existence de la démocratie de leurs rêves dans un monde tel que celui-ci n'est pas moins inconcevable que l'existence d'une armée du xvie siècle dans la guerre moderne, qu'il est aussi ridicule pour eux d'espérer instaurer la vraie démocratie que pour moi d'attendre la restauration de la Monarchie de saint Louis. Tout homme doué d'un minimum de sens historique devrait comprendre que la mystique démocratique survit bien qu'absolument isolée du fait démocratique qui devrait lui correspondre ainsi que l'âme séparée du corps. Lorsque nous parlons ainsi, nous nous entendons opposer des définitions rassurantes : « La Démocratie sera ceci, la Démocratie sera cela, Churchill a dit, Roosevelt affirme. » – Que nous importent les définitions ! Un idiot devrait comprendre que le suffrage universel doit devenir rapidement, sous un Régime Capitaliste, un trust comme les autres, et dans un Régime socialiste à tendances totalitaires, un instrument de puissance au service de l'État – ce qu'il était d'ailleurs en Allemagne. Car c'est le plébiscite qui a fait Hitler, Hitler est sorti des entrailles du peuple, les peuples aussi font des monstres, il n'y a même qu'eux, sans doute, qui soient capables d'en faire. Me permettra-t-on une remarque à ce sujet, même si elle risque de n'être comprise par personne ? L'égalité prolétarise les peuples, les peuples deviennent des masses, et les masses se donneront toujours des tyrans, car le tyran est précisément l'expression de la masse, sa sublimation. On ne fait pas une société avec des masses, et sans société véritable, pas de liberté organisée. Si vous voulez être libres, commencez donc par refaire une société, imbéciles !

Des amis très chers m'avaient demandé quelques pages pour ces cahiers. Je les leur donne. Je n'ai jamais pensé leur fournir un programme, je me contente de leur dénoncer un certain nombre d'impostures. Sous quelque nom qu'elle se présente, aucune expérience de salut n'est possible aussi longtemps qu'on prétendra passer, grâce à un système quelconque, de lois ou de règlements, de l'état présent du monde à un état de sécurité ou même de confort. Une telle espérance est absurde. Nous pouvons évidemment trouver la formule de quelque solution provisoire, mais ceux qui nous suivront, paieront en ce cas très cher notre égoïsme et notre lâcheté, maudiront justement notre mémoire. Si nous ne nous sentons pas capables de ce crime contre l'avenir, il nous faut comprendre dès maintenant que notre génération, et plusieurs autres encore sans doute,

devront être sacrifiées au travail de restauration nécessaire, que ce sacrifice leur sera demandé, total, c'est-à-dire qu'il devra être fait dans le doute, l'angoisse, parce que les nouveaux chemins que nous allons avoir à ouvrir coûte que coûte ne nous offriront aucun repère certain. Lorsque j'écris le mot de restauration, je pense évidemment d'abord à la restauration des valeurs spirituelles. Mais le même raisonnement serait parfaitement valable en ce qui regarde la restauration des valeurs matérielles. Un Américain éminent déplorait l'autre jour devant moi l'attitude de l'immense majorité de ses concitoyens qui ne se posent en ce moment qu'une seule question : lequel des deux candidats, Dewey ou Roosevelt, est le plus capable de maintenir les hauts salaires. Aucune politique ne saurait maintenir définitivement les hauts salaires mais les électeurs ne veulent pas se l'avouer. Ils se révoltent contre la perspective d'une crise douloureuse qui sauverait l'avenir aux dépens du présent, c'est-à-dire à leurs dépens.

Le monde réaliste moderne dans sa hideuse cupidité, dans son cruel orgueil, a non seulement corrompu les traditions, les institutions, les lois, mais il a aussi corrompu les hommes. Pour refaire une société digne de ce nom, il faut refaire des hommes. Chers amis catholiques, qui me lisez, vous vous dites peut-être que ce soin nous regarde, et moi je vous dis que nous sommes devenus très incapables de cette tâche. Nous nous sentons vivants parmi tant de malheureux qui déjà ont la ressemblance des morts, et c'est vrai que nous sommes vivants, si c'est vivre que respirer encore. Mais il faudrait que nous soyons deux fois, dix fois vivants, que nous ayons d'immenses disponibilités de vie – or nous vivons sur un petit capital de vie, nous ne saurions pas en distraire grand-chose pour nos frères sans risque de perdre le souffle. Mon Dieu, en parlant ainsi, je n'espère convaincre aucun de ceux que cette vérité humilie, et qui la refusent ! Rien n'est plus facile que de se persuader soi-même qu'on est vivant, très vivant, il suffit de gesticuler beaucoup, de parler beaucoup, d'échanger des idées comme on échange des sous, une idée appelant l'autre, comme les images, dans le déroulement des songes. Hélas ! dès qu'on s'examine un peu on découvre très aisément en soi ces sources d'énergie corrompue, stérile. Un artiste les connaît mieux qu'un autre car tout le travail de création est précisément de les refouler, de les dominer, de faire taire coûte que coûte ce ronron monotone. Lorsqu'on songe à l'énorme, au colossal matériel que la presse, la radio, le livre mettent à la portée du premier venu, on commence à se rendre compte que le cerveau de l'homme moderne, aussitôt que son activité ne s'exerce plus dans le cercle étroit de la spécialité, de la profession, travaille extrêmement peu, et sur un petit

nombre de slogans.

Catholiques, il ne suffit pas d'exalter la vérité, il conviendrait plutôt de savoir la valeur de ce que nous allons mettre à son service. Je sais parfaitement que tout ce que j'écris sur la diminution ou – si on peut dire – sur la dévalorisation de l'homme moderne, exaspère quelques-uns de nos lecteurs. Qu'importe ? J'aurais seulement tort si proclamant cette dévalorisation pour les autres, je refusais de me croire moi-même dévalorisé. Il n'en est rien. Je sais que je n'échappe pas à la dévalorisation générale, j'ai trop connu, dans ma jeunesse, l'homme de l'ancienne France, de l'ancienne Europe, pour me faire illusion sur ce point. Que la supériorité de ces hommes sur nous, non pas en intelligence certes, mais en caractère, ou du moins en « tonus » vital, vînt seulement des mœurs, des usages, des habitudes – c'est-à-dire du climat moral et mental dans lequel ils avaient été formés – qu'importe ? En 1914, j'avais déjà vingt-six ans. J'ai donc vécu plus d'un demi-siècle dans un monde où, pour ne parler que de ce détail, l'usage de passeport n'existait plus que dans deux pays arriérés, la Russie et la Turquie. Partout ailleurs, en Europe, comme d'un côté ou l'autre de l'Atlantique, aucun policier, sans une raison des plus graves, et sans être muni des autorisations nécessaires, n'eût osé demander ses papiers à un voyageur correct – riche ou pauvre – qui aurait considéré d'ailleurs cette curiosité comme un insupportable outrage à sa dignité. Il est évident qu'un garçon dressé dès son enfance à prouver docilement, plusieurs fois par jour, à des fonctionnaires souvent peu courtois qu'il n'est ni un assassin, ni un voleur, ni un espion – bref qui trouve parfaitement naturel qu'on ne le croie jamais sur parole – ne peut avoir finalement qu'une mentalité peu différente de celle d'un des pensionnaires de ces prisons ultramodernes – telles que le cinéma américain nous les montre – et qui me paraissent être la parfaite image de la société future.

On peut trouver cet exemple frivole. Ceux qui pensent ainsi démontrent simplement leur incompréhension du problème. L'amour humain – l'amour d'un être pour un autre être – se mesure aussi à certains détails, à certaines nuances d'attitudes que le langage des amants appelle des « attentions ». Lorsque dans un pays le plus modeste citoyen se révolte d'instinct contre toute intrusion dans sa vie privée, c'est là un signe mille fois plus satisfaisant que cent mille discours, conférences ou rapports sur la protection des libertés indispensables. Quand, aux environs de 1905, on parla en France, pour la première fois, de l'impôt sur le revenu, beaucoup d'observateurs jugèrent absolument impossible de faire accepter aux Français l'intervention de l'Administration chargée de contrôler leur compte en Banque ou leurs bénéfices commerciaux. Mais, depuis lors, nous

avons fait beaucoup de chemin... Nous trouverons bientôt tout naturel de voir relever les médecins du secret professionnel, afin de permettre à l'État, comme en Allemagne ou en Russie, de stériliser les transmetteurs d'infirmités ou d'affections héréditaires. La guerre a prouvé, prouve chaque jour, l'effroyable docilité du public, vis-à-vis de n'importe quel règlement ou restriction. Lorsque cette docilité sera devenue la règle – en paix comme en guerre – à quoi bon discuter sur les fondements juridiques de la liberté ?

À quoi bon se mettre l'esprit à la torture pour trouver la formule de nouvelles institutions libérales ? Il ne s'agit pas d'édifier à grand-peine des institutions libérales, il s'agit d'avoir encore des hommes libres à mettre dedans.

Le monde ne s'organise pas pour la paix. Il s'organise pour de nouvelles guerres. J'ai déjà écrit ceci textuellement dans un livre publié en 1930, *La Grande Peur des bien-pensants*. Ce monde s'organise pour de nouvelles guerres, parce qu'il se sent incapable de s'organiser pour la paix, d'organiser la paix. Au point de détresse universelle où nous en sommes, une vraie paix exigerait des nations victorieuses une clairvoyance, une audace, une générosité dont elles ne se sentent pas capables. Qui de nous oserait encore parler sans rire de la Charte de l'Atlantique ? Le cynisme des gouvernements s'étale maintenant au grand jour, ceux qui menacent font claquer le fouet, ceux qui tremblent n'ont nul souci de cacher leur tremblement. Ils s'en font une excuse vis-à-vis des amis qu'ils trahissent, ils s'en feraient presque un mérite. Le monde ne s'organise pas pour la paix, parce qu'il ne s'organise pas pour la liberté. Chaque pas fait contre la liberté est un pas fait pour la guerre.

La France regarde ce monde non pas comme un ennemi à combattre, mais comme un associé peu loyal avec lequel il est dangereux de collaborer, sinon dans la mesure absolument indispensable au bien commun. Mon pays n'a plus ni armée, ni vaisseaux. À l'exception d'un seul, ses ports magnifiques sont recouverts par les vagues, beaucoup de ses villes sont en cendres, ses routes effondrées, ses chemins de fer détruits. Il ne saurait donc s'agir pour lui d'imposer à qui que ce soit sa conception traditionnelle de la vie, mais il ne doit pas se laisser engager dans l'énorme imposture qui se prépare. Nous devons nous résigner courageusement à ce que ce refus soit mal compris et nos intentions calomniées, peut-être même par des amis sincères. On saura tôt ou tard quel service nous aurons pourtant ainsi rendu au monde. La France n'a aucun moyen, je le répète, de repousser une paix à laquelle ne s'accorderaient ni sa raison ni sa conscience, mais du moins elle peut toujours lui refuser son témoignage et sa caution. Parmi ceux qui me lisent, plus d'un se dira sans doute :

« Si médiocre qu'elle soit, pourquoi ne nous entendrions-nous pas tous pour laisser cette paix, comme on dit en termes de sport, tenter sa chance ?... » mais ce n'est pas à la paix que vous laissez une chance, c'est aux idées fausses, à une certaine conception absolument fausse de l'ordre dans la Paix, qui vient précisément de jeter la civilisation dans le chaos. Ces idées fausses disposent de la puissance matérielle. Raison de plus pour que nous leur opposions ce qui nous reste, un petit nombre d'idées justes, humaines, par lesquelles nous espérons encore nous sauver, mais auxquelles nous refuserions de survivre.

V. LA RÉVOLUTION DE LA LIBERTÉ

Décembre 1944

(... Il y a vingt ans, le petit-bourgeois français refusait de laisser prendre ses empreintes digitales, formalité jusqu'alors réservée aux forçats. Oh ! oui, je sais, vous vous dites que ce sont là des bagatelles.) Mais l'homme de mon pays, l'homme de l'ancienne France attachait à ces bagatelles une importance énorme. Chaque citoyen, chaque corporation, chaque état, chaque confrérie, chaque ville et presque chaque village, avait ses privilèges et les maintenait coûte que coûte. Durant des siècles pas un homme de police n'eût franchi le seuil inviolable de l'Université de Paris, sans être massacré par les étudiants. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, comme beaucoup d'autres, jouissait du droit d'asile. Les immenses terrains qu'elle possédait au bord de la Seine, étaient ainsi devenus un repaire de malandrins. L'Abbé leur proposa de les embarquer à ses frais pour l'Amérique, avec un petit pécule. Dix-huit refusèrent pour lesquels on exigea du Roi une lettre de pardon. L'homme de l'ancienne France, cher lecteur, vous paraîtrait aisément aujourd'hui un anarchiste. Ce que vous appelez désordre, il l'appelait ordre. Je suis un homme de l'ancienne France, les Démocraties uniformisées me font rire. L'opinion publique, au xviii^e siècle, s'est soulevée contre l'usage traditionnel d'enrôler de force, dans les ports, en cas de nécessité, un certain nombre de jeunes marins. Elle accusait aussi les sergents recruteurs de payer trop généreusement à boire aux garçons dont ils sollicitaient la signature qui allait les faire, pour six ans, soldats du Roi... Aujourd'hui l'exception est devenue la règle, la Démocratie mobilise tout, hommes, femmes, enfants, animaux et machines, sans même nous demander de trinquer à sa santé. Je suis un homme de l'ancienne France, j'ai la liberté dans le sang. Vous me direz que l'ancienne France n'a pas été tendre pour les Juifs. Je n'approuve pas ces injustices, mais il faut les comprendre. Les Juifs ont toujours été des précurseurs. Dès le onzième siècle, ils se sont efforcés par tous les moyens de constituer, à

l'intérieur de la Cité Chrétienne, une Société Capitaliste. Les hommes de l'ancienne France empruntaient au Juif. Au bout de quelques années, leurs terres, leurs bestiaux, leurs maisons transformés en or par la redoutable alchimie de l'usure, avaient fini par venir s'entasser dans les caves de la Communauté juive, du ghetto. Lorsque nos aïeux ne possédaient plus qu'une chemise, ils se souvenaient tout à coup – un peu trop à propos, je l'avoue – que les Juifs avaient crucifié Notre Seigneur, et ils allaient piller la cave du juif. On les aurait difficilement convaincus de mourir de faim devant la porte de cette cave, dans le but de rendre hommage par leur sacrifice volontaire au sacro-saint principe de la Propriété, seul dieu de la civilisation moderne.

L'ancienne France n'était pas tendre non plus pour les hérétiques ; mais il ne s'est jamais passé chez nous ce qui s'est passé en Espagne. Nos guerres de religion furent des guerres civiles, des guerres de partis. La preuve que l'ancienne France ne haïssait pas les hérétiques, c'est qu'elle a follement aimé Henri IV pour avoir précisément réconcilié tout le monde, renvoyé dos à dos la haute noblesse protestante payée par l'Allemagne ou l'Angleterre, et le parti clérical subventionné par l'Espagne, comme hier par Mussolini et Franco. En ce temps-là, d'ailleurs, l'Église était la seule force capable de faire contrepoids à l'État, aux nobles, aux riches. Les pauvres diables, qui avaient tant des leurs parmi les clercs, se trouvaient flattés qu'un seigneur dût céder le pas à un simple frocard, et ils se pressaient aux sermons terriblement démagogiques des moines mendiants, comme à présent aux meetings ouvriers. Tous ces gens-là comprenaient que ce qui était perdu par l'Église n'était pas gagné par eux, et ils voyaient très justement dans l'Évangile la charte des misérables. Au cours d'un entretien comme celui-ci, je ne voudrais rien écrire qui rappelle les phrases rituelles des écrivains catholiques sur un tel sujet, je ne désire ennuyer personne. Qu'il me soit seulement permis de dire ce que l'Église a été hier, elle le redeviendra peut-être demain.

Tandis que j'écris ces lignes, quelques centaines d'hommes dont les noms sont ignorés du public mais la puissance presque sans bornes, réunis par groupes dans de somptueux bureaux standards, discutent entre eux les ressources de chaque nation en fer, en cuivre, en manganèse, en phosphates, en pétrole, et se croient capables de fixer en dernier ressort, appuyés sur leurs statistiques, la destinée du genre humain. J'ai bien le droit d'établir des statistiques, moi aussi. Je me demande quel est le pays où l'on trouve, sinon le plus d'hommes libres, du

moins le plus d'hommes héréditairement et traditionnellement attachés non à l'idée vague, théorique ou juridique de la liberté – comme un philosophe déiste au concept de l'Être Suprême inaccessible et inconnaissable – mais à leurs libertés, à leurs droits, si humbles qu'on les suppose, à leurs droits, à leur dignité ! Car pour qu'un homme puisse se dire libre, il importe absolument qu'il ait fait de la Liberté son point d'honneur. Un homme d'honneur peut se passer de radio, de cinéma, d'auto, de frigidaire, mais il ne peut pas se passer d'honneur. Il refuse de céder la plus petite parcelle de son honneur, c'est-à-dire de ses libertés légitimes. Un homme d'honneur peut très bien mourir par point d'honneur – pour une raison en apparence futile. Elle n'est futile que pour les imbéciles. Un imbécile en effet est seul capable de se demander sérieusement si le simple geste à peine esquissé d'un soufflet, doit être considéré moins insultant qu'un coup de pied au derrière. Lorsqu'on comprend cela, on est beaucoup moins tenté de rire du brave bourgeois français refusant de laisser prendre ses empreintes digitales. Il avait parfaitement le droit de se demander si on s'en tiendrait là, si on ne finirait pas par lui imprimer au fer rouge un numéro sur la cuisse, afin de faciliter le travail des fonctionnaires. Et d'ailleurs les raisons par lesquelles on justifie la première mesure, serviraient aussi pour la seconde. Elles serviraient pour beaucoup d'autres, elles serviraient presque à l'infini. L'erreur commune est de se dire, à chaque nouvelle restriction : « Après tout, ce n'est qu'une liberté qu'on me demande. Lorsqu'on se permettra d'exiger ma liberté tout entière, je protesterai avec indignation ! » Il y a ainsi des femmes qui se croient en sûreté auprès d'un homme parce qu'il ne leur a pas encore demandé franchement de coucher avec elles. Il ne leur demandera jamais. Elles auront couché avec lui bien avant qu'il le leur ait demandé.

Il y a une religion de la Liberté, il y a une religion de l'Honneur, il y a une religion de l'Homme. Aux grands jours de son histoire, notre peuple n'a jamais voulu distinguer entre elles. C'est au nom de l'honneur, et non de l'intérêt, de la sécurité, du bien-être, c'est au nom de la dignité incessible et insaisissable de l'homme en face de l'État, qu'il exige la liberté. N'est-ce pas une étrange imposture que de prétendre mettre au service de toutes les conceptions inspirées par le déterminisme, une Révolution qui a eu Rousseau pour parrain ? « L'homme est libre, la société le déprave » ; je me demande ce que peuvent tirer de là, pour leur cause, des gens qui légifèrent, réglementent du matin au soir, sous le prétexte – non toujours avoué, mais évident, mais certain – de défendre leur système contre son pire ennemi, l'individu, l'homme seul, l'animal

redoutable aux réactions imprévisibles qu'ils n'estiment maniable, comme les taureaux d'Andalousie, qu'en troupeau. « L'homme est bon, la société le déprave. » Je reconnais l'erreur, mais elle est généreuse, elle est noble. Depuis cent cinquante ans, les écrivains catholiques la criblent de sarcasmes, et elle fait écumer Maurras. Il est triste pour les catholiques de lui préférer si souvent un stérile pessimisme qui n'est pas loin de faire de l'homme, avec Taine, une bête méchante et incorrigible. Ils trouvent cette conception plus ou moins d'accord avec le dogme du péché originel. En flattant leur croyance au péché originel, on les engage dans des erreurs mille fois pires que l'optimisme de Rousseau, on les associe non à des illusions, mais à des crimes. Ils savent pourtant très bien que s'il existe dans l'homme un principe de péché, la grâce lui donne les moyens de se surpasser indéfiniment lui-même. N'importe ! Ils ne veulent plus que nous espérons, comme nos pères, le Royaume de Dieu en ce monde, ils ont peur d'y perdre leur place. Ils laissent diffamer l'être mystérieux fait à l'image de son Créateur, élevé jusqu'à lui, frère du Christ, Christ lui-même, associé à l'universelle Rédemption. Ils le laissent diffamer non par malice, sans doute, mais par une habitude invétérée de servilité envers les pouvoirs constitués, pour faire plaisir aux gens sérieux, aux juges, aux gendarmes, dans la crainte de se faire traiter d'anarchistes par les propriétaires... « L'homme est bon, la société le déprave. » Je trouve qu'une telle maxime aurait parfaitement sa place parmi ces idées que Chesterton appelait « des idées chrétiennes devenues folles ». Après tout, à la fin des fins, l'homme a été créé sans malice, non pas la Société, qui, bien que voulue par Dieu, est l'œuvre de l'homme. Et quel chrétien ne reconnaîtrait dans cette méfiance de Rousseau pour elle, un souvenir déformé, affaibli, de la malédiction portée par Jésus-Christ contre le Monde, la Sagesse du Monde, le réalisme du Monde. — « Je ne prie pas pour le Monde. »

Je m'excuse de dire ici en peu de mots ce qui ferait la matière d'un livre, mais qu'importe ! Ceux qui lisent ces lignes avec indifférence s'endormiraient sur le livre. Je n'ai jamais parlé pour les gens qui, sous prétexte de comprendre, exigent de moi que je les rassure, que je les rende rassurés à leurs habitudes de penser et de sentir, à leurs pantoufles. À ceux qui veulent courir le risque de penser par eux-mêmes, je n'ai pas de consigne à donner, j'essaie de leur ouvrir un chemin. Je ne suis pas un philosophe, un penseur, un professeur. Je suis un homme comme vous, comme n'importe lequel d'entre vous, mais je sens ce que vous ne sentez pas, ce que vous subissez sans le sentir, – l'immense pression exercée à chaque heure, jour et nuit, sur nous tous, par le conformisme universel,

anonyme, disposant de ressources inépuisables, de méthodes ingénieuses et implacables pour la déformation des esprits. Ces ressources, ces méthodes sont entre les mains d'un petit nombre d'hommes d'argent sans scrupule, beaucoup plus puissants que les gouvernements, et dont la bonne volonté stupide serait plus à craindre que la malice. Sous leurs coups répétés, je vois s'effondrer l'une après l'autre des traditions spirituelles mille fois plus précieuses et vénérables encore que la vénérable et précieuse abbaye du Mont-Cassin. Je ne suis ni professeur, ni philosophe, mais si je l'étais, je ne croirais pas qu'il suffise d'opposer quelques définitions irréfutables à des milliers de slogans manœuvrant bien en ordre et chargeant ensemble comme des tanks. On se moque toujours des gens qui se paient de mots. Il existe aussi des gens qui se paient d'idées. Qu'importe l'idée inscrite sur un papier froid, ou dans un cerveau presque aussi froid que le papier ! Il faut qu'une idée s'incarne dans nos cœurs, qu'elle y prenne le mouvement et la chaleur de la vie. C'est un point de vue qui devrait être familier à tous les chrétiens, si la plupart n'avaient depuis longtemps préféré la Lettre à l'Esprit – le Verbe de Dieu s'est fait chair. Lorsque l'idée de liberté ne sera plus que dans les livres, elle sera morte. Ô vous qui me lisez, commencez par le commencement, commencez par ne pas désespérer de la Liberté ! L'énorme mécanisme de la Société moderne en impose à vos imaginations, à vos nerfs, comme si son développement inexorable devait tôt ou tard vous contraindre à livrer ce que vous ne lui donnerez pas de plein gré. Le danger n'est pas dans les machines, sinon nous devrions faire ce rêve absurde de les détruire par la force, à la manière des iconoclastes qui, en brisant les images, se flattaient d'anéantir aussi les croyances. Le danger n'est pas dans la multiplication des machines, mais dans le nombre sans cesse croissant d'hommes habitués, dès leur enfance, à ne désirer que ce que les machines peuvent donner. Le danger n'est pas que les machines fassent de vous des esclaves, mais qu'on restreigne indéfiniment votre liberté au nom des Machines, de l'entretien, du fonctionnement, du perfectionnement de l'universelle Machinerie. Le danger n'est pas que vous finissiez par adorer les Machines, mais que vous suiviez aveuglément la Collectivité – dictateur, état ou parti – qui possède les Machines, dispose des Machines, vous donne ou vous refuse la production des Machines. Non, le danger n'est pas dans les Machines, car il n'y a d'autre danger pour l'homme que l'homme même. Le danger est dans l'homme que cette civilisation s'efforce en ce moment de former.

L'individu dispose d'un petit nombre de moyens, chaque jour réduit, de

résister à la pression de la masse, comme un sous-marin en plongée, à celle de l'eau. Tous les régimes, au cours de l'Histoire, ont tenté de former un type d'homme accordé à leur système, et présentant par conséquent la plus grande uniformité possible. Il est inutile de dire une fois de plus que la civilisation moderne dispose, pour atteindre ce but, de moyens énormes, incroyables, incomparables. Elle est parfaitement en mesure d'amener peu à peu le citoyen à troquer ses libertés supérieures contre la simple garantie des libertés inférieures, le droit à la liberté de penser – devenu inutile puisqu'il paraîtra ridicule de ne pas penser comme tout le monde – contre le droit à la radio ou au cinéma quotidien.

Je m'excuse de donner à une pensée absolument juste cet accent d'ironie, cette pointe d'humour. Il est évidemment difficile de se représenter un citoyen des Démocraties venant échanger, au guichet de l'État, sa liberté de penser contre un frigidaire. Les choses ne se passeront pas exactement ainsi, bien entendu. Mais nous savons la tyrannie que l'habitude exerce sur presque tous les hommes. Nous voyons aujourd'hui la spéculation exploiter avec une espèce de rage croissante les habitudes de l'homme. Elle en crée sans cesse de nouvelles – en même temps que les joujoux mécaniques que ses ingénieurs lui fournissent, et qu'elle jette inlassablement sur le marché. La plupart de ces besoins, constamment provoqués, entretenus, excités par cette forme abjecte de la Propagande qui s'appelle la Publicité, tournent à la manie, au vice. La satisfaction quotidienne de ces vices portera toujours le nom modeste de confort, mais le confort ne sera plus ce qu'il était jadis, un embellissement de la vie par le superflu, le superflu devenant peu à peu l'indispensable, grâce à la contagion de l'exemple sur les jeunes cerveaux de chaque génération. Comment voulez-vous qu'un homme formé, dès les premières heures de sa vie consciente, à ces innombrables servitudes, attache finalement grand prix à son indépendance spirituelle vis-à-vis d'un système précisément organisé non seulement pour lui donner au plus bas prix ce confort, mais encore pour l'améliorer sans cesse ?

En face de ce système, la France refuse d'abdiquer. Non par attachement au passé, mais par fidélité à l'avenir, car elle croit que ce système porte en lui le principe de sa propre destruction, se détruit lui-même à mesure. Les guerres ne le sauveront pas de la faillite, la faillite ne le sauvera pas des guerres. Les guerres se font chaque fois plus instructives, et sa faillite est permanente – je veux dire qu'il subsiste grâce aux faillites, une faillite compensant l'autre. Notre pays a fait envers lui ce qu'il a pu. Il y a perdu sa fortune, jadis la plus saine et la

plus solide de l'Europe, engagé et perdu sa puissance militaire. Je répète qu'il refuse d'engager pour une cause déjà condamnée ce qui lui reste, ce qui lui rendra tôt ou tard ce qu'il a perdu, sa magistrature spirituelle. L'intrépide vice-président des États-Unis désignait impitoyablement l'autre jour M. Mac Cormick comme le type même de ces Maîtres du Système que je viens de décrire, et auquel on voudrait que la France continuât de s'associer. La France refuse de s'associer avec M. Mac Cormick. Il y a trop longtemps que la France essaie poliment de se faire comprendre de M. Mac Cormick. À essayer de nous faire comprendre de M. Mac Cormick, nous risquons de finir par ne plus nous comprendre nous-mêmes. Le vice-président des États-Unis dit de M. Mac Cormick qu'il met l'argent au-dessus de l'homme. Il serait plus juste de dire « les Affaires », car M. Mac Cormick doit être végétarien comme M. Hitler et la plupart des milliardaires américains, il est très possible qu'il ait personnellement des besoins d'argent fort modestes. En sacrifiant l'homme aux Affaires, M. Mac Cormick est absolument dans l'esprit du système qui a l'air d'immoler l'homme sur n'importe quel autel – celui du Parti, de la Nation, du Déterminisme économique, – mais qui en réalité ne le sacrifie qu'à lui-même, c'est-à-dire à ses innombrables expériences. Nous en avons assez de ces expériences. Le système prétend faire le bonheur de l'homme malgré lui. Le système ne fait pas l'homme, mais il met cet échec sur le compte de l'homme, de la résistance de l'homme, et il resserre chaque fois d'un cran sa discipline. Il demandera demain ce que le Christianisme n'exige de personne, ce qu'il conseille seulement à ses Saints, l'obéissance totale, l'obéissance spontanée, simple et joyeuse au Maître. Nous savons ce que la France y a perdu, nous savons ce qui la menace encore. Pour maintenir vingt années notre pays dans la ligne d'une politique qui devait le mener logiquement au sacrifice total, froidement escompté, on l'a systématiquement entretenu dans la double terreur, la terreur alternée, du Nazisme et du Communisme. La guerre n'a nullement interrompu cette manœuvre de division et d'émiettement. Durant des mois, on a feint d'opposer Laval à Pétain, comme jadis Daladier à Blum. Les premières victoires russes, à l'heure où l'on ne craignait pas encore qu'elles décidassent du sort de la paix, ont orienté la politique réaliste vers notre Résistance nationale. Dans la période d'euphorie qui a suivi le débarquement américain, elle s'est rapprochée du Conservatisme français jugé – non sans raison, hélas ! – capable de négocier son ralliement à la démocratie aux dépens de l'intérêt, ou même de l'intégrité nationale. En abattant l'homme choisi pour exécuter l'opération, le justicier de l'Amiral Darlan, le jeune et héroïque Fernand de la Chapelle, a bien mérité de la

Patrie ; grâce à lui, ce calcul cynique a été momentanément déjoué. L'offensive générale russe, en permettant de réveiller et d'utiliser au maximum les anciennes terreurs, pourrait bien le faire reprendre demain.

Il est un peu décourageant de paraître annoncer, ou même prédire, des événements qui sont déjà sous les yeux de tous. N'importe ! Ceux que mes affirmations déconcertent devraient bien comprendre que Staline n'a plus besoin des masses ouvrières révolutionnaires d'Europe pour accomplir sa tâche, comme au temps où, sans armée, sans industrie, sans gouvernement, la Russie ne pouvait compter que sur la propagande marxiste. La Russie dispose maintenant de toutes les réalités traditionnelles de la puissance, une armée victorieuse, une industrie qui peut sans doute atteindre peut-être et dépasser un jour l'industrie américaine, car le régime l'a mise une fois pour toutes en état de mobilisation absolue, totale et permanente, elle n'a rien à craindre des grèves. Pourquoi la Russie risquerait-elle de se créer des concurrents capables d'utiliser les mêmes méthodes d'efficacité radicale ? Pourquoi ne souhaiterait-elle pas en Europe exactement au même titre que les États-Unis, des gouvernements formés sous le signe de la réconciliation, c'est-à-dire absorbés par la liquidation générale des responsabilités de guerre, le blanchissement et la réintégration des traîtres, de faibles dictatures comparables à celle de Pétain, plus ou moins effectives à l'intérieur, mais absolument inoffensives à l'extérieur, et tributaires en outre de l'énorme production soviétique ? D'autre part, qui oserait affirmer qu'une partie de l'opinion anglaise et américaine, soucieuse de reprendre l'expérience fasciste, avec plus de garanties, ne rêve pas déjà d'un bloc de nations conservatrices, d'un bloc latin – le fameux bloc latin de M. Maurras – économiquement et politiquement contrôlé ? Si la guerre devait s'achever par une paix de compromis, loin de prévoir une poussée d'anarchie en Europe, il serait simplement raisonnable d'y prédire un terrible barrage réactionnaire.

La mode, dans les milieux bourgeois, est de parler à toute occasion, à tort et à travers, de Révolution. Pétain se disait lui aussi révolutionnaire. Le Système est si visiblement hors d'usage que ses réformateurs n'osent pas s'avouer réformistes. Mais l'inexpérience de ces braves gens se marque à ce signe, qu'aussitôt le mot de Révolution prononcé, ils s'interrogent tristement entre eux sur le programme de la Révolution. Ils veulent bien soulever le peuple, pourvu

qu'ils sentent dans la poche intérieure de leur veston une espèce de plan Beveridge en cinq cents pages, bourrées de formules, de graphiques et de statistiques. Ils n'ont pas l'air de songer un instant qu'une Révolution, c'est d'abord, c'est premièrement, c'est essentiellement la déroute des forces contre-révolutionnaires – déroute toujours momentanée car nous savons qu'elles se rassembleront, se reformeront, présenteront de nouveau un front compact, en apparence impossible à rompre. Et c'est vrai qu'il est presque toujours inabordable, sauf à de très courts moments, et c'est à ces moments-là que se fait l'Histoire. Une Révolution, c'est d'abord, c'est premièrement, c'est essentiellement un moment révolutionnaire. Si vous n'êtes pas capable de vous jeter alors dans la première brèche ouverte, ainsi qu'une bête prisonnière hors de sa cage, vous êtes un réformiste, vous n'êtes pas un révolutionnaire. C'est aux Maîtres, c'est aux Puissants, c'est aux pourvus qu'il vous faut aller offrir vos formules, vos graphiques et vos statistiques, afin de leur éviter précisément des erreurs de manœuvre.

Si ces dernières lignes vous scandalisent, jetez au feu toutes les pages que vous venez de lire, car vous n'avez pas su les lire. Je ne les ai écrites que pour vous dénoncer l'immense duperie de cette guerre, au cas où elle se refermerait sur la révolte du monde, si elle avait pris la révolte du monde au piège, avec l'appât de la liberté, ainsi qu'un rat au trébuchet. Ou, si vous préférez une autre comparaison, nous avons vu mûrir l'abcès depuis Munich, et un court moment, nous crûmes qu'il allait percer. Mais il n'en est sorti qu'une goutte de pus, le chirurgien est parti avec son bistouri, le médecin multiplie les emplâtres, l'enflure diminue peu à peu, l'infection se répand dans les veines, et quand le malade aura fini de résorber, avec les erreurs et les crimes, l'immense matériel de production de guerre, il n'aura plus qu'à se préparer tranquillement à la mort par septicémie.

Je suis seul à écrire certaines vérités, je le sais. Mais je me moque d'être seul à les écrire, si des millions d'hommes réfléchis les pensent sans oser les dire. Il y a des millions d'hommes qui n'attendent plus grand-chose de cette guerre, aucun de ces événements inattendus, décisifs, foudroyants qui remettent tout en question. La seule inconnue de cette guerre désormais, c'est la Révolution des peuples opprimés.

Quand on nous demande : « Quelle est cette Révolution que vous annoncez ? », je répète une dernière fois qu'on ne devrait pas s'attendre à ce que nous tirions un plan de notre poche, car ce plan c'est nous qui l'aurions fait, et

nous ne sommes pas des Réformistes. Nous ne voulons pas réformer ce système, nous n'avons même pas la prétention de le détruire au sens exact du mot, car un système se détruit de lui-même, ou se fortifie sans cesse par l'usage. Nous serions fous d'essayer de détruire ce système à coups de canon, puisqu'il se charge en ce moment de la besogne. Pour le mettre décidément en péril, il suffirait peut-être d'une rupture d'équilibre dans la matière vivante, la matière humaine, pensante et souffrante, dont il ne pourra se passer, aussi longtemps du moins qu'il n'aura pas mis au point ses robots électriques. Notre espérance n'est pas absurde. Réfléchissez un moment ; reportez-vous au début de ce siècle. Les hommes ne paraissent guère avoir changé depuis ce temps-là, et pourtant vous comprenez très bien que le climat moral dans lequel ils vivaient, rendait alors impossible, ou même impensable, l'avènement des Dictatures européennes. Ce mot de climat moral vous rassure ? Vous vous dites sans doute qu'un climat moral ne saurait être modifié que par les méthodes pacifiques de la Propagande ? Détrompez-vous ! Les instruments de la propagande sont déjà hors de notre portée, hors de la portée des hommes libres. La fondation d'un journal, à supposer qu'elle soit encore possible, coûtera demain aussi cher qu'une division de tanks. Mais Dieu laisse aujourd'hui une chance à la liberté ; voilà ce que je veux dire, ce dont je voudrais vous convaincre.

Il est possible que cette guerre soit déjà militairement gagnée, mais tout n'est pas dit par là. Nous avons su il y a vingt-cinq ans, ce que c'est qu'une guerre gagnée en quatre ans par les soldats, perdue en un mois par les Experts. Une guerre gagnée peut être perdue avant même que les charniers se soient refroidis, une guerre peut être liquidée en six mois, en même temps que les sacrifices et les espérances des hommes. Et nous qui jadis, en ce printemps de 1918 plein de présages, sentions que la guerre avait duré trop longtemps, fait trop de ruines, faussé gravement les calculs des spéculateurs, qu'elle était passée du plan politique et militaire – où la morale peut encore avoir sa place – sur le plan économique – où elle ne l'a plus, que la Finance universelle enfin avait déjà pris l'affaire à son compte, nous nous consolions un peu en nous disant que les Combattants décideraient du résultat de l'opération, qu'elle ne se ferait du moins pas sans eux. Nous ignorions, hélas ! que la Technique moderne est capable de démobiliser des millions d'hommes avec moins de risque qu'hier encore dix régiments. On nous a démobilisés par classes, par fractions de classes, réincorporés à l'élément civil goutte à goutte, en tournant très fort pour que le mélange fût plus intime, exactement comme l'huile dans la mayonnaise. Mais il

s'agit cette fois d'une autre démobilisation, celle des peuples asservis.

Je ne crois pas cette démobilisation facile ; j'espère qu'elle sera autre chose qu'un simple problème administratif, résolu par les services du Ravitaillement américain. Je l'espère, non par goût du désordre, mais parce que je vois là une chance, la dernière, pour les peuples, de l'emporter un moment sur la technique, et peut-être d'orienter l'Histoire. Oh ! nous ne sommes pas des démagogues ! Nous ne prétendons pas que l'Histoire soit faite seulement par les masses, par l'instinct des masses, mais nous ne croyons pas non plus qu'elle doive être la création artificielle d'un petit nombre d'intérêts tout-puissants, servis par les Techniciens. L'Italie fasciste a été une de ces créations-là. Cette sinistre expérience est terminée, mais qui en fera les frais ? Qui fera les frais de l'expérience espagnole ? Ou de l'expérience allemande, la plus grande catastrophe morale de l'Histoire ? Les réalistes, même catholiques, m'objecteront que, puisque le mal est fait, mieux vaut ne pas laisser se déchaîner la colère des masses dupées et trahies. Pourquoi ? Nous préférons ce risque pour le monde. Ce risque est selon l'histoire, selon l'homme, selon la nature des choses. Il est selon l'ordre du monde, selon la volonté de Dieu, que les peuples se vengent. Ils se vengent au hasard, dites-vous ? Qui vous le prouve ? Oh ! sans doute la vengeance des peuples n'est pas un instrument de précision. Ce qu'on attend d'une charge de dynamite c'est qu'elle ouvre un chemin. Oui, l'évolution actuelle, en apparence inévitable, des sociétés humaines vers toutes les formes de la dictature, peut être retournée, déviée par la grande vague de fond que j'annonce. Les Pharisiens auront beau faire semblant de trembler à la pensée des victimes prochaines de ce raz de marée, les Pharisiens ne reconnaissent qu'à la guerre le droit de tuer des hommes. Mais la Révolution elle-même leur fait-elle si peur ? Révolution, Épuration, c'étaient là des mots qui – au temps de la Croisade espagnole – étaient comme un miel dans leur bouche. Les évêques espagnols, qui – à deux exceptions près – s'étaient hautement solidarisés avec le Régime Épurateur me faisaient volontiers accuser alors d'avoir peur du sang. Ce n'était pas le sang qui me faisait peur ; c'était de le voir sur leurs mains.

Ce que je viens de dire a pour moi une gravité particulière. J'ai parlé très rarement de la Résistance française, c'est que j'y pense toujours. La Résistance française est le fait mystérieux, le fait sacré du drame si obscur de mon pays. Qu'on y réfléchisse bien, cependant ! Il ne s'agit pas de faire chorus aux politiciens, aux orateurs, aux marchands de littérature, qui le peignent en

couleurs prétentieuses et vulgaires. Le drame de la Résistance est un drame humain, foncièrement humain, avec ses petitesse et ses grandeurs, ses contradictions inévitables. Je l'aime et j'essaie de le comprendre, non pas seulement dans ce qui me dépasse, mais dans ce qui reste à mon humble niveau, au niveau commun, ou même au-dessous. Le premier hommage que nous devons à ses héros, à ses martyrs, c'est de l'aimer tel qu'il est. J'ignore si je vois ce drame tel qu'il est, j'essaierai loyalement de vous le montrer tel que je le vois. Ceux qui ont absolument besoin, pour s'émouvoir, de se le représenter comme une explosion du sentiment national qui a fait voler d'un seul coup dans les airs tous les malentendus, les préjugés, les rancunes et les haines de jadis, risquent probablement d'être déçus. Que cette vérité vous soit désagréable, tant pis ! La Résistance est d'abord un mouvement ouvrier, voilà ce que je crois. Qu'une très grande partie de l'élite ouvrière – exception faite du syndicalisme chrétien – ait été formée par les disciplines communistes, on ne saurait le nier sans injustice, pourquoi le nierais-je ? Que la résistance ouvrière se soit peu à peu comme agrégée autour de ce dur noyau communiste, à qui la faute ? Depuis des années sans nombre, les gens de Droite, et – j'ai honte de le dire – la plupart de ces catholiques qu'on dit éminents probablement parce qu'ils fréquentent les Éminences, n'ont jamais parlé aux ouvriers que de docilité, de soumission, de résignation, comme s'ils s'adressaient à des frères convers et non pas à des hommes responsables de la vie, de la santé, du bien-être de leurs femmes et de leurs enfants. Je connais bien ces imbéciles. Drumont et Péguy, mes maîtres, les connaissaient bien aussi. Ils n'ont ni tête ni cœur, mais ils sauront un jour, je le crains, qu'à certains moments privilégiés de l'Histoire, c'est la tête qui paie pour le cœur, et roule dans le panier. Leur pharisaïsme inconscient a failli jadis jeter au désespoir un peuple dont on obtient tout, quand on lui parle d'espoir. J'ignore ce que sera la liquidation de cette guerre, mais j'ai vu liquider l'autre, je sais ce que c'est que la décomposition presque instantanée d'une guerre manquée, d'une paix manquée. Dans ces jours ignobles, le communisme a parlé d'espoir au peuple ouvrier, le communisme l'a sauvé du désespoir. Que la propagande soviétique ait systématiquement aggravé le malentendu qui tournait alors contre l'idée de patrie la haine méritée par les exploités et les profiteurs du patriotisme, c'est là, évidemment, un fait déplorable, mais il eût été plus déplorable encore que le syndicalisme ouvrier, sans doctrine et sans cadres, subît le sort de l'élite bourgeoise, se désagrègeât comme elle. Ce n'est pas la première fois, ce ne sera pas la dernière, que Dieu tire le bien du mal. C'est le marxisme antipatriote et totalitaire qui a ainsi, paradoxalement, maintenu, sans le vouloir,

la petite troupe inflexible dont on peut dire dès maintenant qu'elle a été durant quelques mois du moins, dans un pays submergé par le mensonge, le plus solide espoir de la Patrie et de la Liberté.

Oui, c'est un grand bonheur pour la France que la Résistance nationale ait pris son origine, non pas dans les rangs rompus et dispersés de nos élites bourgeoises, – où l'on comptait certes des Français irréprochables – mais en plein cœur du peuple ouvrier. Une armée en déroute ne saurait fournir des cadres. Et d'ailleurs, la mystique de Pétain, ce complexe semi-religieux de culpabilité, d'expiation, cette forme mélancolique de la Honte, qui a suivi le bestial soulagement de l'armistice – *Post coïtum animal triste* – empoisonnait alors les meilleurs parmi les gens de Droite. Il ne fallait pas que la Résistance fût soupçonnée de tenir par quelque complicité secrète à l'ignoble politique d'équivoque dont le vieux militaire déchu, si visiblement doué pour le métier d'entremetteuse, comblait en ce temps-là l'insatiable candeur de l'amiral Leahy, sans réussir d'ailleurs à la remplir.

Oh ! sans doute, les hommes qui opposèrent à l'ennemi de l'intérieur et de l'extérieur, un premier front organisé, n'étaient pas tous sans reproche vis-à-vis de la France. La propagande des petits démagogues marxistes – dont Laval est le type, car il a été jusqu'au bout des transformations de l'espèce, du stade de la larve à celui de l'insecte – les avait détournés de l'idée de Patrie, plus que de la Patrie elle-même, car c'étaient leurs esprits qui étaient changés, non pas leurs cœurs. La foi qu'ils refusaient à la Patrie, ces hommes l'avaient reportée sur le Parti. Les Tartufes de la prétendue Révolution Nationale qui recueillent aujourd'hui, avec angoisse, les arguments et les excuses par lesquels ils espèrent sauver leurs têtes à l'heure du châtimeur, suggèrent timidement que leurs adversaires auraient collaboré avec un Staline vainqueur comme eux-mêmes collaborèrent avec Hitler. Ils oublient qu'à l'exception de quelques fous, comme Déat ou Chateaubriant, ces grands et ces petits-bourgeois, ces amiraux, ces généraux, ces diplomates, ces archevêques n'étaient mus par aucun autre sentiment que la volonté désespérée de préserver coûte que coûte leurs intérêts, leur carrière, ou leurs prestiges, qu'ils se permettaient d'identifier avec l'ordre, avec la Morale, avec le bon Dieu. Mais ceci n'est pas encore le plus grave. L'élite bourgeoise ne croyait plus en elle-même. Lorsqu'on a étudié et compris le caractère des réactions nationales, aux périodes les plus difficiles de notre Histoire, cela suffit. C'est sur l'élite encore capable de croire en elle qu'on aurait

pu parier que tomberait le choix de la France...

Nous pourrions dire que nous nous sommes résignés à ce choix. Ce ne serait pas vrai... Pour moi, j'ai toujours cru très heureux pour la Patrie qu'à l'origine de l'insurrection nationale qui doit donner le signal à l'insurrection générale de l'Europe, on trouve un sentiment vraiment simple, élémentaire. Il est possible – et d'ailleurs nullement prouvé – que les chefs communistes aient jadis reçu des instructions de Moscou, mais les troupes n'avaient pas besoin d'ordres. Les hommes des cellules avaient bien pu être hâtivement peints en marxistes, en léninistes, en trotskistes, par les camoufleurs, il n'y avait pas dans leurs veines une goutte de sang allemand, de sang russe, ou de sang juif. La discipline marxiste avait bien pu contribuer à les guérir de l'alcool, du beuglant, de l'assommoir, et de ce que Trotsky appelait lui-même le vieux fonds d'anarchie des masses françaises, ils n'en étaient pas moins les fils de la rue parisienne ou lyonnaise, de la rue grondante et chantante dont les cabarets rougeoient dans la nuit comme le four du boulanger, lorsqu'au bruit encore lointain des escadrons en marche, les pavés ont l'air de sauter tout seuls sur la barricade. En voyant la police allemande à tous les carrefours, ils n'ont pas eu besoin d'invoquer sainte Jeanne d'Arc pour sentir fourmiller au bout de leurs doigts le sang des insurgés. Tant mieux ! Après tout, Jeanne d'Arc n'a pas commencé sa guerre avec des enfants de chœur. En voyant derrière la police allemande, la police de Pétain, ils n'ont pas eu à se demander si le Maréchal était ou non le grand chrétien exalté par les cardinaux serviles, la question n'avait pour eux aucun intérêt. Ils ont été dans quelque coin de leur cave, déterrer des grenades qu'ils y avaient cachées le jour de l'armistice, et dès ce moment-là les « bons jeunes gens » auraient pu s'égosiller en cantiques à Jeanne d'Arc ou à Péguy. Péguy ou Jeanne d'Arc avaient bien autre chose à faire que de les écouter. Mais lorsque la première grenade révolutionnaire a claqué sur le bitume parisien, je sais parfaitement ce que Jeanne d'Arc a dû dire à Péguy : « Péguy ! Péguy ! voici nos hommes ! »

VI. AUX ÉTUDIANTS BRÉSILIENS

Décembre 1944

... Et parmi ces visages, j'en vois d'autres, beaucoup d'autres, mais ils ne sont pas ici. Je dois les voir dans mon cœur, qu'ils ne quittent jamais. Je pense à mes amis de Belo Horizonte, de Pirapora, de Vassouras, de Barbacena, de tous les lieux que j'ai aimés avec eux, en eux. Je pense aussi à mes amis de Rio que les circonstances ou l'état de leur santé retiennent chez eux, particulièrement à votre poète Murilo Mendes qui vient de publier un livre admirable qui honore le Brésil, qui nous honore tous. Vous m'en voudriez enfin trop d'oublier, ce soir, mon cher Virgilio de Mello Franco et Austregesilio de Athayde, retenus tous les deux loin d'ici – oh ! pas si loin d'ailleurs – par... par le mauvais temps. Mais nous sommes en décembre, c'est la saison des orages, et ils ne durent jamais très longtemps...

.....

... (Il faut) reconnaître que l'Église, ou plutôt la politique d'Église ne se sont que mollement opposées à cette reconquête de l'État par le paganisme. Pour ne parler que de la France, qui ne voit le chemin parcouru de saint Louis, par exemple, à Louis XIV ? Mais la France de Louis XIV ressemblait cependant beaucoup plus à celle de saint Louis qu'à celle de Napoléon. Jamais Louis XIV, à Versailles, n'eût osé seulement examiner l'hypothèse de la conscription. L'idée d'incorporer à l'armée n'importe quel Français, de dix-huit à quarante-cinq ans, n'aurait pu venir, en ce temps-là, qu'à l'esprit d'un fou. Réfléchissez cependant, Messieurs. Napoléon ne saurait être tenu pour responsable de cette décisive mainmise sur la liberté du citoyen. C'est la Convention Nationale qui a décrété la Conscription Nationale, et vous auriez parfaitement tort d'en être surpris. Danton et Robespierre sont à leur place entre Louis XIV et Napoléon, comme Napoléon lui-même annonce Staline ou Mussolini. Lorsque les Rois catholiques exterminaient les hérétiques, c'est-à-dire en somme les rebelles, les

contempteurs de la doctrine d'État, les trotskistes, on aurait parfaitement tort de croire, avec le vieil Hugo, qu'ils souffraient d'une crise de folie mystique, à forme sadique. Ils savaient très bien ce qu'ils faisaient. Après eux, la théorie païenne de la Raison d'État ne s'est pas beaucoup modifiée, mais les moyens que possède l'État pour imposer sa Raison d'État se sont, eux, énormément développés, se développent chaque jour, se développeront encore – si nous ne les brisons pas – jusqu'à ce qu'ils aient atteint une ingéniosité, une puissance, une efficacité de cauchemar.

Messieurs, un certain nombre d'entre vous sont disposés à voir dans le Système que je dénonce un Système en évolution, et lorsqu'ils doivent condamner ce qu'il est, ils se consolent en tâchant d'imaginer ce qu'il sera. Mais si nous nous trouvons en face d'un système qui ne peut plus évoluer parce qu'il est au bout de ses expériences, qu'il fuit dans la guerre, comme Freud prétend que les névropathes fuient dans la maladie ? Le communisme de Staline est-il une porte ouverte, ou le chemin sans issue où la société capitaliste, à bout de subterfuges, vient s'engouffrer pour s'y mettre à l'abri de la déception des hommes ? Car enfin, si le communisme ne donne pas la liberté, qu'est-ce qu'il donne ? Des machines ? Mais le capitalisme américain nous donne autant et plus de machines que lui. Vous me direz qu'il détruit les trusts. Qu'importe, s'il est lui-même le trust des trusts ? Supposons – à en croire M. Wallace, vice-président des États-Unis – que l'Amérique du Nord soit sous la domination d'une douzaine de grands trusts. Supposons que le maître d'un de ces trusts, un Mac Cormick quelconque ou un Ford, absorbe successivement les trusts rivaux. Toute la puissance économique de l'État est alors dans ses mains. Supposons qu'il s'adjuge du même coup la puissance militaire, le contrôle de la presse, de l'éducation, de tous les droits des citoyens auxquels il fournit, soit sous la forme de salaires élevés, soit sous toute autre forme, les moyens d'acheter des mécaniques et de s'en servir. S'il se proclame, en outre, Maréchal, et prétend contrôler à ce titre, pour sa sécurité, tous les États d'Amérique, qui le distinguera du Maréchal Staline ?

Lorsque je parle ainsi, on me répond parfois : « Vous proclamez la déchéance d'un Système, par quel système le remplacerez-vous ? » Messieurs, j'en appelle à votre bon sens. Ma vocation n'est nullement, grâce à Dieu, d'inventer des systèmes. Je me permets de raisonner, voilà tout. Mais précisément, le Système ne veut pas de raisonneurs. Il ne craint rien des experts, des techniciens, il se moque des graphiques et des statistiques qui lui sont contraires, il leur fait opposer d'autres graphiques et d'autres statistiques. Mais il craint, il craint

comme la peste, le raisonneur, l'homme qui prétend aller droit au but, avec sa seule raison, comme David vers Goliath, avec ses pierres et sa fronde... Oui, lorsqu'on me demande : « Par quoi remplacerez-vous ce système », j'ai parfaitement le droit de riposter : « Ce n'est pas moi ni personne qui le remplacera, c'est la Vie, ce sont toutes les forces de la Vie dont il a cru se rendre maître par sa technique, et qui feront sauter son énorme machinerie. La libération, l'élargissement, la nouvelle découverte du monde ne sera pas due à un système ou à un homme, mais à la somme croissante des résistances humaines à un ordre inhumain. »

Notre Révolution de 89 n'a pas eu d'action réelle sur les faits parce qu'elle a précisément coïncidé avec l'établissement de ce Système, avec une autre Révolution, – de type économique, celle-là – commencée vingt ans plus tôt.

..... ... sacrifié des millions de vies, inventé les mystiques sanguinaires du Nationalisme et du Racisme, substitué aux fidélités traditionnelles, aux fidélités humaines de la famille et de la patrie, l'obéissance absolue, totalitaire, l'idolâtrie de l'État et du Parti. Comment vous opposez-vous à eux ? Que leur opposez-vous ? Je ne vois pas très bien ce que vous leur opposez, mais je sais très bien ce qu'ils vous imposent. Et d'abord ils vous imposent chaque jour une image absolument fausse et truquée de la guerre, de leur guerre. Ils vous la présentent, ils continuent à vous la présenter, malgré tous les sanglants démentis de l'expérience, comme une lutte entre deux conceptions de la vie, pour ne pas dire – car j'aurais tout de même peur d'être ridicule – de deux idéals. Ils vous ont pareillement imposé, ils vous imposent encore une idée non moins fausse de la Révolution, et d'abord de la nôtre. Notre Révolution de 89, la Révolution de Rousseau, a été faite par l'homme contre l'État, c'est la Déclaration des droits de l'homme, inspirée d'une admirable prévision des usurpations futures de la Nation, de la Race, du Parti. La Révolution de 1793, la Révolution bourgeoise, capitaliste et nationaliste de 1793, qui devait trouver son accomplissement dans l'Empire napoléonien, a trahi la Révolution de 89 comme la seconde Révolution russe a trahi la première. Notre Révolution de 89 a été manquée, elle devait l'être, parce qu'elle n'a été qu'une explosion magnifique mais prématurée de l'espérance des hommes. Il eût fallu beaucoup plus qu'une explosion d'espérance pour arrêter l'État moderne dans son évolution inexorable vers la Dictature ! En réalité, depuis la Renaissance, l'esprit du césarisme romain n'a cessé de gagner tout ce que perdait l'esprit de chrétienté. Chers amis, il en est peut-être parmi vous qui n'ont pas seulement étudié l'histoire dans les manuels. Ceux-là ne devraient pas se laisser surprendre par certains aspects du monde

moderne. Une société comme celle, par exemple, que nous promet le plan Beveridge rappelle d'une manière bien saisissante la formidable machine administrative et politique des Antonin et des Sévère. Le socialisme d'État est essentiellement une idée romaine. L'État, seul propriétaire, donnant en retour, à chaque citoyen, contre l'engagement d'une obéissance absolue, sa garantie contre le chômage, la maladie, la vieillesse, c'est – je le répète – une idée très romaine, elle a été familière à tous les empereurs, à Néron comme à Marc-Aurèle. Tous les dictateurs, à toutes les époques de l'histoire, ont invoqué la justice sociale, c'est toujours au nom de l'Égalité qu'on a étranglé la Liberté, il ne peut y avoir d'égalité que sous un maître absolu.

LETTRES INÉDITES

1939-1948

Nous publions ici quinze lettres de Bernanos à des amis brésiliens, choisies parmi celles qui permettent de suivre sa réaction aux événements, de la déclaration de guerre en septembre 1939 à la fin de 1943. Durant la dernière année de Rio, Bernanos était plus souvent dans la capitale et correspondait moins assidûment avec ses amis. Nous joignons une des dernières lettres qu'il ait écrites, à la veille de s'aliter définitivement, parce qu'il y exprime son attachement au Brésil.

Lettre 1

À VIRGILIO DE MELLO FRANCO

Pirapora, le 15 septembre 1939.

Cher amfacile d'exprimer aujourd'hui l'affreuse solitude d'un homme de mon âge, qui a fait la dernière guerre. J'écris ce mot de solitude faute de mieux, et pour essayer de donner un nom à une espèce de déception si forte qu'elle nous met réellement hors du monde, hors de nous-mêmes, coupe si brutalement tous les liens avec un passé si proche qu'on se demande si on l'a vécu ou seulement rêvé.

Je n'ai jamais douté, vous le savez, de la vocation de mon pays. Avoir une vocation, c'est être appelé – *vocatus*. Il ne sert de rien d'être appelé, la grave affaire est de répondre, et de répondre dans le même langage que Celui qui vous appelle. Ceux qui maintenant vont se faire tuer n'ont pas à s'embarrasser de répondre d'une manière ou d'une autre, ils n'ont qu'à faire le signe de l'acceptation. Et moi, j'appartiens aujourd'hui à l'Arrière, au Derrière, à ce monde de « l'Arrière », du « Derrière », que je haïssais déjà il y a vingt-cinq ans, ce monde dont le rôle n'est que de justifier les sacrifices faits par autrui, ou plutôt de *se justifier* par le sacrifice d'autrui. Je ne parlerai pas son langage.

Je ne crois plus qu'à la vérité. Ma vérité n'est pas celle d'un homme qui se bat. La vérité d'un homme qui se bat c'est de ne pas lâcher les copains. Mes copains – au sens ancien de ce mot devenu si vulgaire – mes compagnons, mes compagnons fraternels, sont ceux qui tiennent le coup, qui vont mourir, français ou anglais, polonais ou allemands. Je ne les lâcherai pas non plus. Si je pouvais parler, je ne parlerais qu'en leur nom. Jeter, comme M. Hitler, le peuple allemand aux charniers au nom d'une prétendue supériorité raciale, est une sanglante folie. Mais lorsque les démocraties de banques ou d'affaires précipitent les peuples dans la guerre au nom d'un Droit et d'une Justice

auxquels ces Démocraties ne croient plus, c'est une imposture non moins sanglante, et dont il reste raisonnable d'attendre une victoire aussi vaine que l'autre. Les mêmes gens qui se fussent fichus de moi hier, au nom du Réalisme politique, lorsque je prononçais ces grands mots, les agitent maintenant comme des étendards. Je ne crois nullement émettre un paradoxe, je crois parler le langage du bon sens – celui de mon peuple – en disant qu'après le scandale de la politique prétendue de « Non-Intervention », il est intolérable d'entendre M. Chamberlain parler au nom de l'honneur. Mon dégoût n'aurait en soi aucune importance à mes yeux, si je ne savais – par expérience – qu'il sera tôt ou tard ressenti par ceux qui se battent en ce moment. C'est ainsi qu'on perd d'avance les victoires, qu'une grande victoire reste impuissante à créer chez un peuple l'esprit de victoire.

Je ne puis écrire ces choses. De toute manière, je ne les écrirai pas. Ceux auxquels je les destine sont occupés à bien mourir, et je ne les distrairais pas, en un tel moment, je ne m'en sens nullement digne. Mais vous êtes capable de les entendre. Je voudrais qu'elles fussent familières à tous les vrais amis de mon pays afin qu'il trouve, le jour venu, dans ces amitiés lucides, la force et le courage de surmonter les abjectes tentations de l'après-guerre, ses abandons et ses trahisons. Ce sont les Chamberlain qui font les Hitler, s'ils ne les justifient pas.

Votre ami,
G. Bernanos.

P.S. Un des faits qui me paraissent annoncer le plus clairement les équivoques futures et les déceptions qui engendrent le scepticisme ou le dégoût jusque dans la victoire, est la sollicitation du Saint-Siège au sujet de l'emploi des gaz asphyxiants, qui ont permis pourtant la conquête de l'Éthiopie.

Lettre 2

AU MÊME

Barbacena, 22 décembre 1940.

Bien cher ami, bon Noël ! Mais aurons-nous un Noël cette année ? Est-il encore un coin du monde où l'Enfant-Jésus puisse naître ? Les chrétiens n'ont même pas l'air de se poser la question, ils sont bien trop satisfaits d'eux-mêmes. On transporterait d'un seul coup tous ces gens-là en enfer, avec leurs pasteurs, qu'ils ne s'en apercevraient probablement pas, ils y organiseraient un congrès, feraient la quête, et négocieraient un concordat avec le Diable.

Les événements sont de plus en plus difficiles à interpréter. Ils gesticulent et grimacent comme des singes. Leur énorme insincérité accable vraiment l'esprit.

Je crois Hitler et le peuple allemand parfaitement capables de réaliser l'asservissement du monde. Mais, je ne crois pas du tout l'esprit anglo-saxon capable d'organiser, ou même seulement de clairement concevoir sa libération. Il nous reste les valeurs spirituelles françaises, comme une poignée de cendres dans la main. En soufflant dessus, on fera peut-être rougir une braise encore chaude, et si petite que soit la flamme, pourquoi n'embraserait-elle pas de nouveau la terre ?

Présentez mes souhaits respectueux et affectueux à Madame Mello Franco – *Dulcissima* – et croyez à l'amitié de

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 3

À JOAO GOMES TEIXEIRA

Barbacena, 23 décembre 1940.
(poste restante)

Bien cher et fidèle ami, que j'ai honte de vous écrire si rarement ! Mais vous ne pouvez me croire oublieux. Tous les souvenirs que j'ai de vous sont des souvenirs de gratitude. Il n'en est pas de plus doux à garder.

J'espère toujours aller vous voir, mais je suis accablé de travail. C'est d'ailleurs, grâce à Dieu, le seul accablement que je connaisse. L'espèce de tristesse où je vis maintenant m'est devenue chère, parce que c'est celle de mon pays, et plus je m'y enfonce, plus je me rapproche de lui. Je suis entré dans la nuit française, mais je sais bien qu'en allant courageusement jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore.

J'ignore si je vivrai assez longtemps pour voir tout *réparé*. Mais je crois, je crois de toute mon âme, qu'avant que je meure, tout sera *vengé*. Ce ne sont pas là des paroles en l'air, cher ami. Ce n'est pas de la littérature. Mon pays a bu la honte à pleins verres. Elle lui a été donnée si brusquement, et à une dose si forte, que le poison n'a pu produire son effet naturel d'excitant, il a momentanément paralysé le cœur. La syncope durera plus ou moins longtemps, mais l'inévitable crise de nerfs n'en sera que retardée. C'est la révolution qui liquidera la honte. Que sera cette révolution, je l'ignore. Il est possible que j'en sois moi-même victime, avec beaucoup d'autres innocents, car on ne fait pas plus sa part à une révolution qu'à un tremblement de terre. Ça m'est d'ailleurs parfaitement égal. Dieu sait que je ne suis nullement cruel, mais l'honneur des hommes comme des peuples a ses lois, et il n'y a jamais eu que le sang pour laver la honte. Le désastre d'hier a été un immense scandale pour le monde. La réparation de ce désastre sera un scandale plus grand encore. En tombant, la France a ébranlé l'histoire, elle l'ébranlera plus encore en se relevant.

Ma femme et mes enfants vous envoient leurs meilleurs souvenirs. Et croyez à mon affectueuse et très fidèle sympathie.

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 4

À RAUL FERNANDES

Barbacena, 20 février 1941.

Mon bien cher ami, maintenant que vous avez lu ma lettre au pauvre X..., vous comprenez très bien – vous comprenez même mieux que moi – pourquoi j’ai vaincu ma paresse épistolaire pour l’écrire. Mais ça ne vous empêchera pas de me taquiner, les disciples ont toujours plaisanté leurs maîtres, et sur ce point au moins je suis votre maître. Ce que vous savez d’économie politique et financière, c’est de moi que vous l’avez appris, avouez-le ! Je ne le dirai d’ailleurs à personne.

Pour en revenir à cette lettre, j’en suis presque honteux, vous avez dû la lire avec le fameux sourire diplomatique... Autant que je m’en souviens, ça devait ressembler par « l’onction » aux petits sermons que j’administre à mes gosses depuis vingt ans. Mais les homélies aux gosses n’ont aucune importance parce qu’ils n’en écoutent pas un mot, c’est finalement à moi que je les fais, et elles n’émeuvent que moi, pauvre idiot ! (Au fond, il doit en être toujours ainsi, le bon Dieu nous laisse croire, pour nous faire plaisir, que nous convertissons les gens, alors qu’on n’a jamais réussi à convertir personne. On se convertit soi-même en s’efforçant de convertir les autres.)

..... Ne soyez pas fâché, saint Raoul. Entre saints, il faut tout de même chercher à se comprendre ! C’est vrai que je pense sans cesse à vous deux, et je ne l’écris pas. Ça vaut tout de même mieux que de vous écrire quelques lettres, et de ne penser à vous que le temps de les écrire ! Enfin, le bon Dieu ne se décourage pas de m’aimer, faites comme lui ! Vous êtes si gentil de vous acharner à résoudre les problèmes de la Maison Bernanos ! (la Maison Bernanos est sans doute, hélas ! elle-même un problème insoluble...)

..... J’entre en tremblant, comme tout le monde, dans la troisième période critique de la guerre. Le ton général de la presse universelle est écœurant

de médiocrité. Je crois de moins en moins à cette lutte des démocraties contre les dictatures, c'est un slogan d'école primaire, un « à peu près », cela ressemble aux événements réels comme un film historique d'Hollywood ressemble à l'histoire. Les démocraties et les dictatures (pour moi c'est l'envers et l'endroit d'une même chose) vont s'écrouler ensemble parce qu'elles ne sont nullement accordées aux valeurs humaines de la vie. Ce n'est pas la liberté qui renaîtra d'abord – nous en sommes encore loin ! – c'est l'esprit de liberté ! Et le monde le retrouvera au dernier fond de la misère, car l'esprit de liberté m'a toujours paru inséparable de l'esprit de pauvreté.

Guy m'annonce à la minute qu'une caisse est arrivée pour nous. Jeanne suppose que c'est la machine à coudre et pousse des cris de joie. La machine à coudre la distraira de son mari, qui est une machine à écrire.

On a ajouté aujourd'hui quatre pintades à la collection de volatiles qui se trouvent sous mon luxueux bureau. La conversation de ces animaux est tout ce qu'il y a de plus favorable au travail intellectuel. Vous devriez en avoir un couple à Rio.

Dites à sainte Lucie que je vais lui écrire – non ! c'est vrai, c'est vraiment vrai, aussi vrai que je vous aime tendrement et fidèlement tous les deux, car sans la fidélité et la tendresse, qu'importe l'amitié ! Que ce monde a besoin de tendresse ! Le jour va venir où il donnera volontiers toute sa puissance et tout son or pour un peu de clairvoyante et douce pitié !

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 5

AU MÊME

1er avril 1941.

(Ce n'est pas un poisson d'avril.)

Mon cher et fidèle ami, je suis bien heureux pour ce que vous me dites de la santé de Madame Fernandes, mais bien embêté pour ce que vous me dites de la vôtre. Je vois bien que je ne peux vous quitter un instant sans que vous couriez le risque de faire des sottises – et la pire de toutes, c'est d'être malade.

(Il est vrai qu'à nos âges, c'est à peu près la seule qui soit réellement à notre portée.)

.....

Ce ne sont pas seulement les circonstances favorables, c'est aussi une espèce de pressentiment qui me fait accueillir ce deuxième printemps de la guerre avec une immense espérance. De voir en face du maître de l'Allemagne, ce petit prince de dix-sept ans, je dis que c'est un signe augural. Sur nos vieilles terres d'Europe, voilà l'honneur qui revient avec les premières hirondelles.

Les gens qui se disent sérieux ont bien tort de juger des événements actuels comme ils ont l'habitude de juger des autres événements de l'histoire. Car l'histoire des dictatures appartient beaucoup plus à l'ordre du rêve qu'à celui de l'action. C'est une hallucination des peuples, dont les économistes, plongés dans leurs statistiques, avaient oublié qu'ils possédaient un cœur et des entrailles – une hallucination où il entre d'ailleurs une grande part de simulation comme dans tous les rêves éveillés. Qui saurait exactement la part de simulation dans cette crise d'hystérie collective en saurait prévoir la fin beaucoup plus exactement que les experts politiques ou militaires. Je ne crois pas à la sincérité des peuples totalitaires au lieu que je crois à la sincérité du peuple anglais, dans son geste si naturel de défense. Cela seul permet de prévoir, à coup sûr, le dénouement de cette affreuse aventure. La crise d'excitation se résoudra dans

une brusque crise de dépression, *un flot de larmes*, et contrairement à ce qu'on imagine d'habitude, au cours de cette phase ultime, l'Allemagne sera plus répugnante à observer que l'Italie, voilà ce que je pense.

Que Dieu vous bénisse, cher ami. Mon affectueux hommage à sainte Lucie.

Votre vieil ami qui vous est si reconnaissant de votre amitié.

G. Bernanos.

Lettre 6

À VIRGILIO MELLO FRANCO

Barbacena, 26 janvier 1942.

Mon bien cher ami,

.....

Je ne me suis jamais senti plus angoissé depuis le mois de juin 1940. Les événements nous révèlent un peu plus chaque jour la médiocrité incurable des Démocraties. Elles font semblant de croire à ce qu'elles défendent, mais elles n'y croient pas. Au réalisme cynique des Dictatures, elles n'opposent qu'un opportunisme hypocrite. Décidément j'aime mieux qu'on étrangle publiquement la Morale que de la voir servir à tout. Je préfère pour elle le peloton d'exécution au bordel.

.....

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 7

AU MÊME

Barbacena [16 mars 1942].

Mon cher ami,

.....

Je vous aurais certainement écrit au sujet de votre article de dimanche dernier, mais je pensais que vous viendriez ici à l'occasion de l'anniversaire dont vous m'aviez parlé. Me voilà maintenant horriblement confus de le faire après avoir lu votre article d'hier que j'ai peur de ne pouvoir juger avec l'impartialité nécessaire... Tant pis. Je veux simplement vous dire que vous devez continuer à parler au public de votre pays, à lui parler de plus en plus franchement, fermement, avec cette espèce de gravité passionnée qui donne à tout ce que vous écrivez un magnifique accent. Vous savez ce que je me désole tant d'ignorer : vous savez ce que l'opinion brésilienne est déjà capable d'entendre, vous pouvez ainsi l'élever graduellement au niveau qu'il faut – qu'il faut absolument pour que votre pays remplisse sa tâche, c'est-à-dire maintienne en face de la force matérielle écrasante de l'Amérique du Nord, du géant au cerveau de *baby*, un certain nombre de positions intellectuelles et spirituelles. Vous savez aussi que je n'ai jamais cru que la défense de ces positions était seulement l'affaire des écrivains, ou plus généralement des élites. Rien d'efficace ne se fait sans le peuple – ce qui revient à dire que rien ne se fait sans amour – et vous avez ici bien mieux que des élites nombreuses et puissantes – un peuple capable de comprendre spontanément, par un élan du cœur, ce que les élites ont tant de mal à lui définir, comme l'a prouvé son attitude en face du désastre français, sa résistance instinctive à la casuistique du déshonneur. Peut-être que vous, Brésiliens, n'appréciez pas à son juste prix l'importance de cette réaction, vous ignorez à quel point l'Europe est avilie. Les simples conversations sur l'armistice échangées il y aura bientôt deux ans rue Ouidor entre de simples

commerçants brésiliens auraient pu passer chez nous, hélas ! pour des dialogues cornéliens. Non, cher ami, cela n'est pas un petit signe.

C'est pourquoi il faut absolument que vous et le très petit nombre de ceux qui sont capables de le faire, continuent d'entretenir cette conversation avec leur pays. S'il était possible de parler tout à fait librement, quelles grandes et utiles choses nous aurions pu faire ensemble ! En dépit de tout ce dont on m'assure, j'ai peur de n'avoir *jamais* pris réellement contact avec votre public, je me sens de plus en plus réduit à rien dans ma solitude et submergé par le bavardage des imbéciles. D'ailleurs, je trouve cela très normal, puisque le génie et la passion de ma race, c'est de tout dire, de remettre tout en question, d'être lucide jusqu'au déchirement, et que je ne puis rien écrire que par allusion, qu'il ne m'est même pas permis de montrer la double faillite de deux conceptions de la vie également contraires à la tradition que je m'efforce de servir, le germanisme, dans sa caricature tragique, – la prussienne, – et l'anglo-saxonne, dans sa caricature yankee. Mais lit-on seulement mes articles ? J'en doute. Et ce doute m'est insupportable quand je pense au profit matériel que je tire d'eux, si disproportionné aux services que je rends. Cher ami, vous savez que pour vous parler ainsi, je dois souffrir beaucoup. Il n'y a plus un instant à perdre, il n'y a plus une faute à commettre.

J'espère vous voir la semaine prochaine.

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 8

AU MÊME

Barbacena [3 juin 1942].

Cher ami,

Votre télégramme, comme il arrive toujours aux témoignages spontanés de l'amitié, m'est parvenu au moment où j'en avais bien besoin. Je suis un peu découragé par certaines manifestations « d'incompréhension systématique » – ou même enthousiaste – au sujet de mon livre. Si je n'ai pas été compris, c'est ma faute. Cette idée me hante cruellement au cours de mes promenades solitaires.

Vos deux derniers articles sont très beaux, très émouvants.

Je viens de lire la conclusion de l'étude d'Affonso. La première partie dit tout ce qu'Alvaro Lins n'a pas dit, et qui est pour moi l'essentiel. Car je ne me crois nullement un opposant systématique. Comme disaient ces crétins de droite, dans ma jeunesse : « *Nous sommes DANS l'opposition.* » J'ai toujours essayé d'être un réconciliateur. Réconcilier les hommes de bonne volonté, aux dépens des imbéciles et des imposteurs.

.....

Mon affectueux merci à Affonso. La prochaine fois nous reparlerons ensemble de l'Amérique. Je ne désespère nullement des Yankees. Je crois volontiers qu'au terme de leurs expériences, ils finiront par trouver une civilisation originale. Je déplore seulement que leur richesse et leur puissance leur permettent d'obliger les peuples qui ne leur ressemblent nullement à les suivre dans leurs expériences, et à en courir les risques.

De cœur à vous,
G. Bernanos.

Lettre 9

À EDGAR DE MATA MACHADO

Barbacena [16 juin 1942].

Mon cher ami,

Vous êtes trop modeste et vous me faites beaucoup trop d'honneur lorsque vous vous dites incapable de parler convenablement de mes livres. Chaque fois, au contraire, que vous écrivez sur votre vieil ami – et complice – vous débordez de sympathie profonde, c'est-à-dire de véritable compréhension.

Cependant, lorsqu'on vous accusera de devenir chaque jour plus bête depuis que vous êtes mon ami, ne vous fâchez pas, *c'est vrai*. Dans la démocratie de demain, dont les Intellectuels Brésiliens saluaient l'autre jour l'avènement, nous tiendrons le rôle d'idiots. Et ça durera longtemps, ça durera peut-être toujours, nous passerons peut-être directement de l'humiliation dans la mort, et de la mort en paradis. J'ai passé une grande partie de ma vie à entendre ridiculiser ou blasphémer les vérités que je m'efforce de servir. Je commence à comprendre que cela n'était rien encore. La pire épreuve, l'épreuve que j'attends, c'est de voir retourner contre nous ces mêmes vérités déformées et trahies. Depuis deux mille ans, les générations de chrétiens n'ont rien d'autre à faire que revivre les unes après les autres la Passion du Seigneur, mais la nôtre entre dans le plus intime et le plus profond secret de cette agonie – la Solitude totale, le total abandon. Je crains qu'on ne nous fasse même pas l'honneur de nous tuer.

Enfin, ça n'est pas une raison pour s'attrister outre mesure.

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 10

À RAUL FERNANDES

Barbacena [1942].

Mon bien cher ami,

.....

C'est bien vrai que Darlan dupe les démocraties, mais par qui ne se sont-elles pas laissées duper depuis dix ans ? Je crois, d'ailleurs, qu'on trouverait, à cet aveuglement chronique, des raisons moins honorables qu'un défaut de psychologie ou de discernement. Elles ne peuvent renoncer tout à fait à l'espoir de découvrir une combinaison plus ou moins honnête qui dispenserait des sacrifices nécessaires, et elles comptent, dans ce but, se servir des corrompus. Malheureusement, sur ce chapitre-là, Hitler est le maître des maîtres, et toutes les consciences à vendre lui appartiennent depuis longtemps. Il n'y a plus de salut pour les démocraties que dans la vérité, le désintéressement, la générosité, l'honneur. Rompre avec l'esprit de Munich, ou périr. C'est dur...

Je suis bien un peu découragé moi aussi, parfois. Ce qui me tourmente le plus, c'est de travailler sans rien connaître et sans pouvoir rien prévoir des résultats de mon travail. Je comprends maintenant combien j'étais sensible, dans mon pays, aux moindres mouvements de l'opinion, c'était comme un sixième sens. Comme je savais bien alors choisir les questions à poser, celles auxquelles l'homme de la rue répond spontanément, sans méfiance ! Et les conclusions que je tirais de si minces renseignements pouvaient bien paraître présomptueuses, elles étaient presque toujours justes. Au lieu qu'ici, je ne dispose d'aucun contrôle. J'ai si souvent l'impression de manquer le but, d'intriguer ou d'intéresser les intelligences sans jamais toucher les consciences – émouvoir, en un mot. À la grâce de Dieu !

Affection

G. Bernanos.

Lettre 11

À VIRGILIO MELLO FRANCO

Cruz das Almas [28 décembre 1942].

Cher fidèle ami,

... Je vous souhaite le seul bonheur que je trouve digne de vous, c'est-à-dire celui de remplir toute votre destinée, de prendre toute la part de vie que vous êtes capable de porter. Présentez à votre charmante femme – ce mot de charmant lui convient si bien qu'il cesse d'être banal dès qu'on se permet de l'écrire à son intention – mes vœux respectueux et affectueux. Mon souvenir à tous les vôtres – y compris Affonso !...

Je vois, en cette fin d'année, s'établir sur des positions politiques qu'il croit naïvement solides, l'esprit de l'isolationnisme américain, c'est-à-dire la plus basse espèce de réalisme, un réalisme de bazar. Mais il est aussi dangereux de s'occuper des affaires d'Europe que de mettre la main dans le nid d'un chat sauvage. L'Europe des cathédrales est un morceau beaucoup trop dur pour M. Hoover. L'Europe va faire sa révolution, et ça sera bien autre chose que la guerre de Sécession ! L'unité de l'Europe, manquée par Louis XIV, manquée par Bonaparte, va sortir du désespoir de ses peuples, et on ne la reconnaîtra pas tout d'abord, car elle éclatera comme la foudre. L'ordre véritable, l'ordre substantiel, l'ordre de la vie, est aussi méconnaissable, à première vue, que le diamant dans sa gangue. Ils vont le prendre pour le Désordre et ils tâcheront, naturellement, de l'écraser à coups de canon. N'importe ! Je crois, si incroyable que cela paraisse, que les ressources spirituelles de l'Europe sont intactes. Elles auront, tôt ou tard, raison de tout.

Votre vieil ami,
(tonitruant et prophétique)

.....
(À Manha !...)
G. Bernanos.

Lettre 12

À MADAME RAUL FERNANDES

Cruz das Almas [28 décembre 1942].

Chère parfaite amie,

J'ai presque honte de vous présenter mes souhaits de bonne année, comme si je devais attendre cette occasion pour vous écrire, alors que j'ai plusieurs fois chaque jour l'intention de le faire à propos de tout et de n'importe quoi. Vous êtes bien, en effet, la seule amie que je possède sur ce continent, capable de recevoir sans ennui, et même avec une tendre compassion, les pauvres secrets d'une vie où la douleur entre souvent, mais sans prendre la peine de mettre ses habits du dimanche. Je ne sais plus quelle femme du monde imbécile se vantait devant le Père de Ravignan de n'avoir jamais commis que des péchés distingués. Mes peines, hélas ! ne sont pas plus « distinguées » que mes péchés. Si le bon Dieu m'a donné parfois des joies un peu au-dessus de la moyenne des joies, il m'a fait la grâce de souffrir comme le premier imbécile venu. Je me trouve accablé sous le poids de ces petites misères comme un vieil âne sous un sac de pommes de terre trop gros pour lui. Quelques pommes de terre de plus ou de moins, l'âne n'en sera pas moins vieux, ni le fardeau moins lourd.

.....

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 13

À AUSTREGELISIO DE ATHAYDE

[*Barbacena*] 1er janvier [1943].

Cher fidèle ami,

Je vous envoie bien tard mes compliments de nouvelle année, mais les mœurs françaises, toujours indulgentes, ont fait du mois de janvier tout entier l'époque des vœux et des souhaits.

Est-il nécessaire, est-il même exact de dire que je pense plus particulièrement à vous, en cette époque de l'année ? Réfléchissez un moment, et tâchez de compter sur vos doigts les noms de ceux dont le souvenir me vient à l'esprit dès que je ressens un peu trop douloureusement la solitude de l'exil. Vous comprendrez tout de suite que ces noms ne sont pas très nombreux, et que le vôtre est parmi eux.

Ne croyez d'ailleurs pas, cher ami, que je me plains de la solitude ! L'exil est l'exil, je n'ai jamais désiré que le mien fût un exil truqué et doré. Chaque jour qui passe m'apporte une certitude nouvelle des épreuves qui attendent la France. Le pire danger qui puisse menacer un pays comme le mien, c'est qu'on ne le comprenne plus. Et de cette incompréhension croissante, universelle, les preuves s'accumulent, grandes et petites. Ma modeste solitude est donc aussi celle de notre peuple.

Permettez-moi de vous rassembler tous les deux, Marie-José et vous, dans la même pensée du cœur, et je puis bien dire aussi, dans la même prière.

Votre vieil ami,
G. Bernanos.

Lettre 14

À CHARLES MAURICE

Cruz das Almas Barbacena [fin avril 1943].

Cher Monsieur,

Je vous remercie profondément et affectueusement : votre lettre est de celles qui tout au long de ma vie m'ont apporté le pain quotidien, c'est-à-dire cette part indispensable de confiance et d'espérance dont il ne reste pas une miette chaque soir, et qui se retrouve mystérieusement chaque matin.

Il y a d'ailleurs longtemps que je crois qu'un véritable écrivain n'est que l'intendant et le dispensateur de biens qui ne lui appartiennent pas, qu'il reçoit de certaines consciences pour les transmettre à d'autres, et s'il manque à ce devoir, il est moins qu'un chien.

(Ceci, selon moi, n'est qu'un aspect de cette coopération universelle des âmes que la théologie catholique appelle la Communion des Saints. Que ce nom de Saints ne vous fasse pas peur, si vous n'êtes pas chrétien !... Il est pris ici dans son sens évangélique. C'est le synonyme d'hommes de bonne volonté.)

Croyez que je pense à vous, sans vous connaître, comme à un ancien et fidèle ami.

G. Bernanos.

Lettre 15

À MADAME RAUL FERNANDES

Cruz das Almas [9 septembre 1943].

Chère sainte Lucie, ne me reprochez pas mon silence, je crois que je mérite votre indulgence, mais que vous dire ? Même à une amie comme vous, je n'espère pas beaucoup faire comprendre ce que je comprends moi-même si mal. Il est d'ailleurs si facile à un écrivain de donner l'impression qu'il joue un peu la comédie, fût-ce à lui-même ! Mais vous, vous savez bien que je ne suis pas un poète surréaliste, mais un homme très peu compliqué, incapable de prendre des attitudes devant son miroir, sans risquer de s'éclater de rire au nez. – Bon ! – D'autre part, pour expliquer mon silence, je n'aurais pas besoin d'autre excuse que ma malade et insurmontable négligence. Mais, puisque je me décide à vous écrire, je serais incapable de vous cacher la vérité, car vous êtes bien les seuls, Raoul et vous, à qui je me sente envie de la dire, et qui pourront y trouver de l'intérêt... Hé bien, c'est vrai que depuis six mois, dix mois – je ne sais plus – je n'ai cessé de ressentir un besoin irrésistible, indicible, de silence et de solitude, au point que si je n'avais été retenu ici par un devoir évident, indiscutable, je serais parti je ne sais où, le plus loin possible. Que j'aie vécu si longtemps dans cet état de crise intérieure sans éveiller l'attention ni l'inquiétude de personne, cela m'étonne un peu maintenant quand j'y pense.

Vous me direz peut-être que je suis en train – comme disent mes confrères imbéciles – de « *mûrir* » un nouveau livre. Mais pas du tout ! Ou s'il « *mûrit* », rien ne me révèle cet état de grossesse, je le porterai alors dix ans, comme les éléphants... Lorsque j'essaie de voir au fond de moi, je n'y trouve qu'une espèce de pressentiment vague, diffus, mais absorbant, d'épreuves redoutables pour mon pays, pour ma croyance, où je me trouverai engagé à fond, jusqu'au bout, jusqu'à la fin, jusqu'à la mort.

Et voilà ! Maintenant, chère sainte Lucie, vous pouvez vous moquer de moi, je suis sûr que vous le ferez si gentiment que je voudrais rire avec vous. D'ailleurs, si tout cela est un avertissement, je l'accepte de bon cœur, je trouve naturellement beaucoup plus honorable pour moi, et plus logique, de finir sur l'échafaud qu'à l'Académie.

.....

Pensez à moi tous les deux avec votre habituelle tendresse. Soyez très indulgents pour votre vieil ami.

G. Bernanos.

Lettre 16

À AUSTREGESILIO DE ATHYDE

Oasis de Gabès. Tunisie [1er mars 1948].

Mon bien cher Austrogesile,

.....

Je pense souvent à vous, j'ai si grand désir de vous revoir, si grand regret de vous avoir si peu vu quand je le pouvais ! Hélas ! j'ai toujours passé pour négliger un peu mes amis, et on ne sait pas, ou on apprend toujours trop tard, la crainte presque malade que j'ai d'être importun. Je ne vais jamais les voir sans arrière-pensée que lorsqu'une invitation me délivre de tous mes scrupules. À quoi bon revenir là-dessus ? Ce qui est manqué est manqué.

Par l'en-tête de ma lettre, vous voyez que je n'ai pas perdu le goût de la solitude. Depuis plus d'un an, je me sens de plus en plus attiré vers ces immenses territoires militaires du Sud. C'est l'endroit du monde où je puis mieux retrouver quelque chose de l'ordre, de la grandeur et de la profonde humanité de mon pays. Quant à la France, elle est inhabitable pour moi. J'y étouffe. Le régime de la libération – je veux dire le régime issu d'elle – se trouve aujourd'hui en pleine décomposition.

Le Mythe Démocratie-contre-Totalitarisme est depuis longtemps hors d'usage. Cette civilisation (ou du moins ce qu'on appelle de ce nom, car elle est l'absorption par la technique de toute la Civilisation humaine et, à vrai dire, une « Contre-Civilisation ») ne peut que se « totalitariser » de plus en plus. Supposez que l'avance prise par les États-Unis ait été rattrapée par l'URSS, et qu'ils partent maintenant à égalité tous les deux. Techniquement parlant, l'ordre totalitaire serait d'un rendement matériel et d'une efficacité bien supérieure. Dans un monde matérialiste, il ne saurait être question de sacrifier le rendement de la Machinerie à l'honneur et à la sécurité des hommes, car la valeur du

Matériel mécanique ne cesse de croître, au lieu que celle du matériel humain s'avilit.

Cher ami, je vois mieux ce que vous êtes et ce que j'ai perdu lorsque je compare des hommes comme vous à ces imbéciles sans talent et sans tempérament dont fourmille l'actuelle presse française ! Dieu protège le Brésil ! Dieu fasse aussi que je le revoie ! L'Alliance française me propose sans cesse de m'envoyer là-bas, comment aurais-je jamais le courage de revenir ? Et si j'y reste, que ferais-je au Brésil avec ce pauvre franc dévalué ? À la grâce de Dieu.

Présentez mes hommages à votre chère exquise femme, mon bon souvenir et mes amitiés à Chateaubriand, et tâchez de m'écrire quand vous pourrez.

Ah ! oui, Dieu veuille que je vous revoie !

Je vous embrasse,
G. Bernanos.

Vous pouvez me répondre ici. Je vais peut-être aller dans le Sud Marocain, mais on me fera suivre.

NOTES ET VARIANTES

Le France contre les robots

1. LES MANUSCRITS

Nous ne possédons, de *La France contre les robots*, que des manuscrits fragmentaires.

- Une *première rédaction* nous est conservée, en partie dactylographiée, en partie manuscrite. Bernanos l'avait donnée à son ami Prassinos. Nous reproduisons les variantes du texte correspondant aux pages 19 à 37 de la présente édition ; et nous donnons intégralement le texte qui à partir de la page 37 a été remplacé par la version définitive.

- Nous avons retrouvé, dans six cahiers conservés par Bernanos, les *brouillons* des pages 37 à 71, c'est-à-dire des chapitres II à V, à partir du moment où la rédaction destinée à l'édition diffère totalement de celle du manuscrit Prassinos. Ces pages ont été profondément remaniées lorsque Bernanos en fit une copie au net, aujourd'hui perdue. Il n'est pas possible de reproduire ici le détail des innombrables variantes présentées par les brouillons. Nous nous contenterons donc de relever plus bas les quelques notes en marge des cahiers de travail, qui ont leur intérêt.

- Il subsiste également, pour les pages 103 à 107 (début du chapitre VII) un *brouillon* dans un petit carnet cartonné.

- Une *copie*, en feuilles de cahier détachées, donne, tel qu'il a été reproduit dans le volume, le texte complet du chapitre VII et le début du chapitre VIII (jusqu'à la page 120 : « cela se voit, hélas, tous les jours »). Nous n'avons aucun manuscrit des pages finales.

- Il existe, enfin, un brouillon assez lisible des trois premières pages de la préface adressée à Auguste Rendu : trois feuillets détachés, dont nous donnons ci-dessous les variantes.

2. NOTES EN MARGE DES BROUILLONS

page 42 - Tout cela est long.

Oui, on imagine très bien, mais expliquer...

Vous voulez une formule, moi je veux vous faire rêver.

J'ai vu en 1918 que c'était foutu.

Retourner au passé.

page 44 - Au fond, qui vous gêne ? Il y a des choses qui ne se font pas.

Prédiction de l'État totalitaire.

On fera la guerre par tous les moyens.

LES PATRIES SERONT HAÏES

page 59 - Je les regardais, je suis parti... J'ai compris...

page 62 - Conscription. Comparaison h[ommes] de 89.

Privilèges.

Qu'est-ce que la France ?

La France ne leur avait rien confié. Ils n'avaient que le bulletin de vote. Le jour où on le leur enlevait, ils n'avaient plus rien.

(Insister).

3. VARIANTES DU BROUILLON DE L'AVANT-PROPOS

page 11, ligne 8 - *Nous sommes déjà de vieux amis*, Rendu, et c'est...

page 11, ligne 11 - ... volumes *déjà parus* du Chemin

page 11, ligne 14 - Lorsque deux ouvriers *consciencieux* travaillent...

page 11, ligne 16 - ... celle du voisin sera *bien faite*. Eh bien, voilà *précisément* le témoignage *qu'il m'est permis* de vous rendre, *parce que je crois, moi aussi, savoir* ce que c'est...

page 11, ligne 20 - Et votre *admirable* chère femme

page 12, ligne 3 - On *ne vous en* aurait *pas voulu* de donner à la France de l'article de bazar, *du clinquant*, de la camelote, *ils ne vous pardonnent pas de lui avoir* fourni, *depuis quelques années*, ce que les braves gens...

page 12, ligne 6 - ... de vrais outils – *pas des outils pour rire ; des joujoux – mais de bons* et loyaux outils, *bien en main*, et qui *pèsent* le poids qu'il faut.

page 12, ligne 9 - ... de *cette* espèce d'anémie morale *connue et classée* maintenant sous le nom de *pétanisme*, de cette...

page 12, ligne 11 - ... consciences pâles – *s'approche*...

page 12, ligne 13 - lui laisse *exprès* tomber...

page 12, ligne 14 - ... le pauvre diable *n'est pas content*. *Mon Dieu, que voulez-vous, tant pis*. Tant pis pour les *anémiques* ! Tant pis pour les *décolorés*. *On pensera à eux plus tard, on leur donnera des fortifiants*. Car ce qui *importera* alors, ce ne sera pas de les *plaindre ni de les réconcilier*, ce sera de les *guérir*. Après tout, *Messieurs*, est-ce que vous ne trouvez pas que la France a déjà fait beaucoup pour ces malades ? La France est allée à Munich dans le but de ménager à tout prix leur frêle petite santé. Elle aurait bien pu, d'ailleurs, s'épargner le voyage. Deux ans après Munich, en effet, les *décolorés* étaient plus *décolorés* que jamais, ils tenaient de moins en moins sur leurs jambes, au point qu'ils ont dû se mettre à marcher – si l'on ose dire – derrière un *maréchal centenaire*, et encore c'est tout juste s'ils ne restaient pas à la traîne. Vous vous souvenez, *Rendu*, de la phrase de jadis ; la queue ne suit pas, faites passer... Ah ! bien ! zut pour la queue ! Zut pour les *traînards* ! Aucun des amis qui m'écoutent n'a jamais douté que la France reprendrait bientôt son rang à la tête du monde civilisé, ou du moins de ce qu'il en reste. Mais il y a tout de même encore un bout de chemin à faire, et quand on s'apprête pour une longue route, on ne s'encombre pas de *traînards*. C'est seulement à l'étape qu'on a le droit d'entreprendre la *réconciliation générale*, c'est-à-dire le rassemblement...

FIN DU MANUSCRIT

4. VARIANTES DE LA PREMIÈRE VERSION

(manuscrit Prassinos)

Chapitre I

page 19 ligne 1 - Si le monde de demain ressemble à celui d'hier, *comme il n'est pas interdit de le prévoir*, à mesure que la *casuistique des propagandes et l'éloquence des ministres, fatiguées par l'usage*, ne réussissent plus à détourner l'attention des rivalités politiques, économiques, nationales qui, réprimées durant la guerre, vont s'affronter *féroce*ment dans la paix – l'attitude de la France envers le monde de demain sera révolutionnaire. Elle ne saurait donc attendre en ce monde un traitement de faveur, mais non plus de grandes injustices, car les rivaux, contraints de la ménager quelque temps encore,

chercheront à s'y créer des clientèles, opposeront les Mihailovitch aux Tito... Cette politique d'expectative a constamment été celle des régimes conservateurs en face des Révolutions commençantes. Ils espèrent toujours calculer par avance, grâce à l'observation des signes précurseurs, la gravité probable de l'explosion. L'observation sera d'ailleurs cette fois rendue impossible, du fait de la présence de l'ennemi sur notre territoire. Les forces révolutionnaires s'accumulent chez nous, comme les gaz dans le cylindre, sous une pression considérable. Leur détente, au moment de la déflagration, sera énorme.

page 21, ligne 4 - ... ou à Londres. Non seulement nous voyons...

page 21, ligne 7 - ... dans la main, mais ces régimes, en apparence inconciliables prétendent défendre la même cause, poursuivre le même but. Ils ne défendent peut-être pas la même cause ; mais ils se proposent certainement le même but : maintenir...

page 21, ligne 15 - Bref, les régimes opposés jadis par l'idéologie...

page 21, ligne 25 - ... des mots déjà presque vides de toute substance...

page 22, ligne 13 - ... Le monde l'a défini...

page 22, ligne 18 - ... Rivé à soi-même...

page 23, ligne 29 - ...à celui des dictatures. Mais le déterminisme...

page 24, ligne 6 - ... une guerre tous les vingt-cinq ans.

page 24, ligne 15 - ... et ailleurs, en France, en Angleterre, aux États-Unis, partout.

page 24, ligne 23 - ... de la guerre d'Éthiopie, ou celui, plus abject encore...

page 24, ligne 29 - Pour la dominer, ce n'est pas à mon pays que j'ai d'abord pensé...

Chapitre II

page 27 - La semaine dernière tout le monde a pu lire dans les journaux la réponse décevante faite au Général de Gaulle par le Département d'état américain. Je comprends parfaitement les illusions qui l'ont inspiré. Le Gouvernement américain est très excusable de croire qu'à condition de temporiser, il finira par se retrouver tôt ou tard en contact avec les « Élités » d'avant-guerre, compromises par la collaboration, humiliées et repenties, prêtes à obtenir, coûte que coûte, fût-ce aux dépens de leur pays, le droit d'opposer le prestige des vainqueurs à la juste colère du peuple trahi. Si j'étais assez présomptueux pour espérer me faire entendre du gouvernement américain, je lui dirais que son calcul, ingénieux en apparence, est faux pour deux raisons. La première est qu'une élite, compromise chez nous par l'étranger, est une élite

irréremédiablement perdue. L'ancienne Noblesse française, paysanne et militaire, beaucoup moins riche alors que la Bourgeoisie et dans son ensemble irréprochable – en dépit des imbéciles qui la confondent avec la poignée d'anciens féodaux devenus parasites que Louis XIV, instruit par la Fronde, entretenait à Versailles pour les empêcher de nuire – méritait certainement beaucoup plus le nom d'élite que les notables d'avant-guerre. La politique de collaboration ne lui a pas moins porté, à elle aussi, le coup fatal, jamais les Français ne lui ont pardonné son voyage à Coblenz et son retour, en 1815, avec les vainqueurs de Waterloo. Comment peut-on espérer que notre élite actuelle, compromise par l'étranger, se réhabilite grâce à lui ?

Le calcul ingénieux de Washington est faux pour une seconde raison, À supposer même que l'Amérique réaliste soit capable de rassembler demain nos élites dispersées autour de quelque Pétain de rechange, il est clair qu'elle ne mettrait pas gratuitement son prestige à leur disposition. Mais si nos élites avaient alors, par impossible, le moyen de payer ce service, elles auraient absolument tort d'en faire la dépense, car le prestige de la Démocratie américaine risque bien d'être pour quelques années encore – justement ou injustement qu'importe ! – dans mon pays endurci et purifié par la Résistance, un chèque sans provision.

Ce sont là, je le répète, des vérités désagréables. Elles n'en sont pas moins précieuses, plus précieuses pour les Américains que pour nous, puisqu'elles sont capables de leur épargner de graves déceptions, des erreurs peut-être irréparables. L'Amérique va se trouver demain au seuil de la plus dangereuse épreuve de sa courte histoire, elle serait folle, ayant renoncé à l'isolationnisme politique de pratiquer l'isolationnisme moral, c'est-à-dire de voir la France et l'Europe non pas telles qu'elles sont, mais comme elle voudrait qu'elles fussent. Parce que notre pays reste fidèle au vocabulaire des démocraties, elle aurait par exemple absolument tort de croire que les mots ont la même signification d'un côté ou l'autre de l'Atlantique. Si la France reste fidèle à la chose, elle est résolue à donner au mot un sens français, et c'est le peuple de la Résistance qui le lui donnera.

Notre peuple a le droit de se dire quitte envers les Démocraties. De 1914 à 1918, il leur a sacrifié deux millions de morts et les trois quarts de la fortune nationale. En 1939, elles lui ont demandé le sacrifice total. Il ne l'a pas refusé, on l'a refusé pour lui. C'est devant le peuple que les traîtres et les lâches auront à répondre de leur crime et non pas devant le tribunal des Démocraties qui d'ailleurs les absoudrait, si l'on en juge par les égards prodigués en toute

occasion, par Washington, à Pétain.

Je dis que les Démocraties...

page 27, ligne 17 - Notre peuple a le droit de *se dire moralement* quitte...

page 28, ligne 9 - ... d'exprimer ma pensée par *une image* un peu oratoire...

page 29, ligne 25 - ... Plus qu'un autre peuple, notre peuple l'a incarné, l'a fait sang et chair. *Si vous demandez* à un homme cultivé d'Europe ou d'Amérique *quelles images* historiques ce mot évoque à son esprit, *vous ne vous étonnerez nullement s'il vous parle du Quatorze Juillet, de Valmy, ou de la Marseillaise. Lorsqu'un Brésilien lit dans son journal quelque discours électoral câblé de Washington, où il est question du peuple, de l'opinion du peuple, de la volonté du peuple, on doit parier presque à coup sûr qu'il se représente* le peuple des barricades. *Alors que* l'ouvrier du Faubourg Saint-Antoine, immortalisé par le génie de *Victor Hugo*, le vieux travailleur idéaliste à cheveux gris, au regard d'enfant et d'apôtre, mille fois plus chrétien sans le savoir que *les dévotes qui se signaient à son passage*, le rêveur...

page 30, ligne 22 - ...au garde national *bourgeois* qui l'ajustait...

page 30, ligne 27 - ... plus dignes *d'un personnage, hélas déjà légendaire*, mais...

page 31, ligne 2 - ... indifféremment l'un ou *l'autre*. *Qui, dès maintenant...*

page 31, ligne 12 - ... à celle des autres *comme à la sienne propre*. *Aime ton prochain comme toi-même*. Car *nous pouvons* servir la liberté par calcul, ainsi qu'une simple garantie de la *nôtre*. En ce cas, lorsque cette garantie ne *nous paraît pas nécessaire*, qui *nous empêcherait* de faire bon marché de la liberté du voisin, ou même de *nous en servir* comme d'un objet d'échange et de compromis ? Telle fut la *politique de Munich*. Telle est encore...

page 32, ligne 5 - ... assuré l'ordre, *sous son contrôle*, sur tout le reste...

page 32, ligne 13 - On peut dire à ce point de vue que *le fameux plan Beveridge est aussi compliqué...*

page 32, ligne 19 - L'erreur traditionnelle du peuple anglais a toujours été de croire que les institutions *lui ont donné la liberté*, alors que...

page 32, ligne 29 - Quiconque observe les événements *depuis le débarquement des Américains*, a très bien compris...

page 33, ligne 7 - Qui ne défend la liberté que pour soi-même, *pour son confort*, est déjà disposé...

page 34, ligne 25 - ...faute de *savoir* s'en servir.

- (Texte imprimé : ... faute d'avoir *perdu* l'habitude... Coquille que nous corrigeons : ... d'avoir *gardé*).

page 36, ligne 24 - ... là des bagatelles. *Mais l'homme de mon pays...*

(À partir d'ici, les deux textes divergent absolument. Nous donnons à part la version du manuscrit, pages 152-170).

Conférences et interviews au Brésil

I. RÉPONSE À UNE ENQUÊTE

Écrit pour la revue brésilienne *Vamos leer* et envoyé à la rédaction le 15 janvier 1942, ce texte n'a paru en français que dans l'édition de Rio du *Chemin de la Croix-des-Âmes*, tome II, pp. 104 et suivantes. Bernanos ne l'a pas repris dans l'édition française, mais il en a inséré quelques lignes dans sa conférence à la Sorbonne (*La Liberté pour quoi faire ?*).

II. INTERVIEW AU *DIARIO* DE BELO HORIZONTE

Bernanos avait conservé les treize pages manuscrites de cette interview, où demandes et réponses sont de sa main. Elle parut en portugais dans le *Diario* de Belo Horizonte (État de Minas Geraes) en juin 1944. Le texte français est inédit.

III. QUATORZE JUILLET 1944

Bernanos avait conservé dans ses papiers le manuscrit (14 pages arrachées à un cahier, écriture cursive, nombreuses surcharges) de la causerie qu'il fit le 14 juillet 1944 au Centre de culture de Juiz de Fora, dont une salle recevait ce jour-là le nom de *Salle Georges Bernanos*. La veille, 13 juillet, il écrivait à son ami, M. Claude Brut, à Barbacena, pour lui emprunter un exemplaire des *Châtiments* – exemplaire qu'en septembre 1954 j'ai vu encore sur une table de la Croix-des-Âmes – et en faire des lectures après sa causerie. Nous ne notons qu'une variante du manuscrit. Signalons cependant que les dernières lignes (après : *formé pour la liberté*, depuis : *parce qu'il ne l'a reçue*), sont griffonnées après coup, au-

dessous de la signature.

page 153, ligne 21 - Variante barrée dans le manuscrit :

- ... une jeune Française de cette province bordelaise où au cours des âges se sont affrontés, pour finalement se confondre, le génie latin et le génie anglo-saxon, une jeune compatriote de notre Montaigne.

IV. LA FRANCE DANS LE MONDE DE DEMAIN

Dactylographie de 11 pages, signée, datée novembre 1944, et intitulée en portugais *A França no mundo de amanhã*. Manuscrit partiel de 28 pages petit bloc numérotées 13 à 40, donnent le texte à partir de « On me reproche parfois... » jusqu'à la fin. La dactylographie porte en tête, d'une écriture étrangère : *Pour Tristao de Athayde*.

page 169, ligne 22 - Passage barré dans le manuscrit :

- ... ce ronron monotone. On pourrait faire plus justement les mêmes remarques à propos d'autres vains simulacres, plus grossiers encore, d'énergie, dans la pratique du sport, par exemple. Mais je préfère parler ici pour ce qu'on est convenu d'appeler les intellectuels parmi lesquels je suis forcé de me ranger bien que sans plaisir. Lorsqu'on songe...

page 173, ligne 13 - Nouvel alinéa dans le manuscrit, barré et remplacé par le mot FIN :

- Ce n'est pas là une attitude de don quichottisme. Un grand peuple ne doit pas daigner se survivre misérablement, s'il veut se garder une chance de revivre – car l'histoire nous fournit l'exemple de certaines résurrections. À quoi bon s'efforcer de nous adapter, dès lors que nous ne pouvons nous adapter sans nous renier ? Oh ! j'aurais là-dessus tant de choses à dire ! Il s'agit de savoir si la France peut survivre.

V. LA RÉVOLUTION DE LA LIBERTÉ

Première version de *La France contre les robots*. Texte du manuscrit conservé par M. Prassinos, qui à partir d'ici diverge de la version retenue pour le volume. Voir ci-dessus (4) les variantes des pages qui précèdent dans le manuscrit et qui sont reprises dans *La France contre les robots*. Le présent texte s'articule page 19 de notre édition.

VI. AUX ÉTUDIANTS BRÉSILIENS

Le 26 décembre 1944, Bernanos faisait aux étudiants de Rio une conférence à propos de laquelle son ami, Pedro Octavio Carneiro da Cunha, notait dans son journal inédit : « La conférence fut un échec – des étudiants ! Bernanos était à juste titre indigné : il avait passé quinze jours à préparer son texte, à le remanier avec amour, à penser à ses auditeurs, imaginant leurs regards brillants, leur enthousiasme, l'intérêt d'esprits juvéniles. Et pour finir, il apparut une vingtaine de chats pelés, qui encore sortirent peu à peu, laissant le conférencier face au reste du public, clairsemé et sans rien de commun avec celui auquel Bernanos pensait s'adresser. Ces pauvres étudiants n'avaient pas même fait une publicité digne du grand honneur qui leur était accordé. »

Du manuscrit nous n'avons retrouvé que les quelques pages que nous reproduisons : un fragment de prologue, sur une grande feuille à en-tête de l'*Uniao Nacional dos Estudantes*, quatre pages de cahier écolier et quatre grands feuillets qui leur font suite.

Après la fin de notre texte, séparé par un grand blanc, on lit encore ce début d'un alinéa interrompu, avec une flèche indiquant que la suite devait se lire dans un cahier, non retrouvé :

Oui, Messieurs, depuis le seizième siècle, la Romanité n'a cessé de prendre et d'accentuer sa revanche contre la Chrétienté. Le Christ promet de nous faire libres par sa grâce, et César prétend nous faire égaux sous sa loi. Il est douloureux mais nécessaire pour un chrétien qui ne veut pas mentir...

L'allusion aux amis absents, qui ne sont « pas très loin » et que l'orage ne retiendra pas longtemps, s'explique quand on sait que Virgilio Mello Franco et Austregesilio de Athayde venaient d'être mis en prison par Vargas. L'un et l'autre comptaient parmi les meilleurs amis de Bernanos. Murilo Mendes, poète né en 1902, à Juiz de Fora, avait publié en 1944 *As metamorfoses* et *O discipulo de Emaüs*.

Lettres inédites

LETTRE 1

Virgilio Mello Franco. Homme politique brésilien, assassiné à la fin de 1948. L'un des chefs de l'opposition à la dictature Vargas. Il appartenait à une grande famille de *fazendeiros* du Minas. C'est à lui que Bernanos dut le plus constant appui amical, et en particulier ses établissements successifs à Piropora et à Barbacena. Il lui avait donné le manuscrit des *Enfants Humiliés*, dont on retrouve çà et là, dans ces lettres, des ébauches.

LETTRE 3

Joao Gomes Teixeira. Attaché au Ministère de l'État de Minas Geraes, Joao Teixeira fut pour Bernanos, dans la capitale de cet État, Belo Horizonte, un ami dévoué.

LETTRE 4

Raul Fernandes. Aujourd'hui ministre des Affaires Étrangères – poste qu'il a déjà occupé sous la Présidence Dutra, de 1945 à 1950 – Raul Fernandes a été représentant de son pays à la SDN, à Genève, puis à l'ONU. Bernanos l'a connu à Vassouras, son bourg natal, et une profonde affection a lié, pendant des années, ces deux hommes très différents. Mais l'homme politique sceptique avait su reconnaître le génie prophétique du romancier. Madame Fernandes – d'origine roumaine – et son mari furent pour Bernanos des amis des bons et des mauvais jours. Ils sont aujourd'hui de ceux qui au Brésil veillent fidèlement sur sa mémoire.

Guy. Le neveu de Bernanos, Guy Hattu, qui l'avait suivi au Brésil, puis était allé s'engager dans les Forces Françaises Libres.

LETTRE 8

Mon livre. Lettre aux Anglais venait de paraître à Rio.

Affonso. Affonso Arinhos de Mello Franco, frère de Virgilio, aujourd'hui chef du parti libéral (UDN). Historien, juriste, critique littéraire, il avait consacré un article à *Lettre aux Anglais*.

Alvaro Lins. Critique littéraire brésilien.

LETTRE 9

Edgar de Mata Machado. Écrivain et journaliste de Belo Horizonte, il a traduit le *Journal d'un Curé de Campagne*.

LETTRE 13

Austregesilio de Athayde. Journaliste, il dirigeait les *Diarios Associados* et *O Jornal*, pendant les années où Bernanos y donna régulièrement des articles.

LETTRE 14

Charles Maurice. L'un des fondateurs du *Comité de la France Libre* de Rio, pour lequel fut rédigé *La France contre les robots*. Cette lettre répond à des félicitations de Charles Maurice pour des articles parus dans le *Bulletin de la France combattante* des 21 février et 7 mars 1943 (*Chemin de la Croix-des-Âmes*, page 312 : « Nous vous jetterons sur le parvis », et page 320 : « Laissez la France parler français. »)

LETTRE 16

Chateaubriand. Le magnat de la presse brésilienne, fondateur du Musée de

São Paulo, propriétaire des journaux auxquels Bernanos collabora de 1940 à 1945.

POSTFACE

La France contre les robots est un écrit de circonstance : à la fois aboutissement des années brésiliennes, consacrées par Bernanos à la lutte contre l'impérialisme totalitaire, et amorce des campagnes que, de retour en Europe, il allait mener face aux périls et aux dégradations de la victoire de 1945. Le livre a été conçu et rédigé durant les derniers mois passés au Brésil. Grâce à une note très précise écrite à notre intention par M. Jean Hauser, membre du Comité de la France Libre à Rio de Janeiro, nous sommes à même de suivre les étapes de la composition. On verra que l'histoire de *La France contre les robots* est intimement liée à celle du Comité gaulliste au Brésil. M. Jean Hauser écrit :

« Dans les jours tragiques de juin 1940, isolé dans l'immensité du sertão brésilien, Georges Bernanos écrivait : *Ce désastre est unique dans notre histoire, il faut que la réparation le soit aussi. Elle le sera... Nous allons reprendre notre tâche, recommencer par le commencement... Puisque nous n'avons pas pu user la guerre allemande, nous userons la paix allemande : nous y mettrons le temps qu'il faudra...* (*Chemin de la Croix-des-Âmes* : « La France se tait », juin 1940, pp. 25 et 26).

« Il exprimait ainsi les sentiments qui animaient beaucoup de Français, tant en France qu'à l'étranger : refusant d'accepter comme définitif l'effondrement de la France, ils conservaient leur foi et leur confiance dans les destinées de la Patrie. Nombreux, individuellement ou en groupe, ils répondirent, par télégramme, à l'appel du général de Gaulle et c'est ainsi que les Comités de la France libre naquirent : « Spontanément partout, sans instructions, sans plans, sans ordres, ceux qui les créent, généralement des commerçants ou des techniciens, détachés de la politique par leurs longues absences, sentent confusément qu'en ces jours où l'État abdique, il appartient aux citoyens de s'unir pour reprendre, de ses mains débiles, le destin de la Patrie. » (J. Soustelle : *Envers et contre tous*, tome I, pp. 66-67.)

« Les Comités du Brésil, celui de Rio de Janeiro, celui de São Paulo, celui de

Bahia, furent parmi les premiers à se constituer. Ils se proposaient de maintenir le vrai visage de la France, et de faire connaître – en attendant que la Résistance Intérieure prît corps – comment, partout dans le monde et dans les colonies, des Français libres restaient fidèles à l'idéal séculaire de leur peuple. Ils devaient, en outre, recevoir les engagements des volontaires dans les unités de la France Libre, recueillir des fonds pour les acheminer vers Londres, soutenir les œuvres d'assistance et les familles des volontaires, subvenir aux dépenses de propagande et maintenir les activités culturelles françaises à l'étranger.

« Le Comité National Français consacra officiellement ces organismes – animés par des hommes qui agissaient bénévolement – en signant les décrets 219 et 349 des 8 avril et 9 juillet 1942, qui furent publiés au *Journal officiel* de la France Libre les 12 mai et 28 août de la même année.

« Aux termes du décret du 28 août, l'organisation des Français libres au Brésil comportait un Comité Central à Rio de Janeiro, sous la présidence de M. Auguste Rendu et, des frontières du Venezuela aux confins de l'Uruguay, treize Comités locaux dépendant du Comité Central qui avait, en outre, des représentants dans trente-six autres localités. Ainsi des contacts étroits purent être établis, dans l'ensemble du pays, avec les autorités et la presse brésilienne. Les Comités comprenaient des adhérents (citoyens français) et des sympathisants étrangers.

« C'est par des dons et des contributions mensuelles, que les Comités purent vivre et faire face aux dépenses de leurs diverses activités. Mais malgré tout le dévouement des Français, les Comités n'auraient pu obtenir les résultats qu'ils s'étaient fixés, s'ils n'avaient été aidés par les Brésiliens, chez lesquels ils trouvèrent la force de l'amitié, raffermie à l'épreuve de l'adversité. Le montant des cotisations mensuelles était fixé par les sympathisants eux-mêmes et proportionné à leurs ressources ; le versement était spontané et ne donnait lieu à la délivrance d'aucun reçu, les collectes de ce genre étant en principe interdites au Brésil. Bien souvent, les bureaux du Comité Central reçurent la visite d'hommes de condition modeste, qui venaient s'excuser de ne pouvoir verser, à la fin du mois, les quelques cruzeiros qui constituaient leurs cotisations. Étant momentanément gênés, ils promettaient de s'acquitter quelques jours plus tard, et au jour fixé, ils venaient se libérer de ce qu'ils considéraient comme une dette sacrée. S'ils aimaient la France de longue date et suivaient avec émotion le déroulement de ses épreuves, ces Brésiliens lisaient avec passion, dans la presse brésilienne, les articles de Georges Bernanos condamnant violemment l'armistice de juin 1940, qui les avait bouleversés.

« Aussi dès que Bernanos, quittant le sertão, se rapprocha de Rio de Janeiro, des liens très étroits s'établirent entre lui et le Comité Central de la France Libre au Brésil : il estimait, en effet, que « les Comités de la France Libre devaient rester le foyer, la flamme, la ferveur de l'opinion française proprement dite et aussi des Amitiés Françaises dans le monde ».

« Et c'est pourquoi, lors de ses séjours à Rio de Janeiro – qui devinrent plus fréquents à partir de 1942 – il ne manquait jamais de se rendre au Bureau du Comité, s'intéressant à ses travaux, prenant, à certaines discussions, la part active qui convenait à son tempérament et à ses convictions. Le Comité Central assurait la liaison entre Bernanos et les différents journaux de la F.L. dans le monde, qui assuraient la diffusion des articles du grand polémiste. Bernanos entretenait des relations amicales avec plusieurs membres du Comité Directeur et c'est ainsi que le 26 mars 1944, au cours d'une de ces rencontres, Bernanos raconta qu'il achevait un manuscrit qu'il se proposait d'offrir au Comité Central en témoignage de gratitude, pour l'appui qui lui avait été donné. Le titre n'était pas encore arrêté. Bernanos songeait à : *Hymne à la liberté*. Il exposa les grandes lignes de son ouvrage et c'est au cours de la conversation qui suivit que le titre de *La France contre les robots* fut suggéré par un des assistants. Bernanos l'adopta d'enthousiasme.

« Il mit quelques mois à rédiger le livre, dont des fragments furent lus publiquement par lui le 1er septembre 1944 et, à la Maison des Étudiants, le 22 décembre.

« Le 4 janvier 1945, Bernanos accepta la proposition du Comité de la France Libre de tirer une édition de luxe de deux cent cinquante exemplaires, par souscription. On convint de lui en remettre le bénéfice pour l'aider à couvrir les frais de son retour et de sa nouvelle installation en France.

« Le 19 avril eut lieu un déjeuner pour fêter la médaille de la Résistance que le Gouvernement Provisoire de la République venait de décerner à Auguste Rendu. À cette occasion, le journaliste Pedro Costa Rego prit la parole au nom des Brésiliens et Bernanos, parlant pour les Français, lut le texte qui sert désormais de préface à *La France contre les robots*. Ce même jour, il remit au Comité le texte définitif du livre, en toute propriété.

« L'édition projetée ne parut qu'en août 1946, et le volume destiné à l'auteur lui fut apporté en France. Le général Guillain de Bénouville, qui se trouvait à lors de la remise de cet exemplaire, proposa aussitôt d'en faire une édition française chez Robert Laffont. Bernanos tint à consulter le Comité de la France Libre à Rio de Janeiro, qui consentit aussitôt, à la seule condition que l'auteur

toucherait seul le prix de la cession. Mais Bernanos protestait qu'il avait fait don du manuscrit au Comité ; on eut quelque peine à lui faire admettre qu'avec la cessation des hostilités, le Comité avait cessé son activité. Il tint à reverser une partie des droits au Comité de Rio de Janeiro qui, en accord avec lui, en fit don à l'Association des Français Libres de Paris pour ses œuvres sociales et d'entraide. »

L'édition que nous présentons aujourd'hui donne, en complément à *La France contre les robots*, divers écrits brésiliens de Bernanos, demeurés inédits en France. Les uns, qui n'ont jamais été publiés, ni en français ni en portugais, se rattachent directement au texte principal, soit qu'ils appartiennent à une première version manuscrite, soit que, datant de la même année, ils se réfèrent aux mêmes thèmes. D'autres, interviews et articles de revue, dont le plus ancien remonte à janvier 1942, ont été imprimés à Rio, et permettront ici de suivre le développement de la pensée bernanosienne. C'est le cas, en particulier, du premier de ces inédits, *Réponse à une enquête*, qui à propos du monde moderne et de la civilisation technicienne, propose certaines nuances que Bernanos a laissées de côté dans son livre de 1944. Un choix de lettres à des amis brésiliens ou à des Français du Brésil sert enfin à marquer les premières réactions spontanées de Bernanos aux événements qu'il suivit de toute son intelligence, mais aussi avec tout son pouvoir de souffrir, de septembre 1939 à mai 1945.

Il ne sera pas inutile, pour mieux comprendre cet ensemble de textes, de se remémorer les circonstances et les moments essentiels du long séjour de Bernanos au Brésil. On a dit souvent – et c'est une erreur – que Bernanos avait quitté l'Europe au lendemain de Munich. Il est parti en réalité dès le 20 juillet 1938, à la fois, comme il l'a dit, pour aller au loin « cuver sa honte » d'Occidental devant la dégradation de la chrétienté désunie, et à la fois parce que depuis bien longtemps – depuis ses années de collège – il rêvait d'aller s'établir en Amérique du Sud. Avec ses deux meilleurs amis d'adolescence, Maxence de Colleville et Ernest de Malibran, il avait imaginé ce voyage, et leur choix s'était fixé sur le Paraguay, où les deux camarades de Bernanos se rendirent, en effet, dès avant la guerre de 1914, qui les rappela en Europe. Quant à Bernanos, il demeurait avec le songe inaccompli de sa jeunesse, et ce n'est pas sans raison qu'une de ses premières nouvelles publiées, « Une nuit », évoque – avec quelle puissance d'imagination ! – la forêt tropicale.

En 1938, donc, Bernanos s'embarqua avec sa famille pour le Paraguay,

malgré les avis défavorables que lui prodiguèrent plusieurs amis. Il fit escale les 4 et 5 août à Rio de Janeiro, où deux écrivains brésiliens, le philosophe Amoroso Lima et le poète Auguste-Frédéric Schmitt, avertis de son passage, vinrent l'accueillir au bateau et le reçurent à déjeuner à Copacabana. Puis il gagna Buenos Aires, où il fit une conférence chez Victoria Ocampo, et Asunción, but de son voyage, où il demeura... onze jours. Effrayé par la remontée du fleuve, par le climat, découragé par l'ambiance et le coût de la vie, il se souvint qu'il avait découvert Rio le jour de la Saint-Dominique, alerta aussitôt les Brésiliens qui l'avaient salué au passage, annonça son arrivée. Et le 1er septembre, avec sa femme et ses six enfants, il descendait à l'hôtel Botafogo, face à l'admirable baie.

Le Brésil est la terre de l'amitié, et d'emblée Bernanos en fit la merveilleuse expérience. Les écrivains brésiliens, qui connaissaient son œuvre, mais aussi des hommes politiques ou de grands propriétaires terriens, qui ne l'avaient pas lu et devaient toujours lui préférer Anatole France, surent discerner en lui une affectivité égale à la leur et cette force de l'entière véracité, de la liberté inflexible qu'ils apprécient à sa valeur. Ils s'employèrent à aider son établissement et à faciliter la recherche d'une maison où Bernanos pût installer sa tribu depuis longtemps nomade. Il rêvait d'une exploitation agricole à diriger avec ses fils, son neveu et un ami amené de France, espérant assurer ainsi son existence matérielle et pouvoir écrire sans contrainte ce qu'il lui plaisait d'écrire. Les déconvenues n'allaient pas lui manquer.

Fixé d'abord à Itaipava, dans la montagne qui domine Rio, derrière Petropolis, il n'y resta que peu de temps. On lui procura ensuite une petite ferme à Juiz de Fora, dans l'État de Minas-Geraes, où il vécut de novembre 1938 à janvier 1939, écrivant *Scandale de la vérité* et la très belle préface à un recueil du grand poète brésilien Jorge de Lima, l'un de ses meilleurs amis des années d'exil. Dès février 1939, cependant, on le trouve près de Vassouras, à l'intérieur des terres, dans une petite propriété, le sitio de Cataguaz. Chaque jour de ce printemps, qui au Brésil est l'été inondé de pluies tropicales, il attache son cheval à la porte d'une minuscule cabane de nègre isolée dans les champs et écrit d'un trait *Nous autres Français*, cet appel à la conscience de la jeunesse française qui devait paraître à Paris peu de semaines avant la guerre.

À peine son manuscrit achevé, en juin 1939, il se remet en route, à la recherche d'un autre gîte plus semblable à son grand rêve. S'enfonçant dans le vieux pays du Minas, auquel il va s'attacher de plus en plus, il remonte, avec son ami très cher, Virgilio de Mello Franco, vers le Rio São Francisco, voit pour la

première fois Barbacena où il vivra plus tard, passe par la ville neuve de Belo Horizonte, gagne enfin Pirapora, où la famille Mello Franco possède des terres. Il loue une vaste ferme, achète deux cent cinquante têtes de bétail et, loin de tout, dans des conditions très difficiles, ignorant la langue et les mœurs du pays, tente la grande aventure du colon. Ce sera un dur échec.

La nouvelle de la déclaration de guerre le rejoint dans cette solitude. Dans une cour écrasée sous le soleil des tropiques, qu'il a décrite dans *Les Enfants humiliés* (où il a peint de si vives couleurs l'immense étendue brésilienne plantée de forêts naines), il se met à écrire son « journal de guerre ». Tout revient à sa mémoire d'exilé : les souvenirs de 1914, les tranchées, les camarades morts, la déconvenue de 1918, puis son existence difficile. Il se sent rentré dans la guerre « comme dans la maison de sa jeunesse », il se voit comme un musicien des rues tournant en vain la manivelle de son orgue de Barbarie. Mais, poète, épris du langage, né pour l'incantation verbale, il n'a jamais été plus près de la maîtrise totale. Ni, jamais, plus habité par l'esprit de prophétie. Cette guerre, il l'avait prédite dans les derniers chapitres des *Grands Cimetières sous la lune*, il en avait d'avance décrit les étapes inévitables. Et maintenant, tandis qu'elle se déroule, et qu'il souffre de ne pouvoir être parmi les combattants – son âge, son infirmité, ses charges de famille, l'exil volontaire l'en empêchent – déjà c'est l'après-guerre qu'il annonce, avec ses misères, ses déceptions, sa tragique confusion. Peu à peu, alors que les armées sont encore immobiles face à face, il entrevoit les vastes conflits qui ne se déchaîneront dans leur pleine violence qu'au lendemain du conflit en cours. Il sait déjà que l'ère des techniciens, avant de conquérir toute la planète, va cruellement secouer et martyriser les hommes. Déjà, les préoccupations qu'exprimera *La France contre les robots* apparaissent et lui servent de clé pour déchiffrer les événements au jour le jour.

En février 1940, il interrompt son journal – qui paraîtra en 1948 seulement, après sa mort, et sera intitulé *Les Enfants humiliés* – pour achever son dernier roman, *Monsieur Ouine*, qu'il avait commencé en 1931, repris en 1933-34, puis en 1936, et dont l'épilogue semble l'avoir longtemps effrayé lui-même. Il l'achève et en envoie le manuscrit à Paris le jour où se déclenche la grande offensive allemande : 10 mai 1940.

Comment, à cette nouvelle, puis à celles qui se succèdent dans les semaines suivantes, resterait-il à six cents kilomètres de ses amis, au-delà de l'ultime station de chemin de fer, sans autre communication avec le monde qu'un mauvais poste de radio ? En juin, il descend à Rio puis séjourne à Belo Horizonte, où il voit les passants pleurer dans la rue en apprenant la chute de

Paris. L'armistice, la formation du gouvernement de Vichy – qu'il avait prédite littéralement dans un texte de 1938, où il annonçait aussi la Résistance populaire – ne le bouleversent pas seulement. Il se sent tenu de parler, il va essayer d'atteindre ses compatriotes, de leur lancer des appels par-delà les océans, et en même temps de défendre l'honneur français aux yeux du pays dont il est l'hôte. Ses premiers amis brésiliens l'y encouragent et lui en procurent les moyens. La presse de Belo Horizonte, puis celle de Rio accueillent ses premiers articles et, à partir de la fin juin il va, jusqu'à 1945, collaborer très activement aux journaux de la chaîne dirigée par le puissant Assis Chateaubriand.

Pour se vouer à ce combat, et parce que la ferme de Pirapora périclité, il vend les restes de son troupeau et décide de se rapprocher des villes. C'est encore Virgilio de Mello Franco – le futur leader de la résistance à la dictature de Getulio Vargas – qui trouve pour lui la petite ferme de la Croix-des-Âmes, à quatre kilomètres de la minuscule ville de Barbacena, dans le Minas. Il habitera longtemps cette demeure, qu'il fera reconstruire en s'inspirant des maisons paysannes de l'Artois. Tous les matins, durant quatre ans, et tous les après-midi, les habitants de Barbacena voyaient arriver à cheval celui qui dans le pays est resté légendaire sous le nom de *Seu Jorge, Froncés* (Monsieur Georges, le Français). Il attachait sa monture à la façade du Bar Colonial, qu'il appelait « sa cathédrale », commandait un café qu'il buvait rarement, ouvrait son petit cahier d'écolier, et, après avoir longtemps fixé l'invisible, se mettait à écrire, de sa petite écriture nerveuse, raturant, surchargeant, recommençant sans fin, puis recopiant au net, d'une belle calligraphie bien claire, les articles destinés aux journaux de Rio, de Londres, d'Alger, ou à la BBC. En décembre 1940, la *Dublin Review* lui demanda un essai sur la tradition chrétienne française. Il l'entreprit, l'envoya, continua sur sa lancée et, en quelques mois, acheva un livre qu'il intitula *Lettre aux Anglais*. Charles Ofaire, éditeur suisse établi à Rio, le publia en français. Des extraits en furent reproduits en France par *Témoignage chrétien* et des éditions clandestines parurent bientôt à Alger et à Genève. Ce très grand livre né de la terre brésilienne, que Bernanos célèbre avec ses habitants, les paysans *mineiros*, est un éloge de l'héroïsme anglais en 1940, mais s'achève en lettre aux Américains. Comme jadis Bernanos avait apostrophé le dictateur nazi : « Cher Monsieur Hitler... », il s'adresse au Président des États-Unis : « Cher Monsieur Roosevelt... » Il parle au nom des vieilles nations d'Europe, de leurs traditions, de leurs forces révolutionnaires toujours vivaces. Qu'on ne s'y trompe pas, qu'une nation vouée à la puissance matérielle n'aille pas croire à sa supériorité réelle, revendiquer une hégémonie. Contre le monde de l'Argent et

de la Machine, Bernanos élève la protestation de la Liberté et appelle de ses vœux l'insurrection des forces de l'Esprit.

Ce sont les thèmes constants de ses articles, de ses lettres, de ses conversations avec les amis de Rio ou de Belo Horizonte et les visiteurs qui parfois viennent jusqu'à la Croix-des-Âmes. Mais, ses deux fils et son neveu partis se battre dans les Forces Françaises Libres, Bernanos est parfois bien seul. Il s'en va alors dans la capitale, où ses amis de la France Libre lui ont trouvé un petit pied-à-terre, rue des Volontaires de la Patrie. Les journaux favorables à l'Axe ne manquent pas de le prendre à parti, mais l'élite brésilienne, traditionnellement attachée à la France et influencée par la campagne persuasive que mène Bernanos semaine après semaine, fait écho à ses paroles. Il poursuit un dialogue amical, tantôt oral, tantôt épistolaire, avec le poète Jorge de Lima, qui est aussi médecin, peintre, romancier ; avec son cher Virgilio et d'autres membres de la famille Mello Franco, tel le docteur Carlos Chagas Filho, autre grand ami de la France. Raul Fernandes, qui redeviendra Ministre des Affaires étrangères après la chute de Vargas en 1954, est alors dans l'opposition ; vieux libéral ironique, il s'attache profondément au romancier, si différent de lui, et leurs échanges de vues sur la situation politique les enchantent tous deux. Il faudrait nommer ici bien d'autres amis brésiliens de Bernanos ; comme toujours, au long de sa vie, des jeunes l'écoutent et l'aiment : le docteur Fernando Carneiro, qui est aussi essayiste catholique, Pedro Octavio Carneiro da Cunha, qui habitera la Croix-des-Âmes après le départ de Bernanos, Edgar Godoy de Mata Machado, traducteur du *Journal d'un curé de campagne*, d'autres encore. À l'ambassade d'Angleterre, Bernanos se lie avec l'Ambassadeur, Sir Geoffroy Knox, et avec un attaché, David Scottfox. Lorsque le Brésil officiel s'écarte de l'Axe et entre en guerre, les milieux que fréquente Bernanos deviennent plus influents. En septembre 1943 il est invité par Assis Chateaubriand à baptiser un nouvel avion : *la Jeanne d'Arc*. C'est à cette époque qu'il prononce sa première conférence publique, que la France Libre édite (*Réflexions sur le cas de conscience français*), cependant que Charles Ofaire publie en volume les articles de Bernanos (*Le Chemin de la Croix-des-Âmes*).

En 1943-44, il passe de longs mois dans l'île de Paqueta, au milieu de la baie de Rio, puis regagne Barbacena. Le débarquement en France, la défaite imminente de l'Allemagne, vont lui poser un cas de conscience : faut-il rentrer au pays délivré ? Il se sent attiré, espérant une grande renaissance révolutionnaire, issue de la Résistance – ses articles, très nettement, insistent à cette époque sur le souvenir de 1789 – mais il craint aussi que tout cet élan

retombe et il lit dans l'avenir les signes du retour aux routines, au milieu d'un monde de plus en plus livré au prestige de la puissance matérielle. Le général de Gaulle, cependant, envoie dépêche sur dépêche pour demander à Bernanos de rentrer en France. Il se décide, prépare son départ, fait longuement ses adieux au Brésil tant aimé, et s'embarque enfin, au mois de juin 1945.

La France contre les robots est son dernier écrit d'exil. Apologie de la Liberté, défi jeté aux idolâtries du profit et de la force, diagnostic très sombre sur la décadence de l'âme occidentale, c'est un livre douloureux et angoissé, nullement un livre de désespoir. Bernanos n'écrit pas pour se lamenter sur l'état du monde, mais pour réveiller les consciences. Toutes ses paroles, désormais, seront des appels, et pour obéir à cette vocation de grand témoin agissant, il a sacrifié son œuvre de romancier. Il faut savoir lire, à travers ses cruelles condamnations des idoles contemporaines, les certitudes et l'inflexible espérance de cet homme de foi. S'il crie au péril mortel et multiplie les mises en garde contre une humanité livrée à la technique et elle-même de plus en plus mécanisée, ce n'est pas pour préconiser aucune sorte de retour en arrière. Il croit fermement, et proclame sans se lasser qu'au-delà des déceptions et des aberrations modernes, les puissances de l'âme en sommeil connaîtront un splendide réveil. Il pense et il affirme que, au sein des peuples abusés par leurs maîtres, dictateurs, ingénieurs, pédagogues et idéologues, se prépare une révolution qui ne sera pas seulement politique et sociale, un grand bouleversement spirituel, le soulèvement irrésistible de la liberté intérieure, de la créature que ne peut combler la civilisation moderne avec son organisation simplificatrice.

La France contre les robots, avec les textes qui s'y rattachent, comme les écrits des trois dernières années, après le retour en France, ne sont pas des pamphlets politiques. Au même titre que les romans de Bernanos et que ses grands livres d'avant-guerre, de *La Grande Peur des bien-pensants* à *Nous autres Français*, ils participent d'une recherche passionnée de la vérité, d'un impatient – et si patient ! – effort pour comprendre : « aimer pour comprendre, comprendre pour mieux aimer », dira-t-il. Œuvres d'un chrétien qui ne désespère pas, qui vit les yeux levés vers le Royaume de Dieu et qui a « tant aimé, tant aimé, tant aimé la terre ». Frère de Péguy, comme lui présent aux luttes temporelles, comme lui destiné à contredire et à susciter le scandale nécessaire, Bernanos a donné sa vie à cette vocation exigeante.

En marge des brouillons de *La France contre les robots*, prenons garde à cette

petite phrase qui définit si bien la fonction de l'écrivain qu'il fut :
Vous voulez une formule ; moi, je veux vous faire rêver.

Albert Béguin.

Je tiens à remercier particulièrement M. Auguste Rendu qui a mis généreusement à ma disposition manuscrits, lettres, éditions et la plupart des documents photographiés dans ce volume.

A.B.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Sous le soleil de Satan, roman,
préface de Sébastien Lapaque.

L'Imposture, roman,
préface de Juan Asensio.

La Joie, roman, Prix Femina 1929,
préface de Philippe Le Touzé.

Un mauvais rêve, précédé de *Un crime*, romans,
présentés par Guillaume Louet et Sarah Lacoste, lettre-postface de Georges
Bernanos.

Journal d'un curé de campagne, roman,
Grand Prix du roman de l'Académie française 1936.

Nouvelle Histoire de Mouchette, roman,
préface de Jean-Luc Steinmetz.

Les Grands Cimetières sous la lune, essai,
préface de Michel de Castillo.

Monsieur Ouine, roman,
préface de Pierre-Robert Leclercq.

LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS
deuxième titre de la collection « Galaxie »
est le mille cent quatorzième ouvrage
publié par Le Castor Astral

www.castorastrol.com

© Le Castor Astral, 2017.
ISBN 979-10-278-0467-2

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [UN HOMME LIBRE](#)
- [AVANT-PROPOS](#)
- [LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS](#)
 - [Chapitre I](#)
 - [Chapitre II](#)
 - [Chapitre III](#)
 - [Chapitre IV](#)
 - [Chapitre V](#)
 - [Chapitre VI](#)
 - [Chapitre VII](#)
 - [Chapitre VIII](#)
- [TEXTES INÉDITS](#)
- [CONFÉRENCES ET INTERVIEWS AU BRÉSIL](#)
 - [I. Réponse à une enquête](#)
 - [II. Interview donnée au diario de belo horizonte](#)
 - [III. Quatorze juillet 1944](#)
 - [IV. La France dans le monde de demain](#)
 - [V. La révolution de la liberté](#)
 - [VI. Aux étudiants brésiliens](#)
- [LETTRES INÉDITES](#)
 - [Lettre 1](#)
 - [Lettre 2](#)
 - [Lettre 3](#)
 - [Lettre 4](#)
 - [Lettre 5](#)
 - [Lettre 6](#)

- [Lettre 7](#)
- [Lettre 8](#)
- [Lettre 9](#)
- [Lettre 10](#)
- [Lettre 11](#)
- [Lettre 12](#)
- [Lettre 13](#)
- [Lettre 14](#)
- [Lettre 15](#)
- [Lettre 16](#)
- [NOTES ET VARIANTES](#)
 - [Le France contre les robots](#)
 - [Conférences et interviews au Brésil](#)
 - [Lettres inédites](#)
- [POSTFACE](#)
- [Remerciements](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions Légales](#)